

LA REVUE REFORMEE

Carrefour théologique
Aix-en-Provence, février 2008

Pauvreté, justice et compassion

Thierry SEEWALD Présentation du Défi Michée	1
Christophe HAHLING Le prophète Amos : justice et piété pour aujourd'hui	8
Donald COBB Entre l'action de Jésus et l'engagement social de l'Eglise, quel lien?	18
Paul WELLS Espérance et compassion	34
Jacques BLANDENIER Le combat de l'Eglise hier et aujourd'hui	44
Daniel HILLION Les obstacles à l'engagement évangélique en faveur des pauvres	64
Samuel KAMANO Les défis du postcolonialisme	79
Harold KALLEMEYN Direction et développement durable... à la manière de Dieu	95
Udo MIDDELMANN Le regard des religions sur la question de la pauvreté et du développement	110

N° 247 – 2008/4 – JUILLET 2008 – TOME LIX – 5 FOIS/AN



La Revue réformée

publiée par

l'association ***LA REVUE RÉFORMÉE***
33, avenue Jules Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE
CCP Marseille 7370 39 U

Comité de rédaction:

R. BERGEY, P. BERTHOUD, G. CAMPBELL, D. COBB, P. COURTHIAL,
F. HAMMANN, M. JOHNER, H. KALLEMEYN et P. WELLS

Editeur: Paul WELLS, D. Th.
pwells@club-internet.fr

Abonnements : Madame Agnès BROGLIE

LA REVUE RÉFORMÉE a été fondée en 1950 par le pasteur Pierre MARCEL.
Depuis 1980, la publication est assurée par la Faculté libre de théologie réformée
d'Aix-en-Provence, «avec le concours de pasteurs, docteurs et professeurs
des Eglises et Facultés de théologie réformées françaises et étrangères».

LA REVUE RÉFORMÉE se veut «théologique et pratique»;
elle est destinée à tous ceux – fidèles, conseillers presbytéraux et pasteurs –
qui ont le souci de fonder leur témoignage, en paroles et en actes, sur la vérité biblique.

PRÉSENTATION DES FONDEMENTS DE L'ACTION DU DÉFI MICHÉE¹

Thierry SEEWALD*

En l'an 2000, tous les Etats membres de l'ONU ont pris ensemble l'engagement connu sous le nom de Déclaration du millénaire. On peut le résumer en une phrase: «Réduire la pauvreté de moitié d'ici à 2015.»

Cet engagement se décline en huit objectifs (les Objectifs du millénaire pour le Développement ou OMD), qui concernent l'extrême pauvreté (1 milliard de personnes qui vivent avec moins de 1 dollar par jour), la faim (30 000 enfants qui meurent chaque jour), l'éducation (115 millions d'enfants qui ne sont pas scolarisés), l'égalité des sexes, la santé infantile, la santé maternelle, le VIH/sida, le paludisme et d'autres maladies, l'environnement durable et l'aide au développement.

Les OMD sont une feuille de route tendue, mais économiquement et techniquement réalisable. Ils sont l'épine dorsale de plans nationaux de réduction de la pauvreté, pour l'aide bilatérale et multilatérale et le développement des négociations. A la fin de 2007, il y a eu des progrès d'ensemble, mais l'Afrique subsaharienne, en particulier, est très en retard. Et pour certains objectifs, la situation se dégrade.

* T. Seewald est, avec D. Hillion et C. Hahling, membre du comité du Défi Michée.

1. Pour une présentation de l'historique et des actions du Défi Michée, en particulier en France, on pourra se référer aux actes du colloque de Vaux-sur-Seine (Editions Ligue pour la Lecture de la Bible), aux numéros spéciaux Défi Michée de S.E.L.-Information ou au site www.defimichee.org.

En 2003, l'Alliance évangélique mondiale (qui représente 400 millions de chrétiens) et le Réseau Michée (300 organisations humanitaires chrétiennes) ont lancé le Défi Michée pour mobiliser les chrétiens contre la pauvreté et en soutien aux OMD. On résume, en général, sa mission en deux objectifs:

– Agir à l'intérieur de la communauté chrétienne afin d'approfondir l'engagement des chrétiens avec les personnes appauvries et marginalisées.

– Agir vers l'extérieur pour rappeler aux dirigeants de ce monde leur promesse. Influencer les leaders des nations riches et pauvres et les interroger pour qu'ils accomplissent leur promesse de réduire la pauvreté de moitié.

Le Défi Michée veut bâtir une démarche bibliquement fondée. On peut la résumer en quatre éléments (*cf. schéma*). Ceux-ci se construisent en partant de la communauté chrétienne et en se tournant, de plus en plus, vers l'extérieur. Trois de ces éléments concernent les chrétiens:

1. Entre chrétiens du Sud et chrétiens du Nord: approfondir les relations à l'intérieur du Corps du Christ, rapprocher les riches et les pauvres au sein du Corps du Christ en transformant les relations mutuelles.

2. Chaque chrétien, chaque Eglise, là où Dieu l'a placé: approfondir son engagement en faveur des personnes appauvries et marginalisées. Chaque campagne du Défi Michée, au Nord comme au Sud, lance aux Eglises locales et aux unions nationales le défi de se laisser transformer par la Parole de Dieu et de s'engager, de manière plus importante, avec les communautés pauvres.

3. Plaidoyer et citoyenneté active pour influer sur les décisions politiques. Il y a actuellement 25 campagnes dans les pays du Sud et 15 dans les pays du Nord. Chacune veut motiver bibliquement les chrétiens et les aider à utiliser les leviers de la démocratie pour influer sur leur gouvernement (mandaté par eux) pour qu'il mette en œuvre les politiques et budgets qui permettront de réaliser les OMD.

4. Et, en dernier lieu, les gouvernements réalisent leur promesse. Ceux du Sud mettent en place les dimensions de la bonne

gouvernance nécessaires à la réalisation des sept premiers objectifs (éducation, santé...). Ceux du Nord mettent en application leur promesse, l'objectif 8: financement du développement, régime commercial plus équitable et transfert de technologies (objectif 8).

Au final, les Objectifs du millénaire sont atteints.

Quelques mots sur deux fondements importants du Défi Michée: la Mission intégrale et le Plaidoyer.

Définition de la Mission intégrale (Déclaration du Réseau Michée, Oxford 2001)

Le Défi Michée se veut être une démarche de mission intégrale. La mission intégrale est la proclamation et la mise en pratique de l'Evangile. Il ne s'agit pas simplement de faire, en même temps, de l'évangélisation et de l'action sociale. Au contraire, dans la mission intégrale, notre proclamation a des conséquences sociales, puisque nous appelons à l'amour et à la repentance dans tous les domaines de la vie. En outre, notre implication sociale a des conséquences pour l'évangélisation, puisque nous témoignons de la grâce transformatrice de Jésus-Christ. Si nous ignorons le monde, nous trahissons la Parole de Dieu, qui nous envoie dans le monde. Si nous ignorons la Parole de Dieu, nous n'avons rien à apporter au monde. La justice et la justification par la foi, l'adoration et l'action politique, le spirituel et le matériel, le changement personnel et le changement structurel, tout cela va de pair. Etre, faire et dire, comme vivait Jésus, voilà le cœur de notre tâche intégrale².

Tearfund

Lorsque nous vivons notre foi et que nous nous impliquons dans les questions de pauvreté – par le biais de la prière, en soutenant financièrement des organisations de développement chrétiennes, en devenant actifs – notre foi est visible de par le monde. Nous «aimons notre prochain» de la manière que le Christ commande – à la fois celui qui vit à nos portes et aussi les plus pauvres de ce monde, ceux qui sont à des milliers de kilomètres,

2. <http://www.defimichee.fr/spip.php?article18>.

lorsque nous sommes prêts à nous lever avec eux alors qu'ils luttent pour un avenir meilleur³.

Le pasteur américain Bill Hybels dit: «L'Eglise locale est l'espoir du monde.» En servant ceux qui nous entourent, dans notre ville et à des milliers de kilomètres de là, l'Eglise locale peut améliorer la vie de tous. Si nous prenons soin des pauvres, nous sommes partie intégrante de cette mission.

Œuvrer à travers les Eglises locales est une manière réellement efficace d'aider les personnes. Les Eglises qui entrent dans cette démarche intégrale connaissent ceux qui sont leurs voisins, leurs prochains et se soucient des personnes. Elles ne les voient pas seulement comme de simples bouches à nourrir (ce que ferait peut-être une organisation humanitaire séculière), mais elles ne voient pas non plus que les âmes. Elles savent par quoi ils sont passés et le type d'aide dont ils ont besoin. Elles ont conscience de leurs besoins physiques, psychiques, spirituels.

Plaidoyer

La démarche du Défi Michée tournée vers l'extérieur est une démarche de plaidoyer. Elle se fonde sur Proverbes 31.8-9: «Ouvre ta bouche pour défendre ceux qui ne peuvent parler, pour défendre les droits de tous ceux qui sont délaissés. Oui, parle pour prononcer de justes verdicts. Défends les droits des malheureux et des pauvres!»

Définition du Plaidoyer: «Agir avec les personnes appauvries ou en leur nom pour s'attaquer aux causes sous-jacentes à la pauvreté, promouvoir la justice et soutenir un bon développement, en influant sur les politiques et les pratiques de ceux qui sont au pouvoir.» (Tearfund)⁴

Quelques pensées sur ce plaidoyer:

– La section de la déclaration d'Oxford qui concerne le plaidoyer affirme: «*La lutte contre l'injustice est spirituelle.*» Apocalypse chapitre 17 nous montre les réalités spirituelles qui

3. <http://www.tearfund.org/About+us/Integral+mission.htm>.

4. http://tilz.tearfund.org/webdocs/Tilz/Roots/English/Advocacy%20toolkit/ATENGA_2_Understanding%20advocacy.pdf.

se trouvent derrière l'injustice structurelle. C'est pourquoi la déclaration associe spiritualité et action publique: «Nous nous engageons à prier, à plaider au nom des pauvres, non seulement devant les dirigeants de ce monde, mais aussi devant le Juge de toutes les nations.»

– La démarche de plaidoyer que le Défi Michée préconise est une démarche de citoyenneté active. Qu'est-ce que la *citoyenneté active*? Les membres d'une société ont un rôle à jouer, même si ce n'est pas un rôle de gouvernant, et certaines responsabilités envers la société et l'environnement. Un citoyen actif est celui qui exerce ses droits et ses devoirs d'une manière équilibrée.

La volonté politique est construite par la citoyenneté active. Le Défi Michée a pour objectif de bâtir la volonté politique nécessaire pour atteindre les Objectifs du millénaire pour le développement (OMD) par la mobilisation des chrétiens, qui pourraient influer sur les décisions politiques dans des pays clefs. Le plaidoyer que prône le Défi Michée est pour des chrétiens citoyens d'un monde globalisé et citoyens d'une démocratie. Le Défi Michée change les mentalités, car il n'est pas une démarche du Nord vers le Sud, il engage les chrétiens à la citoyenneté active des deux côtés de l'équation Sud-Nord.

– Selon la déclaration d'Oxford, le plaidoyer est nécessaire «à la fois pour s'attaquer à l'injustice structurelle et pour aider notre prochain dans le besoin».

Quelqu'un me demandait récemment: «Est-ce juste de diminuer la retraite des Français ou de supprimer des postes d'enseignants en France pour aider les pauvres dans le monde? Est-ce juste de demander cela au président?» Oui, il est juste de demander à un président d'aider les pauvres dans le monde s'il a promis de le faire. Surtout s'il l'a promis au nom de la France et en notre nom. Nous ne demandons pas plus au gouvernement que de respecter ses engagements.

Est-ce aller au-delà du mandat de l'Eglise dans un état laïque? Un ministre, Christine Boutin⁵, nous répond: «L'Eglise ne doit

5. Cité par P. Joret: <http://www.philippejoret.com/2007/05/>.

pas se substituer au rôle de l'Etat, ni régenter l'organisation de la vie civile. Mais elle a *obligation* de parler pour que les responsables du pouvoir politique puissent choisir.»

Alors que j'écris ces mots, je tombe sur ces lignes. Le premier ministre britannique, Gordon Brown, préface et soutient un livre sur le Défi Michée: «Je me félicite vivement, écrit-il, de la publication de ce livre. Il arme la foi pour unir les chrétiens à l'échelle internationale [...] pour qu'ils s'engagent envers les personnes vivant dans la pauvreté à travers la prière, le service et le plaidoyer.» Le premier ministre anglais préface un livre à propos du Défi Michée et se félicite qu'il encourage les chrétiens à s'engager dans le plaidoyer!

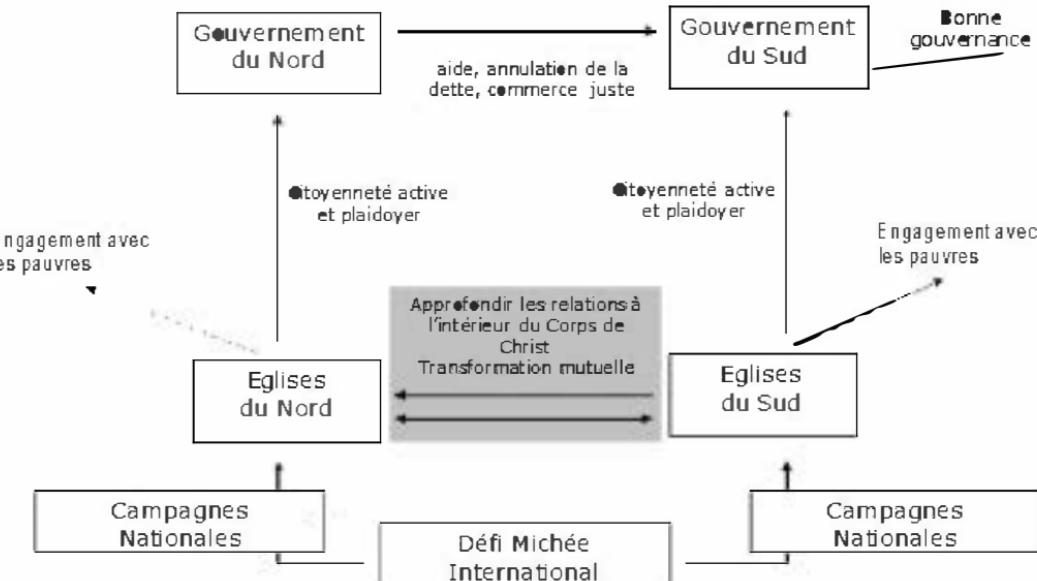
Rôle de l'Eglise selon la ministre française. Rôle des croyants selon le premier ministre britannique. Peut-être, mais en quoi sommes-nous encore dans le domaine de la Mission intégrale?

Daniel Bourdanné, secrétaire général de l'IFES, c'est-à-dire les Groupes bibliques universitaires (GBU) au niveau mondial, francophone d'origine tchadienne, dit dans une interview: «Les Eglises européennes doivent s'impliquer dans les débats économiques [...] Nos actes parlent plus que nos paroles. Il faut que les victimes de l'injustice voient l'engagement des chrétiens occidentaux dans ce domaine. Ce militantisme revêt une dimension missionnaire importante.» Son opinion est, pour moi, importante, car c'est un frère en Christ, du Sud, crédible, qui peut nous dire de manière légitime comment ce plaidoyer est perçu par les hommes et les femmes habitants du Sud: «Il faut que les victimes de l'injustice voient l'engagement des chrétiens occidentaux dans ce domaine. Ce militantisme revêt une dimension missionnaire importante.»⁶ Une dimension de la Mission intégrale.

6. <http://www.lafree.ch/details.php/fr/chercher.html?idelement=225>.

Dynamique Nord - Sud

OMDS
réalisés
en 2015



LE PROPHÈTE AMOS: JUSTICE ET PIÉTÉ POUR AUJOURD'HUI

Christophe HAHLING*

Avant de considérer ces notions fondamentales de justice et de piété pour aujourd’hui à partir du message du prophète Amos, je désirerais faire deux remarques préliminaires.

1. Dieu a parlé par Amos, et Dieu parle encore aujourd’hui à son peuple.

Il semble qu’Amos a donné ses oracles dans les années 765-760 av. J.-C. car, au tout début du livre, il fait mention du roi de Juda, Ozias, et du roi d’Israël, Jéroboam II (Am 1.1), de même que d’un tremblement de terre deux ans plus tard, qui devait être assez important, puisque le prophète Zacharie, quelques siècles après Amos, en fait mention aussi («...vous fuirez comme vous avez fui devant le tremblement de terre au temps d’Ozias, roi de Juda», Za 14.5). L’historien juif Flavius Josèphe y fait aussi référence dans ses *Antiquités juives*. En 1956, des fouilles archéologiques à Samarie, dirigées par Y. Yadin, confirment un tremblement de terre dans les années 795-760 av. J.-C. De plus, Amos 8.9 semble faire allusion à une éclipse de soleil («Il arrivera en ce jour-là, oracle du Seigneur l’Eternel, que je ferai coucher le soleil à midi et que j’obscurcirai la terre en plein jour»), dont parlent également des textes assyriens et que des calculs astronomiques datent du 15 juin 763 av. J.-C.¹.

* C. Hahling est pasteur de la Fédération des Eglises évangéliques baptistes à Seloncourt et membre du comité Défi Michée.

1. R. Martin-Achard, *Amos, l’homme, le message, l’influence* (Genève: Labor & Fides, 1984), 43.

Amos, dont le nom signifie «porteur de fardeau», est originaire de Tékoa, à 9 kilomètres au sud-est de Bethléhem et à 18 kilomètres de Jérusalem, sur les collines de Juda (à 850 mètres d’altitude). Il est donc originaire du royaume du Sud (Juda), mais il prêche à Samarie, capitale du royaume du Nord (Israël). Juda et Israël forment le même peuple, divisé en deux pays, depuis le schisme entre Roboam, fils de Salomon, et Jéroboam I^{er}, fils de Nebath. Amos est éleveur de bétail (Am 1.1), mais aussi «pinceur de sycomores» (Am 7.14) : il avait donc un métier avant d’aller prophétiser au peuple d’Israël (Am 7.15). Amos a été appelé par Dieu pour prêcher, dans un contexte précis, aussi bien géographique qu’historique et politique, économique et social, religieux et moral (celui du VIII^e siècle av. J.-C.). Et, par bien des aspects, le contexte dans lequel il a prêché est semblable au nôtre, aujourd’hui (nous le verrons ci-après).

Oui, Dieu a parlé il y a longtemps, et il parle encore à nous aujourd’hui!

2. Dieu étant un «lion rugissant», il est puissant et fort, majestueux, sage et respecté: «L’Eternel rugit depuis Sion.» Oui, «il donne de la voix depuis Jérusalem» (Am 1.2a). Voici résumé l’essentiel du message du livre d’Amos: Dieu est comme un lion rugissant, puissant et fort, mais aussi majestueux, sage et respecté.

En Amos 3 (4, 8), le prophète reparle du lion, en conclusion d’une première partie de son livre: «Le lion rugit: qui n’aurait pas de crainte? Oui, le Seigneur, l’Eternel parle: qui oserait ne pas prophétiser? (3.8). Le «rugissement du lion» est mis en parallèle avec «la voix du Seigneur» (1.2), qui rappelle les manifestations grandioses et terribles au cours desquelles le Dieu d’Israël se révèle à son peuple (Ex 1.2 b); et les Psaumes chantent «le Seigneur qui donne de la voix» (Ps 18.14, 29.3s., 68.34), symbole de la démonstration de la puissance et de la sainteté divine, devant laquelle rien ne résiste. D’autres prophètes ont aussi pris ce thème (Os 5.14; Es 5.29). Nous sommes ainsi mis en présence d’un Dieu souverain, actif et redoutable, dont la Parole, transmise par le berger de Tékoa, s’adresse directement aux habitants du royaume du

2. R. Martin-Achard, *L’homme de Tékoâ* (Aubonne: Ed. du Moulin, 1990), 38. Dans l’Apocalypse, il est aussi question de Jésus comme le lion de Juda (Ap 5.5), le roi triomphant.

Nord². D'ailleurs, Amos (1.2) dévoile les conséquences douloureuses du jugement de Dieu pour le pays: «Les pâturages des bergers se flétrissent (ou sont dans le deuil, même racine en hébreu), le sommet du Carmel se dessèche (ou est dans la honte, même racine en hébreu) : oui, aussi bien les prairies verdoyantes d'herbe tendre de la plaine que la végétation luxuriante du mont Carmel³, tout sera livré au fléau du jugement. C'est une métaphore, une image globale. En effet, la réalité s'énonce à la dimension des nations: le monde entier est sous le regard de Dieu, soumis aux décrets divins et au jugement inévitable⁴.

Le deuxième aspect du message d'Amos à retenir pour nous, en préliminaire, est: Dieu est puissant et fort, majestueux et sage, et nous nous devons de le respecter!

+

«Justice et piété pour aujourd'hui» ou, en d'autres termes, nous pourrions dire: «Quel est le vrai culte qui plaît à Dieu?»

Etant donné le temps limité qui est imparti à cette intervention, il m'est impossible d'aborder l'ensemble du livre d'Amos. Aussi – et afin d'en dégager l'essentiel pour nous aujourd'hui – il m'a semblé judicieux de considérer notre thème («Le prophète Amos: justice et piété pour aujourd'hui») à partir d'un chapitre clef, à savoir le cinquième.

Pour ce faire, je vous invite à aller au «Bureau des objets trouvés». Que fait-on dans ce bureau? On y cherche quelque chose que l'on a perdu; et on espère le trouver! En général, ce que l'on cherche est précieux pour nous, cela a de la valeur (financièrement ou sentimentalement), sinon cela ne vaudrait pas la peine d'essayer de retrouver cet objet.

Dans la Bible, le mot «chercher» (*darash*, en hébreu) apparaît à maintes reprises, et il est associé à plusieurs notions différentes. Il

3. Où, rappelons-le, Elie réussit à survivre pendant la sécheresse grâce à ses sources, avant de défier les prophètes de Baal à l'époque de la reine Jézabel, 1R 17-18.

4. A. Motyer, *Amos, le rugissement de Dieu* (Lausanne: Presses Bibliques Universitaires, 1982), 27

signifie d’abord «demander, s’enquérir de, examiner», et il est toujours lié à un mouvement. Donc, on ne cherche pas en restant statique! C’est le terme technique de l’intention et de l’action pour entrer en contact avec Dieu: par des sacrifices, des rites, des pratiques religieuses. Quand on cherche, on s’implique dans ce qu’on cherche, on s’engage, on «se mouille»! «J’ai cherché l’Eternel, et il m’a répondu.» (Ps 34.5) Vous connaissez sans doute ce verset de David.

Voici donc la question que nous pourrions nous poser: que cherchons-nous dans la vie? Ou plutôt: qui cherchons-nous dans notre existence? La réponse à cette question constitue l’essence même du message d’Amos: la recherche de la piété et de la justice. Lisons Amos 5.

I. L’époque d’Amos et la nôtre

Tout d’abord, il convient de préciser le contexte historique, géographique, politique, social, religieux et moral dans lequel a vécu Amos (VIII^e siècle av. J.-C.), puis de le comparer au nôtre aujourd’hui (XXI^e siècle apr. J.-C.).

1. Le souverain du royaume du Nord de l’époque, Jéroboam II (780-750 av. J.-C.), était florissant: il avait réussi à reconquérir des territoires perdus par ses prédécesseurs, il semblait puissant et riche, et son époque peut être qualifiée de «haute conjoncture économique».

D’un côté, nous pourrions presque dire: comme le XXI^e siècle apr. J.-C. en Occident, où nous vivons une situation politique relativement stable (tout en étant conscients de ses fragilités, cf. les problèmes des banlieues ou les «manifs» ou grèves à répétition, par exemple), où ça ne va pas trop mal pour une bonne partie de la population, où la Bourse est florissante, où des gens peuvent se payer le luxe d’aller faire du tourisme dans l’espace ou bien «simplement» des vacances aux Seychelles, entre autres!

2. Mais, par ailleurs, à côté des nantis, des dirigeants politiques, économiques et religieux, il y avait toute une frange de la population qui était pauvre, exploitée et même opprimée de la part de la classe dirigeante, au VIII^e siècle av. J.-C. (Am 3.9b, 4.1a, 5.12b). Oui, il y avait des gens qui devaient se vendre «pour

une paire de sandales» (2.6b) (donc pour des broutilles), qui n'avaient même pas de quoi se couvrir la nuit (2.8a), qui étaient carrément réduits à l'esclavage parce qu'ils n'avaient pas pu payer leurs dettes (8.6), des personnes qui étaient victimes de la magouille ou de la malhonnêteté dans le commerce (8.5), des gens qu'on piétinait comme des moins que rien dans des parodies de procès (2.7b, 5.12b), et qu'on était même en train d'anéantir et de supprimer complètement (8.4). Tout ceci n'est pas de l'exagération, puisque le livre d'Amos nous décrit concrètement ces différents phénomènes.

N'y a-t-il pas de nos jours, en ce début du XXI^e siècle, aussi toute une frange de la population qui vit dans la misère (plus de 1 million de personnes en France vivant en dessous de ce qu'on appelle le «seuil de la pauvreté»), qui est victime de la publicité mensongère de certaines multinationales, par exemple des gens surendettés, ou qui doivent vivre dans des appartements de misère à Paris ou ailleurs, ou aussi des victimes d'injustices dans les tribunaux (je pourrais vous citer quelques cas précis rencontrés dans mon ministère d'aumônier de prisons à Montbéliard et Lure; ou ces fameuses victimes innocentées au deuxième procès de l'«affaire d'Outreau»)?

Et ceci sans parler de ce qui se passe ailleurs dans notre monde: 300 000 personnes mourant chaque mois du sida en Afrique, l'équivalent des victimes du tsunami de décembre 2004 tous les mois! Plus de 1,2 milliard de personnes survivant avec moins de 1 dollar par jour, 840 millions de personnes souffrant toujours de la faim, 115 millions d'enfants dans le monde n'ayant pas accès à l'école primaire, plus de 500 000 femmes mourant en couches ou en cours de grossesse chaque année, 100 millions de personnes à travers le monde vivant dans des taudis, 25 000 enfants mourant chaque jour de faim (oui, vous avez bien compris, chaque jour)! (Chiffres relatés par le Défi Michée.)

3. Quant à l'aspect religieux et moral du VIII^e siècle av. J.-C., d'un côté la religion «battait son plein», pourrait-on dire, car les Israélites étaient très pieux, avec leurs sacrifices, leurs chants, leurs pèlerinages (5.4-6, 21-23, 6.5, 8.5a) et, de l'autre, ils étaient aussi très syncrétistes, puisque, en même temps, ils adoraient des idoles

et diverses divinités ambiantes (2.7b-8, 4.1b, 5.26). Finalement, cette religiosité était hypocrite, puisque la morale n’était pas au rendez-vous à l’époque d’Amos: nonchalance et orgies (4.1a, 6.4, 6), beuveries (2.8b, 4.1b), et même immoralité sexuelle (2.7b).

Un peu comme de nos jours, où nos contemporains sont finalement assez religieux quand même (je dis «quand même», ceci à cause de ce qu’on appelle la sécularisation et la recherche du profit et du plaisir); il n’y a qu’à aller par exemple dans les rayons de librairie de nos grandes surfaces pour voir quelle place tiennent les livres sur l’ésotérisme, le bien-être, la recherche du sens de l’existence, les diverses religions ou les nombreuses sectes. Et, parallèlement, certaines de ces mêmes personnes vont à l’Eglise pour se faire baptiser, se marier ou se faire enterrer.

Quant à la décadence morale de notre temps, elle a sans doute rarement été aussi criante, et ceci dans tous les domaines de la vie relationnelle ou familiale.

II. Chercher le Seigneur, la piété

«Cherchez-moi et vivez!» (5.4b) «Cherchez l’Eternel et vivez!» (5.6a) On pourrait ajouter, à ces deux versets, cet autre, probablement le plus connu chez Amos: «Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu.» (4.12b)

Pour les Israélites, «chercher Dieu» signifiait se rendre dans les lieux de pèlerinages, comme Béthel, Guilgal ou Beer-Chéba (5.5). Ils pensaient qu’en y allant, ils rencontraient l’Eternel par leurs rites et leur religion, mais ils y allaient le cœur partagé (nous l’avons constaté ci-dessus, ils étaient hypocrites puisque, en même temps, ils adoraient d’autres divinités). En somme, ce qui est tragique à constater, c’est que ce faisant ils sonnaient le glas annonçant la destruction par le Seigneur: «Car Guilgal sera entièrement déporté, et Béthel anéanti» (5.5b), avec même un jeu de mots cynique où «Guilgal» est destiné à la déportation (*galah*, en hébreu) et Béthel («maison de Dieu») devient un lieu (une maison) de néant (*awen*, en hébreu).

En d’autres termes, cela revient à prendre les paroles du prophète Elie en 1Rois 18.21: «Jusques à quand clocherez-vous des

deux côtés? Si l’Eternel est Dieu, ralliez-vous à lui; si c’est Baal, ralliez-vous à lui.» Ou bien les paroles du Seigneur Jésus en Matthieu (6.24) : «Personne ne peut servir deux maîtres; car où il haïra l’un et aimera l’autre, ou il s’attachera à l’un et méprisera l’autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon» (= le dieu de l’argent). Ou encore, ces autres paroles, de Jean (Ap 3.16) : «Ainsi, parce que tu es tiède et que tu n’es ni froid ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche.»

Alors que veut dire «chercher Dieu» pour Amos? Et qu'est-ce que cela implique pour nous? «Chercher Dieu» signifie revenir au Seigneur, après s'être peut-être éloigné de lui. Cela signifie avoir une relation avec lui, l'adorer et le prier (*cf. Ps 34*), le prendre au sérieux dans toute sa vie, désirer suivre ses commandements. Souvenons-nous de ce qui a déjà été mentionné précédemment: on ne cherche pas Dieu en restant statique, on se mobilise pour lui, on se bouge! «Cherchez l’Eternel pendant qu'il se trouve; invoquez-le, tandis qu'il est près, que le méchant abandonne sa voie, et l’homme de rien ses pensées; qu'il retourne à l’Eternel, qui aura compassion de lui, à notre Dieu qui pardonne abondamment», dit un autre prophète, Esaïe (55.6-7), juste quelques décennies après Amos. «Cherchez l’Eternel, vous tous humbles de la terre», dira encore plus tard Sophonie (2.3). «Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice», dira aussi Jésus le Christ en Matthieu (6.33).

Puisqu'il est dit «cherchez l’Eternel, et vivez» (Am 5.6*a*), cela veut dire que chercher Dieu est vital, pour ainsi échapper au jugement de Dieu; cela nous fait penser au fameux choix donné par Dieu au peuple d’Israël par la bouche de Moïse, à la veille de son entrée dans la terre promise: «Vois, je mets aujourd’hui devant toi la vie et le bien, la mort et le mal [...] j’ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives, toi et ta descendance.» (Dt 30.15*a*, 19)

«Chercher le Seigneur» signifie donc premièrement «se convertir», mais aussi «se réengager» pour Dieu, et – d'une manière générale – «chercher la présence de Dieu», désirer être en relation intime avec lui (par la prière), désirer lui obéir et faire

sa volonté. «L’obéissance à la volonté divine, voilà le secret de la vie, c’est à prendre ou à laisser», dit très justement le professeur de Genève R. Martin-Achard à propos de ce texte.

«Chercher Dieu», c'est la piété prônée par Amos.

III. Chercher le bien, pratiquer la justice

Alors justement, pour Amos – et cela est valable pour nous aussi – concrètement, «chercher le Seigneur», qu'est-ce? C'est là que les versets 14, 15 et 24 prennent toute leur importance. «Chercher le Seigneur» implique donc «chercher le bien». Le bien, ce n'est pas une philosophie de vie seulement, mais bien plutôt «l'obéissance aux commandements divins, par laquelle l'Israélite remercie son Dieu pour la grâce de l'élection», comme le dit un commentateur allemand, W. Rudolph⁵. Et comme pour préciser et accentuer ses dires, Amos rajoute l'aspect négatif: «et non le mal», avec pour résultante la même chose qu'aux versets 4-6, à savoir la vie, qui est davantage que l'existence seulement, puisqu'il est aussi question de la présence effective de Dieu au verset 14b, qui contraste avec la présence supposée («comme vous le dites») de Dieu dans les sanctuaires (*cf. Am 4.4, 5.5*). Nous savons par l'histoire ce que la présence supposée de Dieu avec des gouvernants a pu faire comme ravages (Hitler, l'apartheid en Afrique du Sud, sans parler des kamikazes qui parlent de Dieu en se faisant sauter avec une bombe, mais là il ne s'agit pas du Dieu d'Israël, ni du nôtre...).

Puis Amos accentue encore cette relation au bien et au mal, puisque, en plus de rechercher l'un et non l'autre, il utilise maintenant des termes liés aux sentiments: haïr le mal, aimer le bien. Il y a donc ici, à la fois, l'action (chercher) et les émotions (aimer, haïr), et il nous faut préciser – à la suite d'A. Motyer, un commentateur⁶ – que l'action précède les émotions: «cherchez» (faites de cette recherche le but de votre vie de tous les jours) avant «aimez». En effet, si nous attendions toujours que les émotions

5. W. Rudolph, *Joel-Amos-Obadia-Joná*, KAT, XIII (Gütersloh: 1971), 192.

6. A. Motyer, *op. cit.*, 106.

7. Ceci semble aller à l'encontre du texte néotestamentaire de 1Jn 3.16-18, qui demande, d'abord, de voir, puis d'être ému de compassion (dans son cœur), avant d'agir. Nous pensons, pour notre part, que les deux textes bibliques se complètent: aimer et agir, agir et aimer, c'est un tout!

nous poussent à l'action, nous attendrions longtemps, nous dit-il très justement! ⁷

Chercher le bien, aimer le bien, haïr le mal, c'est concrètement administrer correctement la justice pour chacun («établir à la porte le droit», verset 15*a*, la porte étant le tribunal), c'est «faire jaillir le droit comme de l'eau, et la justice comme un torrent intarissable» (verset 24). Chercher et aimer le bien, c'est pratiquer le droit et la justice, c'est agir pour la justice sociale.

Ainsi, la foi professée dans les prières, les pèlerinages, les chants, bref la vie cultuelle (cf. versets 21-23) ne doit pas, ne peut pas se dissocier de la vie quotidienne. «Cessez de brailler vos cantiques à mes oreilles» (verset 23*a*, Bible en français courant)! Comme le dit un auteur mennonite, T. Grimsrud, «la fidélité rituelle du peuple (d'Israël) masque une infidélité éthique» ⁸. Voilà pourquoi nous pouvons parler de vrai culte, car le vrai culte que le Seigneur demande, c'est une vie de droiture, de justice, de miséricorde, de compassion pour les petits, de générosité, d'amour du prochain, quel qu'il soit, riche ou pauvre, petit ou grand, Français ou étranger, érudit ou illettré, enfant ou adulte... Comme le dit Motyer, «lorsqu'il appelle le peuple à se soucier de la justice au tribunal (à la porte de la ville), Amos lui donne le devoir de se soucier d'éthique et de bien-être social, de l'amélioration des conditions d'existence, de la protection et de l'approvisionnement des pauvres, des faibles et des exploités» ⁹. Un autre théologien (L. Wisser) ajoute: «La pratique de la justice sociale est donc un élément constitutif de la connaissance de l'Eternel. Est-elle ignorée ou rejetée, c'est la connaissance du Seigneur elle-même qui est amputée ou compromise. La justice sociale est ainsi un élément constitutif en même temps qu'un critère d'une juste relation à Dieu.» ¹⁰

Le verset 24 d'Amos 5 parle du droit qui doit «ruisseler comme de l'eau», et de la justice qui doit «couler comme un torrent intarissable». Ceci implique à la fois la régularité et l'éternité. En ce

8. T. Grimsrud, *Peace and Justice Shall Embrace. Power and Theopolitics in the Bible, Essays in Honor of Millard Lind* (Telford USA: Pandora Press, 1999), 71.

9. A. Motyer, *op. cit.*, 107.

10. L. Wisser, *Jérémie, critique de la vie sociale* (Genève: Labor & Fides, 1982), 249.

qui nous concerne, aujourd’hui, nos vies ruissent-elles comme de l’eau le droit du Seigneur, sont-elles des torrents intarissables de sa justice?

Notons que, dans le mot «justice» en hébreu *tseḏaqah*, il peut aussi y avoir la notion de pardon, de salut, de miséricorde, d’amour du prochain¹¹.

Oui, tout cela, c’est le vrai culte qui plaît au Seigneur (*cf.* le «vrai jeûne auquel le Seigneur prend plaisir», dont parle un autre prophète du VIII^e siècle av. J.-C., Esaïe 58,6-11) : c’est du concret, du pratique, du pragmatique, ce ne sont pas que des beaux discours, de la «tchatche», mais du vécu, du palpable! Le vrai culte, c’est la justice et la piété prônées par Amos et valables pour notre société du XXI^e siècle apr. J.-C. également.

Conclusion

La Parole de Dieu est merveilleuse et réaliste. Car, au milieu de ce chapitre 5 d’Amos, il y a un petit mot qui veut dire beaucoup: «*peut-être* l’Eternel aura pitié [...]» (Am 5,15b). Ce *peut-être* est là pour nous dire: «Attends, petit, ne crois pas que parce que tu vas faire tout cela, tu seras *de facto* sauvé!» Certes, Dieu demande tout cela, mais tout dépend toujours de sa grâce, de son amour, de son pardon¹².

Cela veut nous dire: «Vous faites des actions sociales, des œuvres d’amour, c’est bien, il le faut, c’est même vital pour vous. Mais sachez bien que ce ne sont pas vos œuvres qui vont vous sauver. Vous êtes sauvés par la grâce de Dieu!» C’est Dieu qui fait tout (*cf.* la phrase répétée par un chrétien très âgé de Nice à maintes reprises) en Jésus-Christ. Nos œuvres, nos actions, ne sont que la conséquence, naturelle et indispensable, de la grâce que Dieu nous a manifestée en Jésus-Christ!

11. T.J. Finley, «An Evangelical Response to the *t* of Amos», *Journal of the Evangelical Theological Society*, 1985 (28: 4), 418-419.

12. «Car c’est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen *de* la foi. *Cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu.* Ce n'est pas le fruit d'œuvres que vous auriez accomplies. Personne n'a donc de raison de se vanter. *Ce que nous sommes, nous le devons à Dieu;* car par notre union avec le Christ, Jésus, *Dieu nous a créés pour une vie riche d'œuvres bonnes,* qu'il a préparées d'avance, *afin que nous les pratiquions.*» (Ep 2,8-10)

ENTRE L'ACTION DE JÉSUS ET L'ENGAGEMENT DE L'ÉGLISE EN FAVEUR DES PAUVRES, QUEL LIEN?

Donald COBB*

Incontestablement, l'action de Jésus fonde celle de l'Eglise. Pourtant, dès que nous essayons de clarifier le lien entre ces deux choses, nous nous rendons compte que des conclusions précises en la matière ne sont pas si évidentes. L'histoire de l'Eglise n'est-elle pas parsemée de mouvements qui ont simplement voulu imiter le Christ, et qui ont abouti à des excès parfois impressionnantes? De fait, la vie de Jésus est jalonnée d'événements et d'activités que *nous ne pouvons pas* imiter, à commencer par la tentation dans le désert, l'agonie de Gethsémané... et la croix elle-même. Peut-être devrions-nous même dire que notre vie chrétienne est possible, justement, parce que Christ a fait ce que nous ne pouvions pas faire et qu'il est passé par des chemins – comme celui de la malédiction – précisément pour que nous n'ayons pas y passer!

La question se pose donc: ce lien souvent considéré comme une évidence entre l'action de Jésus et l'engagement de l'Eglise en faveur des pauvres – ce que l'on appelle souvent l'action sociale de l'Eglise – est-il légitime? Ces deux choses peuvent-elles être rapprochées l'une de l'autre ou se distinguent-elles plutôt? Concrètement, comment cette question nous aide-t-elle à être sel et lumière dans le monde, en particulier face à la pauvreté et à la détresse humaine? Pour y répondre, je propose de relever,

* D. Cobb est professeur à la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence.

tout d'abord, quelques aspects saillants du ministère de Jésus dans les évangiles.

I. Le ministère de Jésus d'après les évangiles

A) *L'attitude de Jésus envers la richesse et les pauvres*

Qui dit action sociale dit non seulement souci des pauvres, mais encore rapport avec la richesse. De fait, les évangiles contiennent quantité d'affirmations à ce sujet. Face aux soucis matériels et à la tentation d'«amasser des trésors sur la terre» (Mt 6.19-21), Jésus exhorte à «chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice» (Mt 6.33). Le bibliste allemand M. Hengel parle à ce sujet d'une «critique radicale des possessions»¹. Or, si Jésus prône une telle attitude, c'est parce que l'attachement à l'argent, avec ses calculs et son esprit de thésaurisation, est diamétralement opposé à la confiance en Dieu: «Nul ne peut servir deux maîtres. Car, ou il haïra l'un, et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un, et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.» (Mt 6.24)² C'est pourquoi «la séduction des richesses» figure parmi les choses qui étouffent l'annonce du royaume et la rendent infructueuse (Mc 4.19)³. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le riche, dans les évangiles, est considéré comme l'exemple même de celui qui ne vit pas pour Dieu⁴.

A l'inverse, l'enseignement de Jésus accorde au pauvre une place de choix. Il suffit de penser à la toute première béatitude: «Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à

1. M. Hengel, *Property and Riches in the Early Church* (Londres: SCM, 1974), 23 ss.

2. *Mammonas* est la transcription en grec du mot araméen signifiant «richesse», «propriété». M. Hengel suggère que le terme, laissé tel quel dans les évangiles, prend la force d'un nom propre, comme celui d'une idole. Servir Mammon, c'est commettre l'idolâtrie; «[...] Jésus s'élève contre Mammon avec la plus grande sévérité là où il a ensorcelé le cœur des hommes, car elle prend alors un caractère démoniaque qui aveugle les yeux des hommes à la volonté de Dieu – c'est-à-dire, en termes concrets, aux besoins du prochain. Mammon est adoré partout où les hommes aspirent à la richesse, y sont liés, s'efforcent d'augmenter leurs biens et cherchent à dominer comme conséquence de leurs possessions.» *Property and Riches in the Early Church*, 30.

3. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre la consigne de Jésus au jeune homme riche: «Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens et suis-moi.» (Mc 10.21) Le problème que pointe Jésus, ce ne sont pas les richesses en soi (malgré les versets 24-25!) mais l'attachement à leur égard. L'exhortation de Jésus à tout vendre équivaut à un appel à se défaire de ce qui est devenu, pour cet homme, son dieu.

4. Cf. Lc 16.19-31, 12.16-21; Mc 10.24.

vous!» (Lc 6.20) Il faut pourtant qualifier ce propos car, dans le texte parallèle de Matthieu en tout cas, la pauvreté dont il est question est une condition non matérielle uniquement, mais, tout autant, spirituelle: «Heureux les pauvres *en esprit.*» (Mt 5.3) Les pauvres sont ceux qui, dans des situations de détresse, reconnaissent leur indigence et s'attendent au Seigneur, afin qu'il leur vienne en aide et les comble de sa richesse. C'est pourquoi l'annonce du salut de Dieu leur est destinée (Mt 11.5)⁵. Non pas qu'il faille imaginer une opposition entre pauvreté matérielle et pauvreté spirituelle; mais les deux aspects s'interpénètrent et s'interprètent mutuellement⁶.

Au-delà de l'enseignement, les évangiles livrent encore l'*exemple pratique* de Jésus: l'indice le plus clair ici est sans doute le récit de la femme qui oint les pieds de Jésus, action qui a suscité le reproche des disciples: «A quoi bon perdre ce parfum? On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres.» (Mc 14.4-5) Si les disciples étaient conscients de l'importance de subvenir aux besoins des démunis c'était, à n'en pas douter, en raison de ce qu'ils avaient observé chez le Maître lui-même. L'exemple du Christ, aussi bien dans les actes que dans l'enseignement, est bien celui d'une compassion envers ceux qui sont dans le besoin.

Cela étant dit, on ne peut manquer d'être frappé par le peu d'exhortations dans les évangiles à s'occuper, concrètement, des pauvres. Certes, il existe des consignes en ce sens, notamment chez Luc, où nous lisons par exemple: «Vendez ce que vous possédez, et donnez-le en aumône.» (Lc 12.33) On peut

5. Comme le montrent D.A. Hagner et d'autres, les «pauvres en esprit» sont ceux qui, dans une situation de dénuement matériel, mettent leur confiance en Dieu; *Matthew 1-13* (Waco: Word, 1993), 91s. L'expression renvoie à des passages de l'Ancien Testament tels Ps 9.18, 33.18, 40.18; Es 57.15. Le lien entre pauvreté physique et attente du Seigneur se dessine clairement en Es 61.1, dont s'inspirent les beatitudes. La même remarque est faite par A. Mello: «Les «pauvres en esprit» sont réellement des pauvres, ils ne le sont pas qu'intérieurement. L'adjonction de «en esprit» n'a rien de restrictif, elle sert plutôt à souligner une dimension de la pauvreté, qui est une situation non seulement sociologique, mais aussi spirituelle et religieuse.» *Evangile selon saint Matthieu, Commentaire midrashique et narratif* (Paris: Cerf, 1999), 114.

6. Cela devient évident lorsqu'on considère que le pauvre dans les dires de Jésus est, en tout premier lieu, le pauvre d'*Israël*; ce sont les membres démunis du peuple de Dieu qui s'attendent au secours du Dieu de l'alliance.

encore penser à Luc 11.39-41: «Vous, pharisiens, vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, et à l'intérieur vous êtes pleins de rapine et de méchanceté. Insensés! celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans? *Donnez plutôt l'aumône du fond du cœur*, et tout sera pur pour vous.» Mais, étonnamment, de telles exhortations sont finalement assez peu nombreuses⁷. Comment expliquer cela? Est-ce, simplement, parce que dans le judaïsme de l'époque la pratique de l'aumône allait de soi (ou, en tout cas, devait aller de soi)? C'est possible. Pourtant, on peut se demander s'il n'y a pas là une indication que l'essentiel du ministère de Jésus se trouve en fait ailleurs.

B) L'annonce du royaume de Dieu en paroles... et en actes

Au centre des évangiles synoptiques se trouve l'annonce du «royaume de Dieu»⁸. Nous touchons là l'élément le plus essentiel de la proclamation de Jésus⁹. Marc résume ainsi ce message en disant que Jésus «proclamait la bonne nouvelle de Dieu (*kerussôn to euaggelion tou theou*) et disait: Le temps est accompli et le royaume de Dieu s'est approché. Repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle.» (Mc 1.15) La «bonne nouvelle», l'Evangile qu'il s'agit de recevoir dans la repentance et la confiance en Jésus, c'est que le royaume (ou le règne) de Dieu est devenu une réalité présente: Dieu intervient de façon décisive, afin d'accomplir ses promesses anciennes, il reprend

7. S. Légasse étend ce constat à l'ensemble du Nouveau Testament: «[...] [L]e souci des pauvres n'est pas un thème majeur dans tous les écrits du Nouveau Testament. Dans les évangiles, Luc étant mis à part, l'insistance sur ce point est plutôt réduite.» «Pauvreté chrétienne», in *Dictionnaire de spiritualité*, 121 (dir. M. Viller, F. Cavallera, et al., Paris: Beauchesne, 1984), 625 (souligné dans le texte). Le passage de Lc 14.12-14 (cf. le verset 13: «Mais lorsque tu donnes un banquet, invite des pauvres, des estropiés, des infirmes, des aveugles»), se situant dans la suite de la «parabole» des versets 7-11, n'est pas une exception à cela. Le verset 15 – et surtout les versets 16-24 – montrent que le contexte est celui des noces eschatologiques et que la question de fond touche par conséquent, avant tout, à ceux que l'on «invite», ou non, à ce festin-là.

8. Il faut souligner ici une différence entre les synoptiques et Jean. La fréquence de l'expression «royaume de Dieu» (ou «royaume des cieux», chez Matthieu) montre déjà l'importance de cette thématique pour l'enseignement de Jésus (37 fois chez Matthieu, 14 fois chez Marc, 32 fois chez Luc). Dans l'évangile de Jean, en revanche, elle n'est employée que deux fois (Jn 3.3, 5; cf. 18.36). Jean remplace habituellement cette expression par «la vie éternelle». Pour une explication suggestive de ce phénomène, cf. J. Buchhold, «L'évangile de Jean: une traduction des synoptiques», *TE*, 4 (2005), 19-30 (en particulier 22ss).

9. Les spécialistes sont à peu près unanimes sur ce point. Cf., entre autres, J. Jeremias, *Théologie du Nouveau Testament* (Paris: Cerf, 19962), 125ss, et, plus récemment, J.D.G. Dunn, *Jesus Remembered* (Grand Rapids-Cambridge: Eerdmans, 2003), 383-387.

ses droits sur un monde marqué par le mal, le péché et la rébellion, et il apporte le salut à ceux qui s'attendent à lui.

De ce fait, le ministère de Jésus est un ministère de *proclamation* – Jésus annonce le royaume – mais, tout autant, un ministère de *manifestation*. Dans l'évangile de Marc en particulier, ces deux aspects s'entremêlent constamment. Ainsi lisons-nous après l'annonce initiale du royaume (Mc 1.14-15) que Jésus se rendit à Capernaüm, et que là il «enseignait (*edidasken*)» (1.21). Et Marc d'ajouter au sujet de ceux qui écoutaient: «Ils étaient étonnés de son enseignement (*epi de didachē autou*); car il enseignait (*en gar didaskōn*) comme ayant autorité, et non pas comme les scribes.» (Verset 22) Or, cette description est directement suivie d'un récit d'exorcisme qui *illustre* ce que Jésus vient de proclamer, de sorte que les spectateurs ne peuvent s'empêcher de dire: «Qu'est-ce donc? Un enseignement nouveau (*didachē kainē*), et quelle autorité! Il commande même aux esprits impurs, et ils lui obéissent!» (Verset 27) Si Jésus proclame le royaume, son action confirme cette proclamation et la rend visible. Ce n'est pas pour rien, d'ailleurs, que le récit se poursuit en mettant en avant la guérison de la belle-mère de Pierre (Versets 29-31) et des malades qui affluaient de toute la région (Versets 32-33); puis vient cette précision: «Il guérit beaucoup de malades qui souffraient de divers maux et chassa beaucoup de démons.» (Verset 34) Pourtant, la pointe de cette section se trouve au verset 38, dans une affirmation qui entend rendre compte de l'ensemble de l'activité de Jésus: «Allons ailleurs, dans les bourgades voisines, *afin que j'y prêche aussi* (*hina kai ekei kēruxō*); *car c'est pour cela que je suis sorti.*»¹⁰

Les évangiles parlent abondamment des miracles de Jésus. Le terme qu'ils emploient habituellement est *dunamis*, littéralement «puissance». Le choix du vocabulaire n'est pas neutre, car les

10. Cf., par exemple, C. Focant, *L'évangile selon Marc* (Paris: Cerf, 2004), 97. Le verbe *kērussō* dans ce verset est le même qu'en Mc 1.14-15; il constitue une inclusion avec ce passage, en sorte que ce qui se trouve entre les deux explicite comment le royaume proclamé en Mc 1.14-15 et 38 se décline dans le détail. A noter que la version parallèle de Luc (Lc 4.42-43) souligne plus explicitement encore le lien avec le royaume: «Dès que le jour parut, il sortit et alla dans un lieu désert. Des foules de gens se mirent à sa recherche et vinrent jusqu'à lui; ils voulaient le retenir, afin qu'il ne les quitte pas. Mais il leur dit: Il faut aussi que j'annonce aux autres villes la bonne nouvelle du royaume de Dieu (*eυαγγελισθαι me dei tēn basileian tou theou*); car c'est pour cela que j'ai été envoyé.»

miracles sont, d'abord, des manifestations de la puissance **du royaume**; ils permettent de voir quelque chose du règne de Dieu qui fait irruption dans le monde présent. Comme le souligne N.T. Wright, les guérisons de Jésus «ne visaient pas seulement à apporter un remède physique»; ils se comprenaient, au contraire, en rapport avec «l'établissement du royaume»¹¹.

C'est pourquoi ceux qui en sont témoins... et pourtant rejettent le message qui les explique et qu'ils illustrent sont menacés d'un jugement particulièrement sévère. On peut penser à Luc 10, où les imprécations contre les villes de Galilée sont mises en rapport avec la mission des soixante-dix disciples: «Malheur à toi, Chorazin! malheur à toi, Bethsaïda! car, si les miracles (*dunameis*) faits au milieu de vous l'avaient été à Tyr et à Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties, avec le sac et la cendre. C'est pourquoi, lors du jugement, Tyre et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous.» (Lc 10.13-14) Or, ces miracles sont ceux que les disciples vont opérer **dans le contexte de l'annonce du royaume**¹². En effet, nous lisons cet ordre de Jésus quelques versets auparavant: «Dans quelque ville que vous entriez, et où l'on ne vous recevra pas, allez sur les places et dites: Nous secouons contre vous la poussière même de votre ville qui s'est attachée à nos pieds; *sachez pourtant que le royaume de Dieu s'est approché*. Je vous dis qu'en ce jour Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville-là.» (Lc 10.10-12) Les miracles prennent leur sens non pas en tant qu'actes prodigieux, ni comme une simple activité humanitaire, mais comme les manifestations du règne de Dieu qui s'est approché¹³.

11. *Jesus and the Victory of God* (Minneapolis: Fortress Press, 1996), 192 et passim. H.N. Ridderbos voit dans l'affirmation «heureux sont vos yeux, parce qu'ils *voient*, et vos oreilles, parce qu'elles *entendent*» (Mt 13.16) une référence aux miracles et à la proclamation **de** l'Evangile: les deux choses ensemble «[...] rendent visible et audible la proclamation concernant l'accomplissement des promesses, la venue **de** l'âge messianique **du** salut. [...] Les miracles **de** Jésus révèlent la venue **du** royaume **de** Dieu.» *The Coming of the Kingdom* (Philadelphia: Presbyterian and Reformed, 1962), 65.

12. J. Nolland écrit ceci au sujet **de** Lc 10.9ss: «Dans les guérisons se manifestent les effets **du** royaume qui vient. Tout en apportant un soulagement immédiat aux affligés, leur vraie signification ne s'apprécie qu'en rapport avec le royaume **de** Dieu. [...] [L]e royaume **de** Dieu est une réalité eschatologique future qui, **dans** la venue **de** Jésus, a fait irruption **dans** le monde tout en attendant encore sa consommation future.» *Luc 9.21-18.34 (Waco: Word, 1993)*, 554.

13. Cf. le verset 9, qui rapproche explicitement la guérison **de** l'annonce **du** royaume: «Guérissez les malades qui s'y trouveront, et **dites-leur**: Le royaume **de** Dieu s'est approché **de** vous.»

Un dernier passage où le lien avec le règne de Dieu se fait explicite se trouve en Matthieu 12.22-30, dans le contexte de la guérison du sourd muet. Dans ce passage, Jésus met en relief deux règnes opposés, celui de «Béelzébul»... et celui de Dieu (versets 25 et 27). Le verset 28 est particulièrement significatif: «Si c'est par l'Esprit de Dieu que moi, je chasse les démons, *le royaume de Dieu est donc parvenu jusqu'à vous.*» Une fois de plus, l'action de Jésus révèle, rend concret le royaume¹⁴.

+

Ce détour a été nécessaire pour comprendre l'action et l'enseignement de Jésus au sujet de ceux qui, de façon générale, sont en proie à la détresse; je pense notamment aux guérisons, mais c'est dans cette même perspective qu'il faut comprendre l'action envers les pauvres. Or, le fait que cette activité vise à révéler la présence et le caractère du règne de Dieu soulève un point capital: c'est que Jésus se montre peu préoccupé, finalement, par l'idée de vaincre la pauvreté en soi, à travers ses propres efforts ou ceux de ses disciples. La parole la plus explicite que nous possédons là-dessus tend même à suggérer le contraire: dans le passage cité plus haut, où Jésus reprend ses disciples indignés devant l'action de la femme, nous avons ce dire surprenant: «Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine? Elle a fait une bonne action à mon égard; car *vous avez toujours (pantote) les pauvres avec vous*, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voulez, mais vous ne m'avez pas toujours.» (Mc 14.6-7) Il faudra revenir sur ce texte, mais cela laisse déjà entendre que la mission des disciples ne sera pas de mettre fin à la pauvreté – pauvreté qui, au contraire, sera présente tout au long du ministère de l'Eglise.

14. Cf., sur ce passage, C. Grappe, *Le Royaume de Dieu, avant, avec et après Jésus* (Genève: Labor & Fides, 2001), 169-174. Remarquons, en ce qui concerne les miracles sur la nature, que si le rapport avec le royaume y est plus discret, il n'est pas moins fondamental pour autant, car l'autorité de Jésus sur les éléments naturels révèle que Dieu exerce à nouveau sa domination sur la création. Il n'est d'ailleurs pas sans importance de noter que les évangiles parlent à plus d'une reprise de la maîtrise de Jésus sur *la mer*; dans l'Ancien Testament, la mer représente souvent le chaos, la force aveugle, impétueuse, qui menace la création; elle fait facilement figure du mal qui refuse de se soumettre à Dieu (*cf. Ps 69.1-2, 15, 46.43-44, 74.13, 89.9-10, 93.4, 107.23-29*, etc.). En lui faisant des reproches en sorte qu'elle s'apaise et redédevienne calme (Mc 4.41), Jésus révèle qu'en lui Dieu étend, de façon visible, son règne sur la création menacée par le désordre et la désharmonie; *cf. N.T. Wright, Jesus and the Victory of God*, 193s, et H.N. Ridderbos, *The Coming of the Kingdom*, 67s.

Si la mission des disciples après le départ du Maître n'est pas d'éradiquer la pauvreté, comment la comprendre? Le livre des Actes et la suite du Nouveau Testament le montrent bien: elle consistera à proclamer l'Evangile du Christ, mort, ressuscité et «élevé à la droite du Père», de Jésus qui a pris la place de Seigneur et de Christ, et qui règne par conséquent sur toutes choses (cf. Ac 2.29-36). Pour le dire autrement, les disciples devront annoncer que ce règne de Dieu que Jésus a proclamé s'est concrétisé dans sa résurrection et son action de prendre place sur le trône. Or – et ce point me paraît fondamental – le corollaire de cette annonce sera la naissance d'une communauté qui reconnaît la seigneurie du Christ et cherche à en vivre la réalité. Non pas en reproduisant l'action précise de Jésus; certes, il y aura des miracles dans l'Eglise primitive, et nous voyons dans les Actes des situations où les apôtres, à la suite de Jésus, diront à ceux qui sont dans la souffrance: «Lève-toi et marche!» (Ac 3.6) Mais, de façon générale, et pour dire les choses de manière un peu caricaturale, l'Eglise ne sera pas appelée à multiplier des pains et des poissons pour nourrir les multitudes! En revanche, avec les moyens que le Seigneur lui donnera et dans les limites qui seront les siennes, elle «prolongera» le ministère de Jésus en manifestant, par sa proclamation et ses actes, que Christ exerce son règne dès à présent et qu'il continue, par elle et à travers elle, d'étendre les effets de ce règne.

II. L'attitude de l'Eglise du I^e siècle envers les pauvres

Nous avons là, je crois, un élément décisif pour notre réflexion sur l'engagement social de l'Eglise aujourd'hui. Cependant, avant de développer les conséquences de ce point, penchons-nous sur la façon dont l'Eglise primitive a vécu cela dans son existence quotidienne. Comment, en effet, cette vie marquée par la seigneurie du Christ s'est-elle manifestée? Un élément bien connu est le partage des biens afin de secourir ceux qui étaient dans le besoin: «Tous ceux qui avaient cru étaient ensemble et avaient tout en commun. Ils vendaient leurs biens et leurs possessions, et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun.» (Ac 2.44-45) Cette notice surprenante n'est surpassée que par celle que nous voyons un peu plus loin, en Actes 4:

«La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait que ses biens lui appartenaient en propre, mais tout

était commun entre eux. Avec une grande puissance, les apôtres rendaient témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus. Et une grande grâce était sur eux tous. Car il n'y avait parmi eux aucun indigent; tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu et le déposaient aux pieds des apôtres; et l'on distribuait à chacun selon qu'il en avait besoin.» (Actes 4.32-35)

Certes, il ne faut pas idéaliser les premiers temps de l'Eglise. Ces descriptions parlent d'une communauté au tout début de son existence; si le don de soi – et des biens – paraît naturel dans une situation de grande effervescence, il a toujours du mal à se pérenniser! La suite des Actes, avec le récit d'Ananias et Saphira (Ac 5.1-11), montrera de même que ces descriptions ne disent pas tout de la communauté naissante¹⁵. Pourtant, ce souci des démunis ne se limite pas aux premiers chapitres des Actes; il fera partie des consignes que Paul recevra des apôtres de Jérusalem (Ga 2.10)¹⁶ et qu'il transmettra aux communautés qu'il fondera (Ga 6.10). La collecte organisée au moment où l'Eglise de Jérusalem se trouvera elle-même en situation de difficulté en est un témoignage éloquent¹⁷. En outre, le détachement des richesses que Jésus préconise dans les évangiles reviendra aussi chez Paul (1Co 7.30-32; Ph 4.6~~a~~, 11-13). Quelques années plus tard, dans les épîtres pastorales, le soin des veuves (c'est-à-dire de celles qui étaient parmi les plus vulnérables sur le plan socio-économique) semble même s'être organisé et institué (1Tm 5.9-10). La première épître de Jean, quant à elle, reste difficile à dater, mais dans cette lettre que l'on peut situer vraisemblablement vers les années 80 ou 90¹⁸, la conscience d'un néces-

15. Sans aller jusqu'à parler – comme le fait D. Marguerat, *Les Actes des Apôtres* (1-12) (Genève: Labor & Fides, 2007), 106 et 109-110 – d'un «mythe des origines» ou d'une «utopie communautaire», on peut reconnaître que ces premiers chapitres des Actes ne visent pas simplement à informer les lecteurs de ce qu'était l'Eglise naissante, mais encore, à titre d'exhortation, à rappeler à l'Eglise – de tous les temps – l'idéal auquel elle doit tendre.

16. Cela reste vrai même s'il faut probablement comprendre cette consigne non pas comme une indication générale au sujet des pauvres de toutes sortes, mais en rapport plus précisément avec les membres de l'Eglise de Jérusalem; ainsi, par exemple, J. Becker, *Paul? L'apôtre des nations* (Paris-Montréal: Cerf-Médiaspaul, 1995), 34.

17. Cf. 1Co 16.1-4; 2Co 8.1-15, 9.1-15.

18. Ainsi, par exemple, D.A. Carson et D. Moo, *Introduction au Nouveau Testament* (Cléon-d'Andran: Excelsis, 2007), 635s, et D.A. Silva, *An Introduction to the New Testament, Contexts, Methods & Ministry Formation* (Leicester: Apollos, 2004), 454.

saire secours matériel pour ceux qui sont dans le dénuement reste vivace: «Si quelqu'un possède les biens du monde, qu'il voie son frère dans le besoin et qu'il lui ferme son cœur, comment l'amour de Dieu demeurera-t-il en lui?» (1Jn 3.17) ¹⁹

Comment expliquer ce souci de générosité et de sollicitude à l'égard des nécessiteux? On pourrait sans doute évoquer les nombreuses consignes de l'Ancien Testament qui martèlent l'importance de prendre soin des membres faibles de la société: la veuve, l'orphelin, le lévite et l'étranger. Le judaïsme de l'époque, on le sait, avait une pratique très développée d'aumônes et d'hospitalité à l'intention des pauvres²⁰. La communauté de Qumrân pratiquait même le partage des biens de façon systématique²¹, ce qui est d'ailleurs vrai de l'ensemble du mouvement essénien que nous font connaître les écrits de l'Antiquité²².

Il y a là des éléments de rapprochement intéressants. Ils ne suffisent pourtant pas à tout expliquer, car dans le texte d'Actes 4.32-35, le partage communautaire va de pair avec la précision qu'«avec une grande puissance, les apôtres *rendaient témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus*» (verset 33). L'action de l'Eglise naissante est, en fin de compte, la conséquence pratique de la résurrection qu'annonce et explique le témoignage apostolique. La générosité et le détachement évident à l'égard des biens matériels fait partie d'une sorte d'«onde de choc» provoquée par le tombeau vide. S. Légasse remarque que la précision apportée

19. Au-delà du I^e siècle, on constate un approfondissement impressionnant de la réflexion au sujet de la responsabilité de l'Eglise envers les pauvres et un développement systématique de la diaconie. Cf. à ce sujet G. Hammann, *L'amour retrouvé, le ministère de diaconie, du christianisme primitif aux réformateurs protestants du XVI^e siècle* (Paris: Cerf, 1994), et P. Christophe, *Les pauvres et la pauvreté, des origines au XV^e siècle*, I (coll. Bibliothèque d'histoire du christianisme, VII, Tournai: Desclée, 1985).

20. Cf. H. Cousin, J.-P. Lémonon, J. Massonet (éd.), *Le monde où vivait Jésus* (Paris: Cerf, 20042), 203ss.

21. IQS I, 11-12; VI, 19-23.

22. On peut penser notamment à la célèbre description que Flavius Josèphe fait des esséniens dans ses *Antiquités juives*: «Ils méprisent les richesses; toutes choses sont communes entre eux, avec une égalité si admirable que, lorsque quelqu'un embrasse leur secte, il se dépouille de la propriété de ce qu'il possède, pour éviter par ce moyen la vanité des richesses, épargner aux autres la honte de la pauvreté et, par un si heureux mélange, vivre tous ensemble comme des frères.» N. Schumann (éd.), *Les Juifs. Histoire ancienne des Juifs, La guerre des Juifs contre les Romains, Autobiographie* (Paris: Lidis, 1981), 708.

en Actes 4.34 – «Car il n'y avait parmi eux aucun indigent (*endeēs*)» – reprend en fait Deutéronome 15.4, d'après la LXX²³: «Car il n'y aura pas d'indigent (*endeēs*) chez toi.» Ce qui, dans le texte hébreu, pourrait se comprendre avant tout comme une exhortation – «toutefois, qu'il n'y ait pas chez toi d'indigent»²⁴ – se transforme dans la version grecque en une promesse qui laisse entrevoir l'époque messianique²⁵. Or, comme le souligne Légasse, «c'est ce que la nouvelle communauté accomplit à la lettre». En d'autres termes, Luc montre dans ces deux passages «[...] les conditions de vie dans le royaume par une anticipation éloquente», au sein de la communauté chrétienne²⁶.

Nous avons là l'explication à la fois la plus immédiate et la plus profonde de l'action de l'Eglise primitive envers les pauvres. Il ne s'agit pas d'alléger simplement, dans un souci humanitaire, les souffrances des nécessiteux, encore moins de vouloir éliminer la pauvreté en tant que fléau socio-économique. L'action de l'Eglise au I^{er} siècle se comprend bien plutôt comme l'expression concrète de l'Evangile – de l'Evangile qui proclame la seigneurie de Jésus le Messie. En d'autres termes, l'Eglise primitive s'est efforcée d'être une manifestation tangible du règne de Dieu qui s'est concrétisé en Christ et qui s'achèvera dans le royaume éternel; là où, pour reprendre les paroles du Deutéronome, «il n'y aura plus d'indigent».

III. Vers une mise en pratique...

Que pouvons-nous retenir de tout cela pour notre époque? Dans cette dernière partie, j'aimerais relever, assez succinctement, trois points.

A) Un réalisme par rapport à la pauvreté

Face à une certaine naïveté qui chercherait à faire croire que l'éradication définitive de la pauvreté pourrait faire partie des objectifs raisonnables de l'Eglise, le Nouveau Testament invite

23. La traduction grecque de l'Ancien Testament.

24. Cf. la traduction de la Bible de Jérusalem pour ce verset. D'autres traductions sont possibles.

25. «Pauvreté chrétienne», 628-629.

26. *Ibid.*, 689.

au réalisme. J'ai déjà cité cette parole de Jésus, surprenante à nos oreilles: «Vous avez toujours les pauvres avec vous.» (Mc 14.7) Elle renvoie en fait à un autre passage, dans le Deutéronome: «Il y aura toujours des pauvres dans le pays; c'est pourquoi je te donne cet ordre: Tu devras ouvrir ta main à ton frère, le pauvre ou le déshérité qui est dans ton pays.» (Dt 15.11)
²⁷ Aussi bien chez Jésus que dans l'Ecriture qu'il reprend à son compte, la pauvreté fait partie d'un monde marqué par le péché. En tant que conséquence de la cupidité et d'une création soumise à la vanité, elle continuera d'être le symptôme d'un problème plus grand, aussi longtemps que le mal ne sera pas détruit à la racine²⁸.

Certes, il ne doit y avoir là aucune résignation ni aucune passivité. Au contraire, cette réalité dramatique, à laquelle nous ne pouvons «fermer notre cœur», fonde, dans l'Ancien Testament, l'exhortation à la générosité (cf. Dt 15.4, 7). Mais la disparition totale de la pauvreté n'est envisagée dans l'Ecriture que dans le contexte de l'intervention finale de Dieu, lors de l'établissement définitif de son règne²⁹.

B) Une distinction entre la vie de l'Eglise et l'action humanitaire

Un deuxième élément qui peut surprendre dans les textes bibliques est que cette nécessaire sollicitude envers les pauvres vise en tout premier lieu – notamment dans le Nouveau Testament – *les membres de l'Eglise*, les frères (et sœurs!) en la foi, ainsi que ceux qui se trouvent en proximité immédiate de la communauté chrétienne. Le Nouveau Testament parle en fait assez peu des pauvres comme tels. Ceux dont il est question, ce

27. D'après la Nouvelle Bible Segond (NBS). Le vocabulaire n'est pas identique dans les deux versets, mais l'allusion au Deutéronome ne fait guère de doute.

28. L'hébreu *du* Dt 15.11 marque une insistance particulière: «Assurément (*kî*), le pauvre ne cessera pas d'exister» (*lo'yēħad*) au milieu du pays.»

29. Malgré de nombreux points positifs par ailleurs, la Déclaration de Querétaro (Réseau Michée, septembre 2003, Mondialisation et pauvreté) me semble donc aller trop loin, en disant qu'«en tant que communauté chrétienne mondiale, nous avons une occasion historique et un impératif biblique d'éradiquer le grand fléau de la pauvreté absolue de notre temps»; <http://www.defimichee.fr/spip.php?article20> (page consultée le 12 février, 2008, souligné par moi).

sont avant tout, comme le dit Jésus, «ces plus petits de mes frères» (Mt 25.40)³⁰; ce sont «*un frère ou une sœur* [qui] sont nus et manquent de la nourriture de chaque jour» (Jc 2.14), ou encore «le frère dans le besoin» (1Jn 3.17). Certes, l'Eglise a parfois étendu ces paroles pour englober le pauvre, quel qu'il soit, et l'on pourrait sans doute y trouver un prolongement légitime en ce sens. La pratique de l'Eglise au I^e siècle met pourtant l'accent surtout sur la générosité dans le contexte de la communauté. Comme le dit Paul: «Ainsi donc, pendant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous, *et surtout envers ceux qui sont de la famille – ou de la maison – de la foi.*» (Ga 6.10) ³¹

Faut-il en conclure que l'humanitaire comme tel n'a donc pas de place dans la vie chrétienne? Ce serait, à mon sens, mal interpréter les données bibliques. Le Nouveau Testament souligne que l'amour du prochain est un aspect capital de la vie en Christ. D'une certaine façon, l'amour – pour Dieu mais aussi pour les autres – est la manifestation ultime du fait que Dieu règne dans la vie de ses enfants (Mc 12.32-34). En tant qu'hommes et femmes qui ont découvert en Christ la compassion de Dieu, nous ne pouvons pas ne pas manifester à notre tour cette compassion, en

30. Bien que ce passage soit souvent compris comme une référence aux pauvres comme tels – ainsi, par exemple, P. Bonnard, *L'évangile selon saint Matthieu* (Genève: Labor & Fides, 1963), 366, et A. Mello, *L'évangile selon saint Matthieu*, 440-441 – il me paraît plus sûr, exégétiquement, de le voir en rapport avec ceux qui sont devenus les «frères» de Jésus au travers de leur attachement à lui. Dans les évangiles, le «frère», en dehors du contexte de la famille biologique (Mc 10.29, 13.12; Lc 12.13, 14.12, 14.26, etc.), est toujours à comprendre dans la perspective de la communauté des disciples (*c.f.* Mt 5.23-24, 47, 7.3-5, 18.15, 35, 23.8, 28.10; Mc 10.30; Lc 22.32). On peut penser en particulier à Mc 3.31-35 où, face à la nouvelle «Ta mère, tes frères et tes sœurs sont dehors, et ils te cherchent» (Verset 32), Jésus répond: «Ma mère et mes frères, qui est-ce?» Puis, promenant ses regards sur ceux qui étaient assis tout autour de lui, il dit: «Voici ma mère et mes frères! En effet, quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.» (Versets 33-35, NBS) La précision de Matthieu est à cet égard significative: «Puis il étendit la main sur ses disciples (*επι τους μαθητας*) et dit: «Voici ma mère et mes frères!» (Mt 12.49) Cette interprétation est partagée, entre autres, par D.A. Hagner, *Matthew 14-28* (Waco: Word, 1995), 744-745, R.T. France, *L'évangile de Matthieu*, t. II (Vaux-sur-Seine: Edifac, 2000), 168-171, L. Morris, *The Gospel According to Matthew* (Grand Rapids: Eerdmans, 1992), 639, et R.H. Gundry, *Matthew, A Commentary on His Handbook for a Mixed Church Under Persecution* (Grand Rapids: Eerdmans, 19942), 513-515. Gundry (avec d'autres) remarque: «L'action du roi consistant à s'identifier avec le plus petit de ses frères repose sur [Mt] 10.40: «Qui vous reçoit me reçoit.» [...] Manifestez l'hospitalité de la foi à un tel disciple, c'est démontrer l'authenticité de son propre statut de disciple.» *Ibid.*, 514 (souligné par moi).

31. *Μαίστρα de pros tous oikeious deis pisteōs.*

particulier là où les besoins sont les plus criants. En ce sens, notre «prochain», ce n'est pas seulement notre frère ou notre sœur en Christ, ce sont déjà celui et celle qui partagent avec nous une commune humanité.

Pourtant, en prenant au sérieux les textes bibliques, il convient de distinguer. Cela me paraît particulièrement important dans le contexte de la mondialisation, où le lien entre, d'un côté, la générosité et l'élan humanitaire de ceux qui donnent et, de l'autre, la concrétisation de cet élan au sein des situations souvent très éloignées géographiquement, est facilement distendu, voire rendu invisible. Dans les évangiles, les actes de compassion de Jésus, inséparables de son message, gardent un lien direct – parfois même physique – avec celles et ceux qui en sont les bénéficiaires, précisément parce que cette compassion ne se manifeste pas pour elle-même seulement mais a pour vocation de renvoyer à une réalité plus grande, plus fondamentale. Certes, notre action humanitaire dans la discréption et l'anonymat peut exprimer notre appartenance au Christ-Roi; à ce titre, elle n'est jamais à mépriser. Cependant, en restant dans la logique de l'Ecriture, il paraît nécessaire de concevoir l'engagement social de l'Eglise comme étant essentiellement un débordement de la seigneurie du Christ vers l'extérieur, et dont l'Evangile ainsi que la vie de la communauté elle-même indiquent la source et la motivation³².

Un dernier point sur ce sujet: tout cela n'implique pas pour autant que l'action sociale de l'Eglise doit être un simple préalable pour pouvoir passer à la proclamation, une sorte d'«attrape-nigaud» permettant de faire passer la seule chose qui soit vraiment importante, à savoir le message du salut des âmes! L'action de la communauté chrétienne – dans tous les domaines – se conçoit, au contraire, comme ce qui rend tangible le règne

32. Cela implique aussi que, sans s'y limiter, le premier champ d'action humanitaire de l'Eglise se trouve *sur le plan local*: «La vision du prophète Michée de «chaque homme habitant sous sa vigne et sous son figuier» (Michée 4:4) suggère que tout développement que nous faisons doit être bien «enraciné», en tenant compte des connaissances et des ressources venant du système de vie des gens. Etre véritablement mondial, c'est être véritablement local. Pour être durables, les efforts en faveur du développement doivent être culturellement appropriés. Pour faire véritablement partie de la vie du monde, nous devons nous immerger de manière incarnée dans le vécu de notre propre peuple.» *Déclaration de Querétaro*.

présent du Christ, de celui devant lequel elle a fléchi le genou, comme ce qui rend palpable et confirme l’Evangile dont elle est la messagère. En ce sens, l’engagement social de l’Eglise n’est pas une activité auxiliaire, mais un *verbum visible*, inséparablement lié à un *verbum audible*, une «parole visible» permettant de mieux comprendre la «parole audible».

C) L’Eglise comme voix prophétique face à la société

Tout cela signifie-t-il que l’Eglise n’aurait aucune exhortation à adresser au monde en tant que monde, en particulier dans le domaine de la détresse humaine, ou que la pauvreté en tant que telle ne la concernerait finalement pas? Là encore, il faut répondre par la négative. Dans la mesure où la pauvreté est souvent la conséquence directe de l’oppression, de la convoitise et de la domination, l’Eglise a le devoir, avec humilité et dans une attitude de solidarité avec la société où elle se trouve, de mettre le doigt sur les injustices et abus des systèmes économiques qui peuvent facilement devenir des instruments pour exploiter la vulnérabilité des humains.

Il y a là une analogie avec le prophétisme biblique: tout en s’adressant essentiellement au peuple de l’alliance, les prophètes de l’Ancien Testament ont été amenés à dénoncer à plusieurs reprises les ambitions et prétentions politiques des nations à l’en-tour. L’Eglise, disséminée parmi les nations, vivant au sein de la société, ne doit pas en faire moins! A ce titre, un passage comme Michée 6.8, exhortant le peuple de Dieu à «pratiquer la justice et à marcher humblement avec son Dieu», s’adresse de façon valable aussi aux nations et à leurs dirigeants non chrétiens. La différence entre l’exhortation des prophètes vétérotestamentaires aux peuples païens et le message «prophétique» de l’Eglise à l’intention de la société ne touche donc pas, d’abord, au contenu. Elle relève plutôt du fait qu’en annonçant la justice qui constitue la volonté divine pour les hommes, l’Eglise proclame que cela fait aussi partie de la réalité du royaume à laquelle tend l’histoire et la création, et que cette réalité a déjà pris forme concrètement en Christ.

Conclusion

L'action de Jésus permet-elle de fonder l'engagement de l'Eglise? Si l'on conçoit cet engagement comme une simple imitation des gestes qui ont constitué le ministère terrestre du Christ, la réponse ne peut qu'être négative. Le lien entre les deux ne se trouve pas, finalement, dans le *type d'action* envisagé, mais dans la motivation et la finalité: manifester la réalité présente du royaume de celui qui est Seigneur. Ce faisant, l'Eglise appelée, selon l'expression heureuse du missiologue anglais L. Newbigin, à être «signe, avant-goût et instrument du royaume», rendra tangible une réalité qui l'habite sans qu'elle la possède entièrement, une réalité de laquelle elle est au service, qui l'appelle en avant et, en même temps, la dépasse infiniment.

De la sorte, l'engagement social de l'Eglise sera surtout posé comme le signe d'une réalité qui s'impose déjà au milieu du monde présent, encore caractérisé par le péché mais aussi comme un avant-goût du règne qui vient et qui, à ce titre, permet de regarder en avant, vers ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre où – selon la promesse de Dieu – «la justice habitera» (2P 3.13)³³.

33. «Au service de ce Royaume victorieux et présent, l'Eglise reçoit une mission joyeuse et triomphante. Peuple de Dieu, elle est la «communauté eschatologique» qui vit déjà dans le siècle à venir. Elle doit donc dans ces derniers jours qui séparent la résurrection de la fin proclamer le Royaume au monde entier et presser les hommes de se soumettre à sa loi. Le centre d'intérêt du Nouveau Testament s'agrandit sans cesse. [...] Non pas que l'Eglise primitive ait pensé qu'elle pouvait par ses œuvres amener cette victoire et fonder le royaume. C'est une de ces illusions modernes que l'Eglise n'a pas connues. Elle se sentait beaucoup plus tôt (sic) envoyée dans le monde comme témoin d'un Royaume déjà établi [...]». J. Bright, *Le Royaume de Dieu. Conception biblique et signification actuelle pour l'Eglise* (Paris: Société Centrale d'Evangélisation, s.d.), 179 (bien qu'ancien, ce livre de Bright contient des perspectives encore d'actualité).

ESPÉRANCE ET COMPASSION

Paul WELLS*

Compassion et espérance, deux mots correspondant à deux sentiments qui, par rapport à la question de la pauvreté, ont une résonance particulièrement forte. Deux sentiments qui traduisent des émotions certes, mais des émotions guidées par l'intelligence, qui débouchent sur des actions raisonnées et utiles. On n'y réfléchit peut-être pas assez, mais les émotions – qui ont une place immense dans notre vie sociale, qu'elles soient positives ou négatives – peuvent se traduire par des paralysies, des absences face à des situations dramatiques ou, à l'inverse, par un activisme débridé qui donne bonne conscience, mais qui ne répond pas forcément aux besoins dans le court terme comme à terme plus éloigné.

D'autres que moi traiteront cet aspect mieux que je ne pourrais le faire. Ma contribution est d'un autre ordre. Pour l'introduire, j'aimerais vous inviter à une réflexion sur la seconde question du docteur de la Loi qui, pour mettre Jésus dans l'embarras, lui demande, d'abord, ce qu'il doit faire pour hériter la vie éternelle et, ensuite, après s'être entendu répondre par le Sommaire de la Loi, ajoute: «Qui est mon prochain?» Vous connaissez la suite, la parabole du bon Samaritain.

Qui est mon prochain? Ce qui est une manière abrégée de demander: que dois-je faire? Quelle doit être mon attitude à son égard? Par attitude, on évoque toute une palette d'éléments matériels, moraux et spirituels qui concernent tout notre être dans son rapport avec un ou plusieurs autres. Dans ce cadre, les notions de

* Paul Wells est professeur de théologie systématique à la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence et éditeur de *La Revue réformée*.

compassion et d'espérance trouvent bien leur place¹. Un chrétien le voit sans peine, est-il utile de s'y arrêter?

Pour cheminer vers la réponse à cette question, je vous propose d'écouter un commentaire de Jean Calvin sur la parabole du bon Samaritain:

«Comme sous le nom de prochain, Jésus-Christ montre, dans la parabole du Samaritain, que le plus étranger est notre prochain (Luc 10.29-37), il ne faut pas restreindre l'application du commandement de l'amour à ceux qui ont des rapports de proximité ou d'affinité avec nous. Je ne conteste pas que plus une personne nous est proche, plus nous devons l'aider de façon familière. La simple humanité implique que si nous avons des liens de parenté, d'amitié ou de voisinage, nous nous préoccupions les uns des autres; cela n'offense pas Dieu, dont la providence nous pousse à le faire. Cependant, je dis que nous devons avoir de tel sentiment vis-à-vis de tous les hommes, sans en excepter un seul, sans distinguer entre le Grec et le Barbare, sans regarder s'ils en sont dignes ou non, s'ils sont des amis ou des ennemis. Il faut les considérer en Dieu et non pas en eux-mêmes, car en détournant notre regard, il n'est pas étonnant que nous commettions beaucoup d'erreurs.»

C'est pourquoi si nous voulons cheminer sur la voie droite de l'amour, nous ne devons pas considérer les hommes, car cela nous contraindrait souvent à les haïr plus qu'à les aimer. Il nous faut plutôt regarder à Dieu, qui nous commande d'étendre à tous les hommes l'amour que nous lui portons, et garder ce principe à l'esprit: quel que soit l'homme, il faut l'aimer si nous aimons Dieu.»²

I. La clef pour aborder la pauvreté

Ce commentaire du réformateur n'est pas vraiment surprenant, à la réflexion, mais est-ce bien notre démarche personnelle ou collective? Je me le demande parfois, car il me semble que, particulièrement dans les milieux protestants, on a opéré deux coupures.

La première a consisté à couper le cordon ombilical entre la création et la Loi de Dieu, entre l'ordre créationnel (les «mandats») et les commandements donnés à Israël sous Moïse. C'est

1. Sur la compassion et l'amour, voir mon article «Les différents visages de l'amour dans la Bible», in P. Wells, *Éd., Bible et sexualité* (Cléon d'Andran/Aix-en-Provence: Excelsis/Kerygma, 2005).

2. J. Calvin, *Institution chrétienne (IC)*, II, viii, 46 et 55.

souvent le cas à cause d'un rejet de la théologie naturelle de l'Eglise romaine et cela a été accentué par la théologie de Karl Barth. On a oublié ainsi que les Dix Commandements ne sont qu'une répétition, dans une situation de péché, d'une justice établie et souhaitée pour l'humanité par Dieu à l'origine.

La seconde coupure a consisté à séparer les commandements de l'Ancien Testament et la vie du chrétien en Christ, la sanctification, que l'on a réduite à l'amour pur et simple. Dans ce domaine, les évangéliques sont très forts, car l'amour justifie tout ce qu'on fait ou ce qu'on ne fait pas... En négligeant la Loi, dans la vie chrétienne, on peut se trouver dans une situation très confortable³. On peut réduire son obéissance à un individualisme outrancier, à un égocentrisme bien réel sous le couvert de l'amour. En revanche, on peut se lancer dans un humanitarisme irréfléchi et sans limites. Le danger pour les chrétiens est que trop souvent notre service, dans le fond, n'est pas pour Dieu ou les autres, mais pour nous-mêmes. On «se fait plaisir».

En disant que la Loi de Dieu est la clef pour aborder le problème de la pauvreté, je risque d'être pris pour un grand naïf⁴. Si les hommes ne veulent pas obéir à la Loi de Dieu qu'ils connaissent, c'est parce que, dans leur for intérieur, dans leur conscience, ils n'y voient pas tout de suite la solution à leurs problèmes, y compris celui de la pauvreté.

Pourtant, la Loi divine, dans la deuxième table de la Torah, interdit le meurtre, le vol, le mensonge, la convoitise, le piétinement des droits humains dans le cercle intime – et, réfléchissez-y bien, toutes les situations de pauvreté sont des illustrations du non-respect des *droits de Dieu* indiqués dans les commandements qui trouvent leur application dans la création et dans les droits des prochains. On ne trouvera pas de situations de pauvreté dans lesquelles des comportements contraires à la Loi de Dieu n'ont pas rendu les hommes esclaves. En revanche, si les humains, croyant

3. Sur la Loi dans la vie chrétienne, voir l'excellent livre de W. Edgar, *Les dix commandements* (Cléon d'Andran/Aix-en-Provence: Excelsis/Kerygma, 2007).

4. La Loi est «la règle de bien vivre que Dieu nous a donnée et par laquelle il nous fait connaître ce qu'il demande et exige de nous comme un dû». Calvin, *IC*, II, ix, 4.

en Dieu ou non, arrivaient à vivre selon ces préceptes, la pauvreté se dissiperait comme le brouillard sous l'effet du soleil. Augustin a appelé la Loi de Dieu «la mère et gardienne de toutes les vertus» et la «source et racine de tout bien»⁵.

La tentation humaine, y compris pour les chrétiens, est de penser qu'il y a d'autres solutions que de mettre en pratique la Loi royale et de la remplacer par toutes sortes de programmes, considérés comme des remèdes, en oubliant l'essentiel. Voici, à ce sujet, un mot de rappel:

«Les êtres humains désirent toujours, en effet, forger des manières d'acquérir la justice sans la Parole de Dieu. C'est ainsi qu'il arrive que parmi les œuvres bonnes, communément estimées, les commandements de la Loi ont la plus mauvaise place, tandis qu'une multitude de préceptes humains occupent le premier rang et jouissent de la meilleure situation [...] la recherche d'œuvres bonnes extérieures à la Loi de Dieu constitue une pollution intolérable de la vraie justice divine.»⁶

Cela ne veut pas dire que les programmes humanitaires sont à rejeter, bien au contraire, mais que ces programmes, pour répondre aux besoins réels, doivent être appuyés sur la Loi de Dieu et de bonnes motivations du cœur de la part des partenaires participants. Ainsi, on est délivré de la «bête noire» des Occidentaux, à savoir la fausse culpabilisation, qui accuse les autres de ne pas avoir fait ce qu'ils auraient dû, alors que nous ne faisons pas mieux. Tout ce qui nous est demandé par Dieu est que nous obéissions à sa Loi de la façon la plus fidèle possible, et tout le reste est littérature.

II. La pauvreté, résultat du péché

Il y a un rapport étroit entre l'homme et le monde créé. Les actions pécheresses de l'homme ont un impact sur la création et la création, en retour, conditionne la vie de l'homme. C'est ainsi que naît la pauvreté. L'injustice et la pauvreté vont très souvent de pair, troublent la paix et favorisent des guerres qui violentent la nature⁷. La faim, l'animosité tribale et raciale, l'oppression des

5. Augustin, *La cité de Dieu*, XIV, xii.

6. Calvin, *IC*, II, viii, 5.

7. Voir plus longuement J. Barrs et P. Wells, *Quelle justice, quelle paix pour la société aujourd'hui?* (Aix-en-Provence: Kerygma, 1988) et *La Revue réformée*, 39 (1988:5), 56-67.

pauvres par les riches et les purifications ethniques, entre autres, sont des faits caractéristiques de notre siècle.

Le chrétien ne peut pas éluder la question de savoir d'où vient la pauvreté dans le monde, en particulier celle qui débouche sur la famine. Très souvent, on dénonce la surpopulation. En fait, à y regarder de près, ce n'est pas, semble-t-il, la vraie raison. La pauvreté est profondément liée à la condition pécheresse de l'homme. La surconsommation, les désastres naturels et le changement de climat avec l'avancée du désert, l'oppression politique ou économique, la guerre, la purification ethnique, la paresse, la superstition et l'ignorance sont autant de facteurs qui suscitent des situations plus ou moins complexes, et qui favorisent la pauvreté. La famine est largement le résultat d'actes humains; trop souvent l'aide n'arrive pas aux vrais pauvres ou produit des êtres dépendants qui deviennent incapables de retrouver productivité et dignité⁸. Dans les dernières années, l'efficacité de la politique d'aide aux pauvres a été de plus en plus remise en question⁹.

La pauvreté et la famine ont donc des origines spirituelles, même si leur apparence matérielle est plus frappante. Elles proviennent du bouleversement qui s'est produit dans l'alliance entre Dieu et l'homme, dont les effets au deuxième degré ont atteint les relations des hommes entre eux et des hommes avec la nature. La pauvreté a commencé en Eden à cause de la désobéissance du premier couple. Aucun être humain n'a jamais été aussi pauvre qu'Adam et Eve en Eden après la chute. Ils n'avaient rien. Leur dénuement physique reflète leur condition spirituelle; la menace de la mort pèse sur eux. Leur crainte et leur sentiment de culpabilité témoignent, de façon dramatique, de leur état de dénuement spirituel. Au début du récit biblique, la pauvreté qui résulte de la séparation d'avec Dieu est donc étroitement liée à la notion des conséquences de la rupture de l'alliance entre Dieu et la création.

8. Voir P.T. Bauer, *Mirage égalitaire et tiers monde* (Paris: PUF, 1984).

9. Malgré le grand nombre de personnes qui s'y intéressent toujours, à l'image du livre récent de Jeffrey D. Sachs, *The End of Poverty* (London: Penguin, 2005). Pour un point de vue opposé, voir P. Collier, *The Bottom Billion: Why the Poorest Countries are Failing and What Can Be Done About It?* (Oxford: University Press, 2007); W.R. Easterly, *Les pays pauvres sont-ils condamnés à le rester?* (Paris: Ed. Organisation, 2006).

III. La double réalité de la pauvreté

Face à la pauvreté, Dieu propose à l'homme une attitude: il lui ordonne de travailler (Gn 3.14, 17) pour faire face à sa pauvreté matérielle. «Adam, dit Calvin, déjà plus que malheureux à cause du souvenir de son bonheur perdu, a beaucoup de difficulté à vivre pauvrement en travaillant tant qu'il peut.»¹⁰ C'est une manifestation de compassion de la part de Dieu; mais c'est uniquement en obéissant à Dieu et en le reconnaissant comme Seigneur que l'homme peut sortir de la véritable pauvreté. Le travail tout seul ne supprime pas la séparation spirituelle. Dieu seul peut accomplir l'œuvre du salut pour l'homme. C'est ainsi que Christ est venu pauvre et méprisé, et qu'il a fait sienne la condition matérielle et spirituelle de l'homme déchu afin d'accomplir l'œuvre du salut: «Christ s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin que par sa pauvreté vous soyez enrichis.» (2Co 8.9) Par son obéissance active à la Loi de Dieu, Christ a montré que, dans l'alliance, la louange envers Dieu et le service selon la Loi constituent la réponse normale de l'homme. La pauvreté matérielle s'en trouve guérie.

Dans la Bible, les liens entre la pauvreté spirituelle et la pauvreté matérielle, bien que très complexes, sont réels¹¹; c'est pourquoi les problèmes de la pauvreté et de la paix n'ont pas de solutions purement matérielles¹². Or, nous avons tendance à penser à la pauvreté et à la richesse en termes uniquement matériels. C'est ainsi que certaines idéologies modernes en arrivent à louer «le noble pauvre» et à culpabiliser les riches. Ce type de pensée est plus «rousseauiste» que biblique. Les pauvres, selon l'Ecriture, ne sont pas ceux qui sont démunis seulement de biens matériels, mais tous ceux qui, dans cette condition ou non, espèrent en Dieu (Ex 22.21, 25; Pr 19.17; Lc 4.18). Dieu se soucie des pauvres et les sauve; il s'identifie à eux dans leurs besoins. Les riches, eux, ne sont pas stigmatisés en tant que tels, mais seulement dans la mesure où leur richesse les isole et cause la rupture

10. Calvin, *IC*, II, x, 10.

11. Sur la souffrance physique et son caractère aliénant, voir notre article «La souffrance physique a-t-elle un sens?», in *La Revue réformée*, 56 (2005:4), 32-47.

12. Cf. Edgar, *Les dix commandements*, 232-245.

de leurs relations avec Dieu et avec leur prochain. De façon paradoxale, la richesse matérielle peut être une forme de pauvreté, si la richesse conduit à l'égoïsme, l'oppression de l'autre et à l'appauvrissement spirituel de l'homme. Dans l'Ancien Testament, la littérature sapientiale et les prophètes expriment la colère de Dieu contre ces riches-là.

Dans l'alliance, là où le rapport entre Dieu et l'homme est renouvelé, Dieu donne sa Loi pour le bien de sa créature dans la création. Dieu indique également des solutions à la pauvreté. En ce qui la concerne, la pratique de la justice selon la Loi divine comporte l'obéissance à l'ordre de Dieu de travailler et d'utiliser les fruits du travail pour son service. Nous ne recevons pas nos biens pour nous-mêmes. Ils sont pour le service de Dieu et le service des autres. D'ailleurs, ils ne nous appartiennent pas, mais à Dieu.

Le chrétien est appelé à une reconnaissance de sa responsabilité envers les pauvres et, à l'image du Christ, à sa solidarité avec eux. Ceci s'applique, en premier lieu, aux autres membres du peuple de l'alliance, mais pas exclusivement (Mt 5.45; Ac 2.45; Ga 2.9-10, 6.10). Cette responsabilité doit être assumée avec discernement. La Bible, en particulier dans les Proverbes, distingue entre les pauvres par choix et les pauvres par malheur ou par injustice (2 Th 3.6, 15). La lutte contre l'injustice et la satisfaction des besoins des pauvres sont deux aspects de l'engagement pour Christ. L'apôtre Jean affirme même que notre attitude envers ceux qui sont dans le besoin est un signe de l'authenticité de notre amour pour Christ:

«A ceci nous avons connu l'amour: c'est qu'il a donné sa vie pour nous. Nous aussi nous devons donner notre vie pour les frères. Si quelqu'un possède les biens du monde, qu'il voit son frère dans le besoin et qu'il lui ferme son cœur, comment l'amour de Dieu demeurera-t-il en lui?» (1Jn 3.16-17)

Paul, en 2 Corinthiens 8 et 9, dit que l'action caritative est le fruit de la justice du cœur et constitue une incitation pour d'autres à reconnaître la grâce de Dieu (2Co 9.10; Jc 5.16).

IV. Une occasion pour les évangéliques

Les théologies du siècle dernier qui se sont préoccupées des questions sociales ont été fortement influencées par l'humanisme («L'Evangile social»¹³) ou par le marxisme (théologies de la libération). Elles ont eu un caractère «horizontaliste». La faille de cette approche consiste à ne considérer que sous un seul angle les problèmes de l'injustice, de la pauvreté et des luttes qui en résultent. Ce genre de théologie a peu de place pour le péché¹⁴. Les injustices sont analysées à la lumière des problèmes structurels et externes et considérées comme imputables à l'action politique, sociale ou économique des hommes. Il en est ainsi pour l'inégalité entre le Nord et le Sud, l'impérialisme, les excès du marché libre, l'héritage culturel. Aussi, les solutions recherchées sont-elles de la même nature: interventionnisme pour réduire des inégalités, redistribution des biens et, éventuellement, établissement d'un marché mondial contrôlé. En fait, ces explications ne sont que partielles et les résultats ne peuvent qu'être décevants, car la pauvreté a une dimension spirituelle profonde qui, seule, permet de mettre en évidence les mécanismes fondamentaux des injustices.

Les évangéliques devraient proposer des analyses approfondies du problème de la pauvreté et être capables d'en montrer les deux aspects, spirituel et matériel. La structure de l'alliance fait apparaître, en effet, que par la puissance de sa présence en Eden, dans sa Loi et en Christ, Dieu se soucie de ses créatures avec compassion et indique que recevoir l'instruction divine est la seule manière de réduire la pauvreté. Il y a là un problème éthique dont la solution dépend de l'attitude de l'homme face à la Parole divine. Dieu accorde ou retire ses bénédictions selon la réponse de l'homme; l'alliance garantit une espérance, une *eschatologie de survie*, à l'humanité. Les problèmes de la pauvreté et des abus

13. Cf. S. Molla, «Social Gospel», in *Encyclopédie du protestantisme*, dir. P. Gisel (Paris/Genève: Cerf/Labor & Fides, 2006).

14. Voir le livre publié à l'occasion de la consultation du Conseil œcuménique des Eglises dans les années 1980 sur «Justice, paix et préservation de la création», par C.F. von Weizsäcker, *Le temps presse* (Paris: Cerf, 1987). Sur le péché, Weizsäcker dit: «La compréhension naïve moraliste du péché comme violation du commandement cache le contenu anthropologique de cette doctrine. Le péché profond est l'autojustification. Les êtres humains qui en font l'expérience sont ceux qui ont faim et soif de justice. Ils seront rassasiés. C'est ce dont parle Paul sous le nom de justification par la foi.»

de la richesse trouveront une véritable et durable réponse dans l'écoute de l'enseignement divin et dans l'obéissance au sein de situations de détresse humaine, en attendant la vraie solution, dans l'avenir, celle du royaume de Dieu.

L'Eglise chrétienne se trouve en situation unique face à la réalité de la pauvreté, car elle peut reconnaître ses deux causes, spirituelle et matérielle. Elle est appelée à répondre aux deux besoins, d'une part, par sa Parole qui libère et par l'instruction de la vérité, et, d'autre part, par ses actes qui soulagent sur le plan de la souffrance matérielle¹⁵. Ceci produira un réalisme marqué de vraie compassion et d'espérance.

V. La libération du royaume

La vraie libération, et donc la vraie espérance de l'homme et de la création, est la libération du péché (Rm 8.18-25). Elle est d'abord spirituelle et concerne toute la vie et toute la réalité matérielle. Elle est le résultat de l'œuvre de Christ qui, par son obéissance incarnée, a accompli la justice selon Dieu (Lc 4.14, 21). En dehors de Christ, l'homme ne peut pas espérer de justice. Pourtant, dans le temps présent du «déjà et pas encore», le règne de justice de Christ se manifeste partiellement; il ne sera établi définitivement que lors de sa parousie.

Dans le temps de l'Evangile, la justice est la manifestation du règne de Christ sur les nations. Elle est plus effective si les hommes et les femmes mettent en pratique la Loi de Dieu. Ils pourront y arriver s'ils écoutent l'Evangile dont l'Eglise est la messagère. Dans le mandat missionnaire (Mt 28.20) donné à l'Eglise par Jésus, la nature de la relation entre Christ et son peuple se manifeste dans le service de Christ. Elle prend tout son sens à cause de l'expression «observez tout ce que je vous ai commandé». C'est là l'obéissance de l'alliance. Mais quel est le contenu de cette obéissance? Que commande le Christ? Les apôtres en connaissaient déjà la réponse, car elle leur a été donnée en Matthieu 22.37: «Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée [...] et ton prochain comme toi-même.»

15. Sur cette complémentarité, voir notre article «Comment témoigner? Par la parole ou par les actes?», in *La Revue réformée*, 45 (1994:5), 77-90.

Ceci exprime le caractère englobant de l'alliance. La nouvelle alliance trouve son accomplissement lorsque l'Eglise, fidèle à sa mission, initie les nations à obéir à Christ en suivant la Loi qu'il a donnée, l'amour du Seigneur et du prochain. En tant que chrétiens, nous n'avons pas besoin d'un grand système d'idées pour savoir ce que pratiquer la justice veut dire; il suffit d'obéir concrètement à la volonté de Dieu. Dans la Bible, la justice va de pair avec le salut. Elle détruit l'esclavage du péché. Elle implique le sens de la miséricorde, de la compassion, de l'équité et de la responsabilité envers autrui. Elle commence par des balances justes et des poids justes, des rémunérations justes et la pratique de la réciprocité, et elle va jusqu'au don du superflu, de ce qui, comme le dit le Christ, excède les besoins vitaux.

Conclusion

La justice biblique correspond donc, dans un monde déchu, à une action temporaire propre à y limiter les effets du mal et, en conséquence, la pauvreté. Ce n'est pas parce qu'on pense qu'on peut y arriver que l'on va agir ainsi, mais parce que la Loi de Dieu nous exhorte à lutter contre le péché et le mal. Cette lutte est dure, car l'opposition rencontrée est forte; aussi l'obéissance à Dieu ne conduit-elle pas toujours, immédiatement, à des bénédictions terrestres, comme la richesse matérielle ou la paix. Il peut même arriver qu'en ce monde les justes souffrent et les méchants prospèrent, comme en témoignent les psalmistes qui, ne comprenant pas, crient à Dieu et interrogent: «Combien de temps [...]?» Pourtant, le juste a sa consolation, car il sait que cette situation ne durera pas toujours; il sait que Dieu est tout compassion et renverse les puissances, parfois dans le temps, parfois lors de son jugement final. Le dernier mot pour lui, dans la perspective du royaume de Dieu et sa justice transcendante, est donc *espérance*.

Mais pour que la compassion et l'espérance s'expriment de façon concrète, il faut que nos communautés et les chrétiens qui y sont engagés retrouvent des attitudes de sacrifice et de vocation allant à l'encontre des prétendus «évangiles de la prospérité» : dans ce monde, la prospérité conduit, en bien des cas, aux plaisirs et aux loisirs excessifs, qui sont incompatibles avec la vie sous la croix.

LE COMBAT DE L'ÉGLISE HIER ET AUJOURD'HUI

Quelques témoignages

Jacques BLANDENIER*

On raconte qu'un empereur mongol convoqua ses vénérables savants pour leur ordonner d'écrire l'histoire de l'humanité. Ces savants travaillèrent durant une vingtaine d'années et, finalement, l'un des seuls survivants, très âgé, vint au palais impérial avec un mulet chargé d'une bibliothèque d'au moins quinze gros volumes. «C'est bien trop tard, lui dit l'empereur, je n'ai plus le temps, je suis aux portes de la mort et presque aveugle. Résume-moi donc en trois mots, avant que je meure, le fruit de vos recherches.» Et le savant de lui répondre: «*Sire, l'homme souffre.*»

Sire, l'homme souffre... Et c'est dans cette humanité-là que le Fils de Dieu est venu, portant cette souffrance pour offrir à l'homme paix et espérance. Mais aussi pour confier à ceux qui croiraient en lui une mission de compassion et de libération face à toute forme de fatalisme et de misère.

A la suite de son Maître, l'Eglise a été placée en permanence, au cours de son histoire, face à cette dure réalité: *l'homme souffre*. Comment y a-t-elle répondu? Il est bien difficile, dans les limites d'une conférence, de rendre compte de ce combat. Un travail de synthèse nous condamnerait aux généralités; une énumération même fort partielle prendrait l'allure d'une nomenclature peu instructive. Nous évoquerons donc, tirés de périodes et de

* J. Blandenier, pasteur, conférencier et écrivain, professeur d'histoire de l'Eglise et des missions en Instituts bibliques et à la Faculté de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine.

contextes volontairement très différents, quelques exemples qui nous paraissent significatifs et stimulants face à la tâche qui nous incombe aujourd'hui – j'assume la subjectivité de mes choix!

Le bilan de l'action de l'Eglise au cours des siècles est ambigu. La richesse et l'esprit de domination de l'institution hiérarchique, sa collusion avec les puissants, ont laissé les traces visibles d'un contre-témoignage. Ou alors son indifférence et son repli sur elle-même et sur ses querelles théologiques. Mais que cela n'occulte pas une autre réalité! Et c'est de cette réalité dont nous voulons parler – au risque de laisser une impression unilatéralement positive!

Au cours des siècles, des hommes et des femmes inspirés par l'amour et l'exemple du Christ ont été sur le front de la détresse humaine pour la soulager. Les uns ont laissé leur nom dans l'histoire par les œuvres qu'ils ont fondées, d'autres, par myriades, sont restés anonymes; parfois isolés et incompris, parfois aussi organisés en communautés: n'est-ce pas là qu'il faut trouver l'Eglise véritable, celle qui observe les commandements de son Seigneur?

Ils (elles) recueillirent les nouveau-nés abandonnés, portèrent secours à la veuve et à l'orphelin, aux vieillards et aux étrangers sans ressources, aux prisonniers... Souvent, ils furent des inventeurs d'œuvres de compassion, auxquelles personne n'avait songé auparavant. Les premiers hôpitaux – les basiliades du théologien cappadocien Basile le Grand – puis ceux qu'on appela les hôtels-Dieu, l'accueil des lépreux (les lazarets). Plus tard aussi, le souci de prévenir la pauvreté, par l'instruction et la formation, l'amélioration des conditions de vie, notamment en perfectionnant l'agriculture. Enfin, plus rarement peut-être, des actions au niveau politique.

Tout cela, nous l'évoquerons, en soulignant que la plupart de ces actions créatrices n'ont, semble-t-il, pas vu le jour ailleurs dans l'histoire de l'humanité que dans un terreau nourri par l'Evangile. On dira, et c'est vrai, que par la suite beaucoup de ces activités et de ces mouvements philanthropiques ont été repris par d'autres et ne sont pas restés l'apanage des chrétiens. Mais oui! Vous êtes le sel de la terre: il se dilue et, devenu invisible, donne

saveur à l'ensemble de la nourriture. Nous n'avons pas, nous n'avons plus, et heureusement, le monopole du cœur! Il n'empêche que les initiatives novatrices de ces hommes et ces femmes mus par l'amour du Christ témoignent de la grande nouveauté du Royaume de Dieu. Vous êtes la lumière du monde: irruption dans une histoire humaine, hélas si enténébrée, d'une clarté qui vient d'ailleurs, prémisses de l'éternité.

+

Alors que, dans l'Empire romain, les pauvres étaient méprisés et tenus à l'écart (ainsi selon le poète et moraliste latin Juvénal, le drame de la pauvreté, c'est qu'elle rend les gens ridicules), les chrétiens des générations postapostoliques ont accueilli dans leurs communautés d'innombrables indigents et ont vécu la solidarité fraternelle. Il serait trop long de citer des textes des Pères de l'Eglise, Denys de Corinthe, Justin, Tertullien, et d'autres encore. Ils illustrent que la mise en commun des biens de l'Eglise de Jérusalem après la Pentecôte, selon Actes 2 et 4, ne fut pas simplement considérée comme un souvenir décoratif, mais a inspiré un réel partage des ressources. Le ministère des diaires, qui apparaît déjà en Actes 6, puis dans diverses épîtres, trouve dès le II^e siècle un statut bien identifié à côté des évêques et des presbytères, revêtu d'une dimension à la fois liturgique et caritative: le «social» n'était pas considéré comme une activité mineure sur le plan spirituel! Le «service des tables» incluait et l'organisation des repas de sainte cène et la distribution de vivres aux membres sans ressources.

Durant les siècles de persécutions dans l'Empire romain, l'action caritative ne put guère se développer qu'à l'intérieur des communautés – ce qui était déjà considérable: ainsi, en l'an 250, les sept diaires et sept sous-diaires des sept districts de l'Eglise de Rome assistaient 1500 indigents, selon l'évêque Corneille. Jamais, pourtant, la parole de Jésus n'a été oubliée: «Si vous aimez seulement ceux qui vous aiment, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens en font autant!» Lactance, théologien du III^e siècle, témoigne que les chrétiens portaient aussi secours «aux autres». Une preuve irréfutable, plus tardive il est vrai, qu'ils ne

se sont pas limités à une charité «interne» nous est donnée par un adversaire: on est alors en période constantinienne, mais l'empereur Julien l'Apostat, qui veut rétablir le paganisme, écrit, en l'an 360, à ses prêtres: «Nous avons oublié ce que la religion chrétienne a principalement revendiqué, à savoir la philanthropie envers l'étranger, l'inlassable sollicitude d'une sépulture pour les morts et le sérieux de la vie morale. [...] C'est une honte [pour nous, païens] que les Galiléens impies [= les chrétiens!] nourrissent non seulement leurs pauvres, mais aussi les nôtres.»

Au siècle suivant, on recommande aux diacres d'aller régulièrement faire le tour des hôtelleries (lieux de vices et de misères, non de tourisme!) pour voir s'il y a des pauvres, des infirmes, des malades à l'abandon et, dans l'affirmative, de trouver dans l'Eglise des familles aisées qui puissent les recueillir.

La dimension sociale du ministère diaconal va décliner durant la période constantinienne: vu l'afflux des gens dans les églises, les diacres furent de plus en plus considérés comme adjoints des évêques, des prêtres n'ayant pas encore reçu l'ordination. Cependant, les *Constitutions apostoliques* (fin du IV^e siècle) accordent encore une grande importance à l'ordination des diaconesses: peut-être justement parce qu'elles ne pouvaient être destinées à la prêtrise! Mais l'action caritative privée avait aussi sa place et, puisqu'il vient d'être question du rôle des femmes, on peut évoquer, située à la même époque, la figure de Fabiola, cette noble romaine dont saint Jérôme, qui l'a personnellement connue, loue la générosité: «Tout ce qu'elle pouvait acheter avec sa fortune considérable, elle le distribuait aux pauvres. Elle s'empressa de faire construire [à Ostie] un hospice pour les malades, dans lequel elle rassembla ceux qui traînaient dans les rues et soigna les corps meurtris par l'épuisement et la faim. [...] Quelqu'un aurait-il été dans le besoin sans qu'elle le secoure immédiatement par sa générosité? Même Rome était trop petite pour sa miséricorde.»

+

Le haut Moyen Age est une longue période tragique, à la suite des ravages des invasions barbares. Les évêques sont des seigneurs guerriers plutôt que des pasteurs, le diaconat a presque

disparu. De vastes régions sombrent dans l'anarchie, les pauvres, innombrables, ne sont plus ceux qu'on secourt, mais ceux dont on a peur et contre lesquels on se défend, car, pour survivre, ils se groupent en hordes de pillards. Les gens n'attendent plus rien de cette terre et sombrent dans la superstition, exaltant quelques saints personnages d'exception, qui ont pratiqué la charité de façon miraculeuse. Mais ces figures appartiennent au monde du mythe plus qu'à celui de la réalité historique.

Ce qui va relayer le diaconat défaillant, c'est le mouvement monastique, notamment l'ordre des bénédictins, et cela dès le VI^e siècle. La règle de Benoît de Nursie se soucie des pauvres: «A la porte de chaque monastère, on placera un vieillard sage. [...] Aussitôt que quelqu'un frappe ou qu'un pauvre appelle, il répondra [...] avec toute la douceur de la crainte de Dieu et se hâtera de répondre avec la ferveur de la charité.» (Article 66)

Par la suite, les bénédictins sont devenus les grands missionnaires du centre de l'Europe; imitant les moines irlandais qui les y avaient précédés, ils fondèrent des monastères – des stations missionnaires, en somme – appelés à être des vecteurs de développement économique pour des régions entières: éducation des jeunes, création de routes, assèchement des marécages, défrichage des forêts.

Puis l'ordre des bénédictins s'est enrichi et assoupi. Son renouveau après quelques siècles (Cluny, Cîteaux) reprit l'engagement social des débuts. Un document émanant de Cluny, en 1070, est particulièrement intéressant par les mesures pratiques qu'il préconise. Nous résumons: «Le maître infirmier des épidémies doit disposer pour son service auprès des malades d'un cuisinier et d'une cuisine à part. Il fera tout son possible pour que les malades obtiennent rapidement ce qu'il faut pour l'amélioration de leur état de santé. Il fera des prières nocturnes, puis, au matin, passera auprès des malades pour voir lesquels n'auront pu se lever. Il verra ce qu'il faut prévoir comme nourriture pour remettre les alités sur pied. On ira dans les prés chercher des herbes médicinales. Dans l'infirmerie, il y aura trois infirmiers, dont deux dormiront auprès des malades et leur serviront les repas. Ils

iront en forêt faire du bois pour que les malades soient convenablement chauffés...»¹

Dans ces périodes où la majorité de la population vit dans une grande pauvreté, ce sont les moines et les moniales qui ont été les seuls instruments de la compassion du Seigneur. Notamment, aux XI^e et XII^e siècles, des ordres «hospitaliers» apparaissent. L'un d'eux, en particulier, l'ordre de Saint-Jean (première moitié du XII^e siècle) a une orientation nettement diaconale, dans un esprit qu'on pourrait appeler «préfranciscain».

A cette étape de l'histoire médiévale, il faudrait développer un chapitre sur François d'Assise. Son choix personnel, non seulement de donner ses biens aux pauvres mais d'être pauvre avec eux, son amour pour les lépreux et autres exclus, l'incroyable impact de sa vie, ont profondément modifié l'image de la pauvreté. Le pauvre n'est plus méprisé, il est honoré. Un renversement qui n'est pas sans risque: la pauvreté devient un idéal, voire un mérite, et ce n'est certes pas ainsi que la Bible la considère. Cependant, François ne cède pas au dualisme: son ascèse n'est pas un rejet du monde matériel; le *Cantique des créatures* démontre le contraire. En revanche, quelle que soit l'immense influence du pauvre d'Assise et des 3000 frères qui le rejoignirent de son vivant déjà, on ne saurait voir en lui un réformateur social. Il panse les blessures, mais ne se sent pas appelé à s'attaquer aux causes structurelles qui produisent la pauvreté.

L'esprit franciscain a rayonné dans toute l'Europe. Qu'il me soit permis d'évoquer une seule personnalité qui le symbolise: Elisabeth de Thuringe (ou de Hongrie), dont on a fêté en 2007 le huit centième anniversaire de la naissance. Dès son mariage princier à l'âge de 14 ans, elle vécut au château de la Wartburg, rendu célèbre par un autre pensionnaire qui y séjourna trois siècles plus tard: Luther eut le loisir d'étudier la vie d'Elisabeth durant son séjour forcé dans ce château et la cita, à plusieurs reprises, comme un exemple d'amour inspiré par l'esprit de l'Evangile. Veuve à 22 ans, elle devint une femme de prière et consacra toutes ses richesses au secours de pauvres. Au point qu'elle fut chassée de la

1. Résumé d'une citation de G. Hammann, *L'Amour retrouvé* (Paris: Cerf, 1994), 115.

Wartburg par ses beaux-frères, qui lui reprochaient de dilapider la fortune familiale. Elle vécut dès lors dans une grande pauvreté, se privant souvent de ses propres repas pour les donner aux affamés. Etablie à Marbourg en 1228, elle y fonda un hôpital pour les gens sans ressources, où elle travailla elle-même comme la dernière des servantes, avant de mourir à l'âge de 24 ans des suites de sa vie de privations.

+

Le XV^e siècle connaît le début d'une profonde mutation économique, avec l'émergence de la bourgeoisie citadine, en général ouverte à l'humanisme. Bientôt, ce n'est plus l'Eglise, mais les autorités civiles qui établissent des règles pour gérer le problème de la pauvreté et contrôler les abus. Elles fixent un cadre permettant une organisation et une régulation des secours, mais aussi la répression de la mendicité envahissante, y compris celle des moines mendiants. Le cas des frères Fugger est intéressant. Cette famille catholique de la bourgeoisie allemande fit rapidement fortune grâce au commerce mondial. Jakob Fugger décrit leur initiative, prise en accord avec les syndics et conseillers de leur ville d'Augsbourg: «Convaincus d'une part d'être nés pour servir la ville, et d'autre part conscients de notre devoir de restituer à Dieu, grand et généreux, les grands biens qu'il nous a accordés, nous avons, par piété et générosité particulière qui doit servir d'exemple, remis et dédié à nos concitoyens pauvres cent six maisons (logements et jardins).»

Le texte est daté de 1519; nous sommes au moment où émerge la Réforme luthérienne. D'autres exemples plus ou moins semblables montreraient que, contrairement à ce qu'on entend parfois, ce n'est pas la Réforme qui a sécularisé l'aide sociale, mais qu'elle a été rendue nécessaire par la défaillance de plus en plus flagrante – dans ce domaine comme dans d'autres – du clergé et des ordres religieux. Au contraire, les réformateurs (surtout Bucer et Calvin) ont milité pour la réintégration d'un véritable ministère diaconal ecclésiastique, chargé, d'une part, des soins aux malades et, d'autre part, de la récolte et de la distribution aux indigents des offrandes de l'Eglise. A Genève, dès l'introduction de la

Réforme, on fonde l'Hospice général (hôpital pour les pauvres), décrète la scolarité obligatoire et vote une loi pour fixer le prix du pain, afin d'éviter l'inflation en période de pénurie.

Je renonce cependant à parler des réformateurs, malgré tout l'intérêt qu'il y aurait à étudier leur doctrine sociale, chez Calvin surtout. Ils ont été des réformateurs religieux et non des réformateurs sociaux, mais il est évident que la puissance libératrice du message retrouvé de l'Evangile a eu d'énormes conséquences sur le plan économique et social: le fait est aisément mesurable.

+

Jusqu'ici, nous avons eu recours au grand angulaire, et balayé le champ immense de quinze siècles d'histoire. Il faut, cependant, passer au zoom ou, pour rester dans la comparaison photographique, proposer quelques flashes, sans prendre le temps de les relier les uns aux autres.

Passons donc à l'évocation de quelques personnalités qui sont des repères importants dans l'histoire du protestantisme. Tout d'abord, un chrétien anglais qui fut, à la fin du XVIII^e siècle et durant le premier tiers du XIX^e siècle, un éminent politique: William Wilberforce (1759-1833).

Sa famille anglicane, fortunée, fut touchée par le Réveil wésleyen et lui-même, après une vie d'étudiant quelque peu dissolue, passa par une profonde conversion évangélique en 1785, à l'âge de 26 ans. Il était alors, depuis quelques mois déjà, député du Yorkshire au Parlement britannique. Dès sa conversion, il engagea un long combat politique pour l'abolition de l'esclavage. Année après année, il prépara des motions et plaida par ses prises de parole à la Chambre des communes, dont il devint, par la force de ses convictions, l'orateur le plus réputé de son époque. Son discours de 1789 est resté dans les annales: il démontrait que la traite des Noirs allait à l'encontre du droit naturel, était moralement inacceptable et attirerait sur l'Angleterre le jugement divin. Avec l'aide de ses amis de la Société abolitionniste, qu'il rejoignit en 1794 (*Anti Trade Slavery Society*, fondée en 1787), et également celle des quakers, qui comptent parmi les

premiers antiesclavagistes, il rassembla une documentation considérable pour démontrer l'horreur et la cruauté du commerce des esclaves. Il fit appel à des témoins oculaires de ces scènes, mais beaucoup se récusèrent, à la suite des menaces des marchands conservateurs.

Parmi ceux qui l'encouragèrent dans ce combat, on trouve en première ligne John Wesley. La dernière lettre que le grand reviviste eut la force d'écrire sur son lit de mort, le 24 février 1791, fut pour son ami William Wilberforce. En voici quelques lignes: «A moins que Dieu ne vous ait suscité pour cette œuvre-là, vous vous userez à lutter contre les hommes et contre les démons. Mais, si Dieu est pour vous, qui sera contre vous? Sont-ils tous ensemble plus forts que Dieu? Ne vous lassez pas de faire le bien! Allez de l'avant au nom de Dieu et dans la puissance de sa force, jusqu'à ce que l'esclavage américain lui-même (le plus cruel de tous) s'évanouisse devant lui!»

Wilberforce fut l'un des initiateurs du boycott du sucre provenant des plantations de cannes aux Antilles, où les esclaves travaillaient dans des conditions inhumaines. Un ardent supporter de ce boycott fut William Carey, qui se préparait alors pour sa mission au Bengale.

William Wilberforce ne se lassa pas de chercher des alliances politiques parmi les membres influents du Parlement, notamment son ami de jeunesse, le premier ministre William Pitt junior, qui lui apporta un franc soutien jusqu'à sa mort en 1806. Ce n'est finalement qu'en 1807 que Wilberforce, avec une immense émotion, obtint le vote d'une forte majorité du Parlement interdisant le commerce des esclaves. Durant l'année précédente, il avait travaillé à la publication d'un livre de 400 pages, dont l'influence fut considérable: *Une lettre sur l'abolition du trafic des esclaves*.

Le combat avait duré vingt ans, et il n'était pas terminé. Il fallut attendre encore vingt-six ans, jusqu'en 1833, pour que le fait de posséder des esclaves soit totalement interdit dans les colonies britanniques. Wilberforce avait alors remis le flambeau antiesclavagiste à une génération plus jeune, ayant lui-même quitté le Parlement, depuis plusieurs années, pour raison de santé (il y

siégea durant quarante-cinq ans!). Il mourut un mois après avoir pris connaissance de cette dernière victoire, âgé de 74 ans.

Le combat abolitionniste ne fut pas le seul auquel Wilberforce consacra ses forces au nom de l'Evangile. Il présida pendant longtemps ce qu'on appelait la «secte de Clapham», du nom de la banlieue londonienne où se réunissait un groupe de militants évangéliques, fondateurs de diverses sociétés philanthropiques et d'évangélisation. En 1787 déjà, il fut à l'origine d'un mouvement pour la réforme de la moralité publique et la répression du vice. Il dénonça les conditions de travail inhumaines des ouvriers dans les usines, tout en condamnant grèves et manifestations publiques. Il s'associa à Hannah More, qui avait fondé la Société pour le respect du dimanche (par souci social plus que par puritanisme!), milita pour la scolarisation gratuite des enfants pauvres, et même s'impliqua dans la Société royale pour la prévention des cruautés envers les animaux. Parmi ses engagements les plus significatifs, sa participation à la création de la Church Missionary Society (1799), la grande société missionnaire anglicane évangélique. Il encouragea fortement l'envoi de missionnaires aux Indes en dépit de l'hostilité ouverte de la Compagnie britannique des Indes orientales. Il figure aussi parmi les membres fondateurs de la Société biblique britannique et étrangère (1804).

Nous avons, avec William Wilberforce, l'exemple d'un chrétien qui mena son combat contre la pauvreté et les injustices pas tellement par des actions caritatives directes, mais par un engagement politique au plus haut niveau très explicitement ancré dans sa foi évangélique.

+

Après un homme politique anglican, un missionnaire baptiste, compatriote et contemporain de Wilberforce. De l'œuvre immense de William Carey (1761-1834), le père des missions évangéliques modernes, je ne retiendrai ici que quelques aspects en rapport avec notre propos: développer un pays pauvre et lutter contre les injustices. Nous y découvrons des projets dûment réfléchis et planifiés pour enrayer l'appauvrissement, et des mesures pour réformer la société indienne.

Arrivé au Bengale en 1793, Carey fut un observateur très attentif du monde rural grâce à son travail en liaison avec les plantations d'indigotiers, qui lui permettait de rencontrer des centaines de fermiers. Il mit son intérêt et ses compétences, dans le domaine des sciences de la nature, au service de la population rurale du Bengale, qui vivait dans des conditions climatiques difficiles et subissait la loi des grands propriétaires terriens impitoyables.

Carey fonda un institut d'agriculture et d'horticulture, pour coordonner les recherches visant à améliorer les techniques agricoles et former les paysans à des méthodes de culture plus efficaces, afin de combattre la malnutrition dont souffrait la population (alternance des cultures, fertilisation, irrigation, techniques de drainage, entre autres). Il établit un plan pour la préservation de la forêt indienne menacée par le défrichage sauvage et une exploitation incontrôlée, mais le gouvernement, qui en tirait de gros bénéfices, n'en tint pas compte. On mesure mieux aujourd'hui le discernement prophétique de ce missionnaire autodidacte, qui fut parmi les tout premiers à être conscient de la nécessité de préserver l'environnement et l'équilibre écologique: l'anachronisme de ces termes illustre à quel point il était en avance sur son temps!

Carey créa des coopératives agricoles, dont le rôle prioritaire était de gérer les stocks de semences pour la saison suivante. Un des grands problèmes de la population rurale du Bengale était l'endettement qui survenait chaque fois qu'une mauvaise récolte ne permettait pas de faire la soudure avec la récolte suivante. Les banques officielles n'avaient aucun intérêt à prêter aux pauvres, et les créanciers prêtaient à des taux qui mettaient les paysans dans l'incapacité de rembourser. On les dépouillait donc de leurs terres et ils tombaient dans l'esclavage. Pour prévenir ces drames, la première caisse d'épargne des Indes fut organisée par Carey et ses collaborateurs. Malheureusement, faute de soutien officiel et de l'appui de gens plus fortunés qui auraient pu assurer un fonds de roulement, l'expérience échoua après quatre ans.

Inspirés par l'Evangile, Carey et ses amis luttaient pour l'émancipation des femmes, pauvres parmi les pauvres. La

grande imprimerie de la mission fournit un emploi à nombre d'entre elles pour des travaux de composition, qui requéraient une évidente compétence. Employer et salarier des femmes était une initiative tout à fait novatrice. L'objectif était de les aider sur le plan social, mais aussi de démontrer qu'elles étaient capables autant que les hommes d'accomplir des tâches requérant des aptitudes poussées. De même, les toutes premières écoles pour filles aux Indes furent créées par Hannah Marshman, épouse d'un des plus proches collaborateurs de Carey.

Il n'existe alors, aucun traitement médical pour soigner les nombreux lépreux du pays. La solution la plus fréquemment adoptée était de les tuer, souvent en les brûlant vifs par souci de purification. Carey fut témoin de tels drames et les décrivit dans une lettre ouverte aux membres du Parlement de Londres et aux journaux britanniques, afin de créer un mouvement d'opinion visant à l'interdiction de cette pratique. Sur place, la mission ouvrit une léproserie pour tenter de répondre au besoin moral et social des lépreux. En outre, un dispensaire offrait des soins gratuits aux malades indigents.

Le contact avec la culture locale, s'il nécessite respect et compréhension et exige un travail d'approche sans préjugés, ne peut pas non plus échapper à la confrontation et il conduit le témoin de l'Evangile à un engagement pour une transformation fondée sur la vision biblique de l'homme et de la société.

Ainsi, dans l'Eglise baptiste toute nouvelle fondée par la mission, il n'y avait aucune place pour le système des castes, incompatible avec le message de l'Evangile. S'il n'y a plus «ni Juif ni Grec, ni esclave ni libre», alors il n'y a plus ni brahmane ni hors-caste. Lettrés et intouchables s'asseyaient sur les mêmes bancs d'église, il en allait de même dans les collèges de la mission. Le premier mariage chrétien fut célébré entre la fille d'un membre de la caste des artisans et un des premiers brahmanes devenus chrétiens, ce qui était totalement illégal! De même, lors des services funèbres, les dépouilles étaient portées en terre par des représentants de diverses castes. Scandale aux yeux des gens, mais signe éloquent du Royaume de Dieu. Le système des castes jouait un rôle important

dans la structuration d'une société injuste, mais stable. Car les plus pauvres savaient qu'ils ne pourraient jamais, du moins dans leur existence présente, franchir les barrières de la caste à laquelle ils appartenaient par leur naissance, selon leur karma, ce qui brisait tout élan de révolte. L'Evangile, comme ferment social, pouvait paraître redoutable pour ceux qui appartenaient aux castes favorisées.

L'éthique de l'Evangile n'accordait pas le droit aux missionnaires de garder le silence face à des coutumes cruelles, malgré leur respect des cultures locales. Ainsi, il était fréquent de jeter les enfants, surtout les petites filles, dans le fleuve ou la baie du Bengale. William Carey fouilla les textes sacrés sanskrits pour trouver l'origine de cette pratique. Au terme de sa recherche, il put prouver que les sacrifices d'enfants provenaient d'une superstition populaire visant à apaiser la colère du dieu Gange. Un décret abolit les infanticides qualifiés de meurtre passible de la peine capitale, sans que les dirigeants religieux puissent se réclamer de l'hindouisme pour s'y opposer.

L'abolition de la terrible coutume du *sati* (crémation des veuves avec le corps de leur mari défunt) fut l'occasion d'un combat difficile qui dura vingt ans. Enquêtes statistiques, conférences, débats publics, articles dans des journaux indiens et anglais, tout fut mis en œuvre avec, il faut le dire, l'appui de quelques intellectuels hindous novateurs, pour lutter contre cette pratique très généralisée. Pour l'ensemble du Bengale, on évaluait à 10 000 par année le nombre de veuves, souvent des adolescentes, forcées par les lois religieuses à être jetées vivantes sur le bûcher de leur mari.

Carey put établir que les textes sacrés hindous mentionnaient la pratique du *sati*, mais sans la prescrire. L'opposition des Hindous conservateurs fut néanmoins virulente. C'est en 1829 seulement que le Parlement de Londres vota le décret ordonnant l'abolition du *sati*, reconnu comme un homicide.

+

En dernière partie de ce survol, nous décrirons quelques personnalités évangéliques francophones, dont chacune mériterait bien sûr un plus long développement.

Précurseur du Réveil francophone, le pasteur piétiste alsacien Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) eut une profonde influence sur les conditions de vie d'une population très pauvre dans sa paroisse luthérienne du Ban-de-la-Roche, au nord-est des Vosges. La terre était aride, les récoltes maigres, la sous-alimentation menaçait si les conditions atmosphériques étaient défavorables. A sa prédication centrée sur l'appel au salut, le pasteur joignit des conseils aux paysans, leur apprenant à utiliser le fumier pour enrichir le sol et à irriguer les champs, à planter des vergers. Pour développer l'entraide, il crée une mutualité, une caisse pour les pauvres, le travail communautaire. Il instaure des cours professionnels, fonde une imprimerie et une bibliothèque itinérante, une pharmacie gratuite, des cours d'hygiène. Il remplaça des sentiers par une route pavée et fit construire des ponts pour sortir la vallée de Waldesbach, où se trouvait sa paroisse, de l'isolement et favoriser la vente aux marchés citadins des produits de la ferme désormais plus abondants. Avec l'aide de son humble servante Louise, une femme de foi remarquable qui fut la diaconesse de la paroisse, Oberlin ouvrit les premières écoles maternelles, alors inconnues en France. Il était un visionnaire, qui «eut le génie d'associer le ciel et la terre, faisant pénétrer le règne de Dieu dans tous les domaines de l'existence»².

Un industriel chrétien, Jean-Luc Legrand, vint s'établir dans la région pour prêter main forte à Oberlin; il implanta une fabrique de rubans de soie, introduisant les métiers dans les fermes pour éviter de «délocaliser» les gens en usine. Ainsi, les habitants purent garder leur activité agricole et toute la région bénéficia d'un réel développement économique, sans que le tissu social soit perturbé. Legrand donna un nouvel essor à la scolarisation, bâtissant des classes, formant des instituteurs selon une pédagogie renouvelée. Il fut un des premiers à réclamer pour la France l'instruction gratuite et obligatoire. Sous son impulsion, «un projet de loi fut déposé sur le bureau de la Chambre [des députés, à Paris] qui interdisait le travail des enfants avant l'âge de 8 ans; on le restreignait aussi, pour les enfants de moins de 12 ans, à huit heures par jour avec interdiction formelle de les employer durant les heures de nuit. Aussi incroyable qu'il

2. M. Bouttier, *Encyclopédie du protestantisme*.

paraisse, de violentes protestations s'élevèrent, au nom de la liberté de l'industrie et de l'autorité paternelle. [...] La loi fut votée le 22 mars 1841 et l'on ajouta un texte demandant que le nom de M. Legrand soit désigné à la reconnaissance publique.³ Ses fils poursuivirent son entreprise dans le même esprit.

+

Le Réveil francophone du XIX^e siècle débuta à Genève, peu après 1810, et fut marqué à la fois par une influence morave et un enracinement dans l'orthodoxie calviniste. De la ville de Calvin, il se répandit très vite dans toute la francophonie. Renouveau de la foi et de la théologie, il eut aussi un impact dans le domaine social, dont le fruit se fit sentir en Europe et en terre de mission tout au cours du XIX^e siècle.

Le premier à retenir notre attention est Félix Neff (1797-1829), un des convertis du Réveil de Genève. Il travailla avec un zèle infatigable dans les vallées de Fressinières et du Queyras, dans les Hautes-Alpes françaises. Régions impropre à l'habitat humain où, des siècles auparavant, avaient dû se réfugier les descendants des disciples de Valdo pour échapper aux massacres. Au fil du temps, isolement et consanguinité aidant, cette population était tombée dans la déchéance et une misère indicible. Voici comment Neff décrit ses premières impressions: «Beaucoup de maisons sont sans cheminées et presque sans fenêtres. Toute la famille, pendant les sept mois de l'hiver, croupit dans le fumier de l'étable, qu'on ne nettoie qu'une fois par an. Leurs vêtements, leurs aliments sont aussi grossiers et aussi malpropres que le logement. On cuit du pain de seigle une fois par an. Les femmes sont traitées avec dureté, elles ne s'asseyent presque jamais et ne mangent pas avec les hommes; ceux-ci leur donnent quelques pièces de pain et de pitance par-dessus l'épaule, sans se retourner; elles reçoivent cette chétive portion en baisant la main et en faisant une profonde révérence. Les habitants de ces tristes hameaux étaient si sauvages à mon arrivée qu'à la vue d'un étranger ils se précipitaient dans leurs chaumières.»⁴

3. J.-P. Benoit, *Jean-Frédéric Oberlin* (Strasbourg: Oberlin, 1967), 102.

4. Cité par S. Lortsch, *Félix Neff, l'apôtre des Hautes-Alpes* (La Bégude-de-Mazenc: Croisade du Livre Chrétien, 1978), 82.

C'est la prédication de l'Evangile dans sa simplicité qui va être la puissance capable de transformer ce triste tableau!

Neff devait faire à pied 230 kilomètres pour visiter l'ensemble des hameaux de sa paroisse, ce qu'il faisait fidèlement chaque trois semaines, par tous les temps, parcourant 1600 à 1800 kilomètres par année, franchissant des cols en plein hiver, parfois avec de la neige jusqu'aux cuisses. Il dit n'avoir pas dormi cinq nuits de suite dans le même lit (le terme lit est un euphémisme...) durant quatre ans. Lorsqu'il arrive, même au milieu de la nuit, les habitants de ces hameaux reculés se réunissent pour écouter ses messages. On passe les veillées dans les étables; on chante des psaumes, on explique quelques paroles de la Bible, Neff fait le catéchisme, appelle à la repentance et à la conversion dans le plus pur style du Réveil, déclenchant parfois des torrents de larmes. Avant tout évangéliste, il fut l'instrument d'un réveil spirituel qui, comme ce fut le cas pour son modèle Jean-Frédéric Oberlin, toucha tous les domaines de l'existence. Ce Réveil fut long à venir, mais porta des fruits remarquables, éveillant cette population fruste et quasi abandonnée par les Eglises en un pays qui s'éveille à une foi vivante et à une activité économique entièrement renouvelée.

Il fallut construire des maisons plus salubres et des écoles. Jusque-là, les classes, quand il y en avait et c'était rare, se tenaient dans d'humides et obscures étables où, selon Neff, les écoliers, enfouis dans le fumier, devaient défendre leurs cahiers et leurs livres des poules et des chèvres qui sautaient sur la table.

Neff fonda à Dormillouse, en 1825, une école pilote pour former des instituteurs: ce fut la première école normale de France, à 1800 mètres d'altitude! Durant les quelques mois d'une session, les élèves travaillaient jusqu'à quatorze heures par jour.

L'évangéliste initia la population à de nouvelles cultures, notamment la pomme de terre, jusqu'alors quasi improductive (Neff avait fait, dans sa jeunesse, un apprentissage de jardinier). Il recruta une cinquantaine d'hommes pour des travaux communautaires, afin de créer des canalisations pour diriger l'eau des torrents, qui se perdait dans les ravins, vers les pâturages et les jardins potagers.

L'«apôtre des Hautes-Alpes» meurt, épuisé par sa tâche, à l'âge de 32 ans, figure exemplaire du Réveil alliant le zèle pour l'évangélisation à l'engagement pour améliorer l'existence d'une population vivant dans un grand dénuement.

Henri Dunant (1828-1910), premier lauréat du prix Nobel de la paix (1901), connu comme le fondateur de la Croix-Rouge, est un enfant du Réveil de Genève. Dans sa jeunesse, avec sa mère, il porte secours aux pauvres, puis consacre ses dimanches à visiter et évangéliser les prisonniers. Il fonde à Genève, en 1852 (il a 24 ans), une Union chrétienne de jeunes gens dans l'esprit de George Williams, et établit à travers l'Europe tout un réseau de relations avec d'autres unions chrétiennes, leur écrivant des lettres dont la sève spirituelle est remarquable. Se trouvant en Italie du Nord en 1859, il est témoin de la terrible bataille de Solferino, une tuerie qui laisse d'innombrables blessés et agonisants sur le terrain. Lui-même soigne les blessés, prie avec les mourants, console ceux qui souffrent. Il écrit une lettre pathétique à ses amis évangéliques, qui la feront paraître dans le *Journal de Genève* du 8 juillet 1859. Impressionné, Merle d'Aubigné, professeur à l'Institut de théologie, fondé dans l'élan du Réveil, lance lors de l'assemblée générale de la Société évangélique de Genève un appel pour la création d'un *Comité pour les blessés*. Mis sur pied dès le lendemain, ce comité se voit chargé d'envoyer des infirmiers sur les champs de batailles. Des étudiants s'annoncent, l'argent afflue, on prie, et quatre infirmiers se mettent en route sans délai, deux Français, dont un pasteur, et deux Belges. Ils resteront sept semaines à Solferino, pansant les blessures, soutenant moralement et matériellement des multitudes de blessés entassés dans des ambulances de campagne, des fermes, des églises; ils distribuent aussi des traités évangéliques, ce qui les conduit pour quelques jours en prison...

Tel est le germe de la Croix-Rouge internationale qui sera fondée quelques années plus tard.

La publication par Dunant du *Souvenir de Solferino*, en 1862, fait une profonde impression, donnant une impulsion décisive à la signature, en 1864, de la Convention de Genève, qui «ordonne»

que les blessés de guerre soient soignés sans distinction de nationalité et qu'un personnel, neutralisé et identifié par une croix rouge, ait un accès protégé dans toutes les zones de conflit armé.

La Croix-Rouge est totalement laïque aujourd'hui. En réalité, Dunant lui-même écrivait, au moment de la quatrième édition du *Souvenir de Solferino*, quelques mois seulement après la première parution: «Je crois avoir bien fait d'éviter de donner à mon livre un caractère trop religieux, ou même protestant, car je vois que, dans toute l'Europe, on s'intéresse à cette idée de la création de sociétés de secours pour les blessés à former en temps de paix.» Il n'empêche que le berceau spirituel de la Croix-Rouge est bien le Réveil évangélique genevois. Les membres fondateurs du premier comité international étaient pour la plupart des chrétiens engagés, dont plusieurs membres actifs de la Société évangélique, née de ce Réveil.

C'est dans l'élan du même Réveil que les communautés de diaconesses apparaissent, avec l'objectif de répondre aux détresses criantes du début de l'industrialisation. Les diaconesses fondèrent au nom du Christ des hôpitaux et des lieux d'accueil pour indigents. La première d'entre elles, l'œuvre des diaconesses de Reuilly, près de Paris, fut fondée en 1841 par Antoine Vermeil et Caroline Malvesin, avec le soutien des «Dames» du Réveil parisien.

Ces «Dames», dont plusieurs appartenaient à la haute aristocratie française, eurent des initiatives novatrices dans divers domaines, souvent financées par leur fortune personnelle: relèvement des délinquantes («œuvre protestante des prisons de femmes», créée par Caroline Dumas en 1839), soutien aux prostituées pour sortir de leur condition, maisons de santé et de retraite, écoles. C'est à Emilie Mallet qu'on doit la création des premières crèches en France et à Elise de Pressensé celle des premières colonies de vacances pour les enfants de familles indigentes. La baronne de Staël organisa les «dames visiteuses des hôpitaux de Paris» et une maison de convalescence pour femmes. Ces activités, qui en ont inspiré beaucoup d'autres en France et en Suisse, témoignent de l'importance croissante du rôle des femmes dans l'œuvre de Dieu, dans l'élan du Réveil spirituel.

John Bost (1817-1881), fils d'un des premiers militants du Réveil de Genève, Ami Bost, était un artiste, élève de Franz Liszt et professeur de piano. Il devint pasteur, en 1844, de l'Eglise libre de La Force, en Dordogne. C'est là qu'il fonda, entre 1848 et 1881, neuf asiles pour accueillir les êtres les plus déshérités. Sa devise était: «Ceux que tous repoussent, au nom de mon Maître je les accueillerai», notamment les épileptiques, pour lesquels on ne connaissait alors aucun médicament, et les malades mentaux profonds, qu'il refusait d'enfermer comme l'exigeait la loi, ayant recours à des procédés curatifs inconnus alors, comme l'ergothérapie ou la musicothérapie. La lecture de sa biographie, décrivant les épaves humaines qu'il recueillait à La Force, est bouleversante⁵.

Une œuvre analogue et tout aussi frappante a été créée dans l'Allemagne du XX^e siècle par le pasteur piétiste Friedrich von Bodelschwingh. Il a victorieusement résisté au régime hitlérien en refusant, en 1940, de livrer les 800 malades et handicapés incurables accueillis dans son Centre de Bethel, à Bielefeld, menacés d'extermination au nom de la théorie nazie de l'eugénisme.

+

Je ne peux terminer qu'en adaptant les versets 22 et 23 de Hébreux 11: «Et que dirais-je encore? Car le temps me manquerait si je passais en revue Gédéon, Samson, Jephthé [...].» Ajoutons: Zinzendorf et ses missionnaires moraves, David Livingstone et son combat ardent contre la traite des esclaves en Afrique orientale, George Müller et ses 10 000 orphelins soutenus uniquement par la foi, Lilian Trasher et ses milliers d'orphelins en Egypte, Elisabeth Fry et les prisonnières, Florence Nightingale et la formation des infirmières, Louis-Lucien Rochat et la Croix-Bleue, Philadelphe Delord et les lépreux, William et Catherine Booth et l'Armée du Salut, Martin Luther King et son combat non violent pour l'intégration raciale. Sans parler, du côté catholique, de saint Vincent de Paul, d'Anne-Marie Javouhey, de mère Teresa, de sœur

5. Une récente biographie a été publiée aux Editions de La Cause (Carrières-sous-Poissy, 1998) : M. Baron, *La cité utopique, John-Bost à La Force*.

Emmanuelle, du père Pire, de l'abbé Pierre, de Jean Vanier, pour se borner à quelques grandes figures parmi tant d'autres, représentant cette nuée de témoins qui (je reprends Hébreux 11) «par la foi, vainquirent des royaumes, pratiquèrent la justice, obtinrent des promesses [...]».

AUX ÉDITIONS KERYGMA

1°) Collection Etincelles

La portée universelle de la pensée de Jean Calvin
par Henri Bruston (4 euros)

**La foi, l'action, le social
Actualité du message politique et social
de Jean Calvin**

par Léopold Schümmmer (4 euros)

**«Vous avez dit 'Alliance'?»
Dieu et l'être humain selon la Bible:
une relation dans le temps**
par Rowland Ward (4 euros)

2°) Collection Aiguillages théologiques (co-édition Excelsis)

Sacrifice et expiation

Actes du colloque universitaire organisé par la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence en décembre 2006,
sous la direction de P. Berthoud et de P. Wells (17,50 euros)

Diffuseur: Excelsis, BP 11, F – Cléon d'Andran

Forfait frais de port: 3,50 €

Commandes avec règlement à l'ordre d'Excelsis

Tél. 33 (0)4 75 91 81 81. Courriel: excelsis.libr@club-internet.fr

LES OBSTACLES À L'ENGAGEMENT ÉVANGÉLIQUE EN FAVEUR DES PAUVRES

Daniel HILLION*

L'engagement des chrétiens évangéliques en faveur des pauvres pose-t-il un ou des problèmes? Rencontrons-nous des obstacles sur notre route lorsque nous réfléchissons au sujet de l'action sociopolitique auprès des plus démunis d'un point de vue chrétien? Sans chercher à poser les fondements théologiques de l'engagement évangélique en faveur des pauvres, ni même à justifier tel ou tel type d'engagement particulier (comme le Défi Michée, par exemple), je voudrais plutôt me fixer l'objectif suivant: formuler aussi clairement que possible un *problème*. Celui-ci se résumerait dans la question: pourquoi rencontrons-nous des difficultés persistantes à l'idée d'un engagement évangélique en faveur des pauvres? Et ayant énoncé ce problème, je voudrais que nous essayions d'en trouver la ou les *sources*, pour faire, enfin, quelques *propositions* sur ce que serait un engagement évangélique bien orienté en faveur des pauvres.

Essayons, tout d'abord, de *décrire* ce problème ou cette question plus en détail. Voici comment les choses m'apparaissent: d'une part, le lecteur de la Bible a l'impression que l'Ecriture regorge de passages encourageant un engagement fort en faveur des pauvres, des faibles, des malheureux, des handicapés, des victimes de l'injustice. Un exemple éloquent pourrait se trouver dans un texte comme Job 29.12-17. Job médite sur son malheur présent

* D. Hillion est responsable des relations publiques du SEL (Service d'entraide et de liaison).

et sur sa prospérité passée. Pour se justifier, il rappelle la façon dont il faisait le bien quand il en avait le pouvoir et souligne ses actes de bienfaisance envers les plus pauvres (répondant ainsi à l'attaque d'Eliphaz en 22.6-11). La *lutte contre l'injustice* a une part très grande dans l'engagement que Job revendique. Soulignons la force d'une expression comme celle qui se trouve au verset 17: «Je brisais la mâchoire de l'injuste et j'arrachais la proie de ses dents.» Je me demande si beaucoup de chrétiens pourraient, ou même voudraient, se vanter d'une telle énergie dans la lutte contre l'injustice... La «règle d'or» du Sermon sur la montagne («Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes.» Mt 7.12) va très nettement dans le sens d'un engagement fort en faveur des pauvres: car qu'est-ce que je voudrais que l'on fasse pour moi si j'étais pauvre? Jésus nous appelle à le faire pour «les hommes» et pas seulement pour «nos frères», et il ajoute que c'est «la loi et les prophètes», autrement dit qu'il nous livre comme un *concentré* d'enseignement biblique et pas un aspect périphérique de la révélation.

D'une part donc, l'Ecriture semble encourager un engagement fort en faveur des pauvres soit directement, soit par «bonne et nécessaire conséquence». Cela a conduit certains à parler d'une «option préférentielle» de Dieu ou de l'Eglise pour les pauvres¹.

Mais, d'autre part, de nombreux chrétiens évangéliques ressentent un malaise persistant devant l'idée d'une action sociale chrétienne, surtout quand cette action prend un aspect «politique» (ce qui est bien le cas dans le Défi Michée) et qu'elle n'est plus seulement affaire de *compassion*, mais se veut aussi une question de *justice*. Graham Gordon formule la chose en ces termes: «De nombreux chrétiens sont toujours extrêmement sur leurs gardes devant tout discours concernant l'implication dans les questions

1. Voir par exemple, pour l'Eglise catholique, le *Compendium de la doctrine sociale de l'Eglise*, établi par le Conseil pontifical justice et paix (Paris: Cerf-Bayard-Fleurus-Mame, 2005), 101, 253. T. Chester, *La responsabilité du chrétien face à la pauvreté*, trad. A. Tchangang (Marnel-Vallée: Editions Farel, 2006), 16-17, sans rejeter l'expression, met en garde contre les malentendus qu'elle peut provoquer: il ne faudrait pas comprendre que Dieu «soit partial de quelque façon que ce soit, ni que les pauvres aient plus de mérite à cause de leur condition».

de justice sociale et demandent à être convaincus de ses bases bibliques ou de son utilité pratique.»²

On peut distinguer entre le malaise «ressenti» et la *formulation* d'un certain nombre d'objections, de problèmes, d'obstacles à un engagement évangélique en faveur des pauvres – en tout cas, dans la société au sens large³. Et ce qui est troublant, c'est que ces réticences paraissent se fonder, elles aussi, sur la Bible. Ces dernières années, c'est surtout l'articulation avec la mission d'*évangéliser* qui a été soulignée. Le mandat missionnaire de Matthieu 28 – faire des disciples de toutes les nations, les baptiser et les enseigner – a été le point de mire de la majorité des évangéliques et le reste aujourd'hui. Or, il s'agit d'abord, semble-t-il, du ministère de la *Parole*: «Allez dans le monde entier et *préchez* la bonne nouvelle à toute la création», pour le dire dans les termes de la finale de l'évangile selon Marc (16.15). Est-ce que l'action sociopolitique ne nous détourne pas de notre mandat missionnaire?

On peut également évoquer le problème de la *sécularisation* de la notion de Royaume de Dieu: l'action sociopolitique ne cherche-t-elle pas à instaurer par des moyens humains le Royaume de Dieu sur la terre? Or, Jésus nous a avertis que nous aurons toujours les pauvres avec nous (Mc 14.7). Certes, nous pouvons leur faire du bien quand nous le voulons, mais la parole de Jésus ne nous invite-t-elle pas à ne pas *trop* investir dans l'action sociale? Le résultat ne sera jamais à la hauteur des attentes. D'ailleurs, ne faut-il pas *relativiser* la gravité du problème de la pauvreté et souligner à nouveau l'importance du *sort éternel* des individus?

Plus profondément encore se pose la question de la place de l'engagement du chrétien dans la cité (c'est-à-dire la «politique»): les premiers chrétiens se préoccupaient certes des pauvres, mais n'était-ce pas surtout des pauvres au sein de leur propre communauté? Le monde ne gît-il pas tout entier dans le Malin?

2. G. Gordon, *What if you got involved? Taking a stand against social injustice* (Carlisle: Paternoster Press, 2003), xx.

3. Il y aurait sans doute moins de réticences à encourager une action en faveur des pauvres à l'intérieur de l'Eglise – mais même là, la préoccupation des chrétiens du Nord pour ceux du Sud (par exemple) n'est pas toujours très évidente.

(1Jn 5.19) Ne devons-nous pas plutôt – par l'évangélisation – arracher au feu ceux qui doutent encore (*cf.* Jude 23), plutôt que de chercher à transformer la société et à soulager des maux inévitables et appelés à empirer?

On ne peut pas balayer d'un revers de la main l'un des deux aspects du problème. Il y a des données bibliques à prendre en compte des deux côtés.

Le problème étant ainsi posé, il nous faut chercher sa ou ses sources. Ce sera tout l'intérêt de notre étude. Nous sommes ici pour parler d'un engagement **évangélique** en faveur des pauvres. Le présupposé de cet article sera que l'Ecriture Sainte est la Parole de Dieu, entièrement digne de foi, et que, par conséquent, si plusieurs passages semblent aller dans des sens différents, il doit y avoir un moyen de découvrir une harmonie de l'ensemble.

Avant de me lancer dans l'analyse des sources de notre problème, je voudrais souligner aussi fortement que possible l'importance des enjeux de cette étude: ils concernent d'une part la situation des pauvres auprès desquels nous allons nous engager, ou auprès desquels nous n'allons pas nous engager; ils concernent, d'autre part, notre style de vie ou, pour le dire plus brutalement, le genre d'êtres humains que nous allons être. Comment pourra-t-on décrire notre vie? Regardons comment Job décrivait la sienne et de quelle façon les pauvres et son action à leur égard trouvaient leur place dans cette description. Qu'en est-il pour chacun d'entre nous?

Quelques distinctions

Celui qui aborde le sujet de l'action sociopolitique en faveur des pauvres va rencontrer un certain nombre de distinctions et/ou de hiérarchies traditionnellement admises dans l'Eglise chrétienne. Par exemple, la distinction de l'âme et du corps et des besoins de ces deux éléments qui *composent* l'être humain. Parmi les autres exemples, on peut penser à la distinction de la parole et des actes, de l'Eglise et de la société, et ainsi de suite. Il me semble que l'Ecriture nous enseigne nettement ces distinctions et, structurant ces distinctions, des *hiérarchies* et/ou des *priorités*

entre les éléments distingués. Les promoteurs d'une action socio-politique chrétienne ne les reconnaissent pas toujours assez et ont, parfois, tendance à les estomper, voire à les effacer⁴. Quant aux chrétiens qui sont réticents à l'égard d'un engagement évangélique en faveur des pauvres, ils estiment que ces distinctions justifient leurs réticences et ont tendance à les *durcir*: il faut s'occuper, d'abord et avant tout, de l'âme et de ses besoins, du ministère de la Parole et de l'Eglise, plutôt que du corps et de ses besoins, des œuvres de bienfaisance et de la société.

L'hypothèse que je voudrais avancer, dans cet article, sera que les distinctions en question, qu'il faut maintenir, *ne* représentent *pas* en tant que telles un obstacle valable à un engagement évangélique en faveur des pauvres, ni même le problème central dont nous avons à nous occuper – bien qu'elles jouent un rôle non négligeable dans la discussion du problème qui nous occupe – et que l'obstacle principal à un tel engagement est la *peur*, une peur qu'il va nous falloir apprendre à *combattre*.

Démontrer l'hypothèse que je viens de définir est un objectif un peu ambitieux. Je pourrai m'estimer heureux si je trace des grandes lignes orientant correctement la réflexion. Procédons par étapes en posant un certain nombre de jalons. Le récit du début de la Genèse nous donnera quelques points de repères utiles pour notre conception de l'homme et du monde.

Le premier chapitre de la Genèse nous présente la création d'un monde d'une diversité, d'une multiplicité prodigieuses. Quand Dieu finira par répondre à la plainte de Job, il soulignera à quel point sa création dépasse la compréhension des humains, leur prise et leur maîtrise. «Que tes œuvres sont en grand nombre, ô YHWH! Tu les as toutes faites avec sagesse. La terre est remplie de ce que tu possèdes.» (Ps 104.24) Cette multiplicité est une multiplicité *ordonnée* et *unifiée*: Dieu sépare la lumière des ténèbres, les eaux

⁴ Un article, paru dans le journal du SEL, propose la thèse suivante: «Entre ceux qui voient l'action sociale comme un bon moyen pour annoncer l'Evangile (la fin justifie les moyens) et ceux qui n'annonceront l'Evangile que s'ils n'ont pas le choix, nous avons choisi la mission intégrale: il n'y a pas de différence entre la parole et les actes, entre la compassion et la proclamation, tout n'est qu'un.» «La mission intégrale – une vision partagée du travail humanitaire», in *SEL-Informations*, 63 (juin 2003), 4.

qui sont au-dessus de l'étendue des eaux qui sont en dessous, la terre sèche et la masse des eaux, et ainsi de suite. Les astres dans le ciel permettent de repérer les temps, les jours et les années... Dieu contrôle tout: sa Parole – qui s'accomplit infailliblement – pose des distinctions nettes; son Esprit donne cohésion et unité à l'ensemble. Malgré toute cette multiplicité, la terre ne reste pas «informe et vide», elle n'est pas un chaos sans chemin.

L'homme, créé en image de Dieu, est lui-même un être complexe: tiré de la poussière du sol, il se voit insuffler dans les narines un souffle vital et devient un être vivant, âme et corps. Dieu pourvoit pour lui à des besoins très divers; la première chose que fait Dieu après avoir créé l'homme et la femme est de leur *parler*: parole de bénédiction d'abord (car la grâce est toujours première, même dans l'état d'intégrité); parole de direction, ensuite, et d'alliance (mandat culturel; alliance des œuvres). Puis, il se soucie de leurs besoins physiques en leur fournissant la *nourriture nécessaire*. Le deuxième chapitre, avec son «il n'est pas bon que l'homme soit seul», fait porter l'accent sur les besoins relationnels et sur le prochain comme «présence concrètement qualifiée»⁵.

Tant que l'homme vivait dans la communion avec Dieu (représentée par l'arbre de vie), cette diversité *ne posait aucun problème*. Nous sommes dans une vision «holistique» de l'être humain et de la création, dans laquelle tous les éléments sont liés, mais chaque élément a sa place dans la hiérarchie de l'ensemble⁶. Il faut souligner que la «combinaison» unité/multiplicité dans la création, avec son ordre, reflète – de façon analogique et imparfaite – l'Unité et la Trinité divines avec les processions intradivines. La méditation du mystère trinitaire peut nous orienter dans notre réflexion sur les distinctions dont j'ai parlé plus haut,

5. L'expression est de H. Blocher, *Révélation des origines, le début de la Genèse* (Lausanne: Presses Bibliques Universitaires, 1979, 1988), 91: «Que la première compagnie donnée par Dieu à l'homme pour briser sa solitude ait été de l'autre sexe rappelle que Dieu n'institue pas d'altérité abstraite: il donne un prochain et non pas simplement un «autre»; il donne une présence concrètement qualifiée, dans l'ordre qu'il a disposé, et non pas dans le vide.»

6. Pour plus de détails, on pourra se référer au chapitre «L'être, l'ordre et la vie» de H. Blocher dans *Révélation des origines*, 52-71. Sur la notion de hiérarchie, si peu appréciée en un temps d'égalitarisme et de confusionnisme, voir en particulier 66-67.

notamment celle entre parole et actes, ou plus exactement entre parole et amour⁷.

Le péché viendra perturber l'équilibre dont nous avons parlé. Lorsque l'homme a péché et a déclaré son indépendance par rapport à Dieu, il a mis sur ses épaules un poids qu'il n'est pas capable de porter. Il a refusé de recevoir de Dieu tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. Il va donc falloir qu'il se fasse un nom tout seul... mais l'homme n'a pas été créé pour cela et dans ce monde, il n'est pas capable de s'en sortir tout seul. La multiplicité du monde devient une menace et l'homme qui avait reçu l'ordre de remplir la terre déclare: «Allons! bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, *afin que nous ne soyons pas disséminés à la surface de toute la terre.*» (11.4) Plus question de remplir la terre. C'est trop dangereux. Regroupons-nous, faisons-nous un nom et concentrons-nous sur notre objectif!

Le besoin de se faire soi-même un nom est mortel pour l'amour du prochain. Il est mortel pour l'engagement en faveur des pauvres. C'est un obstacle des plus grands. Si mon objectif dans la vie est de me faire un nom, je n'aurai plus le temps d'aimer – plus encore, mon prochain deviendra, dans bien des cas, une *menace* – et sa souffrance ou son appauvrissement un sujet de soulagement. La chute entraîne ruptures de relations: l'homme et la femme sentent le besoin de se cacher du regard de l'autre; le frère tue son frère; la terre se remplit de violence par surenchère dans la vengeance...

La pauvreté est un des fruits amers des ruptures de relations engendrées par la chute⁸ et elle est perpétrée par le péché d'autoprotection dont se rendent coupables *par définition* tous les pécheurs⁹.

7. Commentant la parole de Thomas d'Aquin «*Verbum spirans amorem*», dans laquelle l'Amour est le Saint-Esprit, J. et R. Maritain écrivent à juste titre: «En nous aussi, il faut que l'amour procède du Verbe, c'est-à-dire de la possession spirituelle de la vérité, dans la foi.» *De la vie d'oraison* (Saint Maur: Parole et Silence, 1998), 17 (première édition: 1922).

8. Il est intéressant de remarquer que l'expression toute faite pour désigner les pauvres dans la Bible, «la veuve, l'orphelin et l'immigrant», désigne à chaque fois des personnes pour lesquelles des relations clés ont été abîmées ou brisées: perte du mari ou du père; isolement par rapport à la communauté d'origine.

9. Sur le péché d'autoprotection, il est utile de se référer à l'ouvrage de L. Crabb, *Bouleversement intérieur*, trad. A. Doriath (Marne-la-Vallée: Éditions Farel, 1993), 224 pp.

Le Seigneur Jésus décrit comme une *caractéristique distincte des pauvres du monde* le fait de chercher ce qu'ils mangeront, ce qu'ils boiront et de se tourmenter (Lc 12.29-30). Et qu'oppose-t-il à ce comportement? Une parole de réconfort libératrice et un commandement d'action radicale à l'égard des pauvres! «Sois sans crainte, petit troupeau; car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez-le en aumône...» (Versets 32-33)

Et si l'obstacle principal à un engagement évangélique en faveur des pauvres était la peur? La peur devant un monde dont la multiplicité nous dépasse, que nous ne contrôlons pas; dans lequel nous n'avons même pas la possibilité d'ajouter une seule coudée à la durée de notre vie... Et si notre tendance à *durcir* les distinctions ou à les *effacer* disait quelque chose de notre *nervosité* devant le commandement de laisser Dieu nous guider pas après pas?

En durcissant les distinctions, nous nous construisons un chemin bien balisé. Nous avons une petite liste de domaines dans lesquels nous intervenons en tant que chrétiens. Nous pouvons dire à l'avance qui est notre prochain et ce que nous lui devons, en classifiant bien ce que nous faisons pour les chrétiens, ce que nous faisons pour les non-chrétiens, notamment. Et de tout ce monde – qui, il est vrai, est devenu un monde terrifiant après la chute – nous nous en tenons autant à l'écart que possible. Parce que, au fond, nous ne sommes pas très sûrs que Dieu lui-même contrôle ce qui s'y passe. Il est difficile de faire le bien dans la confiance en Dieu dans un monde de ténèbres, de pauvreté et d'injustice. Cela demande non seulement de la confiance, mais d'être prêt à *souffrir*¹⁰.

Je ne veux pas caricaturer la position des chrétiens qui sont réticents à un engagement en faveur des pauvres. Certains de leurs

10. On trouverait certainement du profit à méditer aujourd'hui l'œuvre de L. Bloy, qui présente une forme d'interpellation «prophétique» sur la question de la pauvreté, de la richesse, de l'injustice, de la souffrance, et ainsi de suite. Cette œuvre nous remet en cause, quand bien même nous ne pouvons pas la reprendre telle quelle. Sur la pauvreté et la souffrance par exemple: «Vous savez que j'ai renoncé, je ne dis pas seulement à la richesse qui est une ordure, mais à l'ambition de ne plus souffrir...» (Dédicace à *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, in *Léon Bloy, Journal*, I, 1892-1907, édition établie, présentée et annotée par Pierre Glaudes (Paris: Robert Laffont, coll. Bouquins), 335.

soucis sont légitimes. Oui, il existe une différence entre l'âme et le corps; oui, le salut éternel de l'âme est d'une importance capitale; oui, la prédication de la Parole de Dieu doit avoir une place centrale; oui, le salut du corps et de la société sont des réalités futures. Ces frères et sœurs nous rappellent le poids de certains sujets que nous tendons à négliger aujourd'hui. La question de Chrétien dans le *Voyage du pèlerin?* «Comment cela va-t-il entre ton âme et Dieu, maintenant?»¹¹ – nous fait parfois un peu sourire; en fait, elle n'est pas ridicule du tout. Nous ne devrions pas nous moquer de l'expression «le salut de l'âme», comme certains évangéliques le font aujourd'hui sous prétexte qu'il n'existe pas d'âme désincarnée dans ce monde. L'expression en cause est biblique¹². D'ailleurs, il y a *aussi* des chrétiens dont le discours est axé uniquement sur l'aspect spirituel, sur l'évangélisation et le salut de l'âme... et qui, dans la pratique, se montrent extrêmement généreux et engagés auprès des pauvres. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas intégré le souci des pauvres dans sa théologie qu'on ne l'a pas inclus dans sa pratique.

Pourtant, aucun de ces aspects de l'enseignement biblique qu'il souligne n'est incompatible avec un engagement en faveur des pauvres, y compris dans le domaine politique. L'Ecriture nous appelle à *faire le bien* dans un monde déchu. Et même si cela peut sembler absurde ou inutile – cela ne l'est pas d'ailleurs – nous honorons notre Dieu lorsque nous lui *obéissons*. Nous reviendrons un peu plus loin sur la façon dont ce «faire le bien» s'articule avec le souci légitime que la Parole de Dieu soit au centre. Je souhaite seulement souligner ce que je considère comme le plus grand danger de la position qui durcit les distinctions entre l'âme et le corps, la parole et les actes... Pour cela, je m'aiderai d'une anecdote rapportée par Tim Chester:

«Ray Bakke parlait dans une Eglise du besoin de s'occuper des pauvres dans les cités. Quelqu'un demanda: <N'est-ce pas précisément cela qu'on appelle l'Evangile social?> L'Evangile social était un mouvement qui croyait que le Royaume de Dieu pouvait venir dans

11. J. Bunyan, *Le voyage du pèlerin*, chap. 19, trad. S. Maerky-Richard (La Béguade de Mazenc: CLC, 1970), 174.

12. «... remportant pour prix de votre foi le salut de vos âmes.» (1P 1.9)

l'histoire à travers l'action sociale chrétienne. En réponse à cela, Ray Bakke demanda: «Où vivez-vous?» «Dans un quartier agréable.» «A quoi ressemble votre maison?» «Une grande maison.» «Quelle voiture conduisez-vous?» «Un modèle haut de gamme.» «Quelles perspectives d'avenir ont vos enfants?» Et ainsi de suite, jusqu'à ce que Ray Bakke dise: «Il me semble que c'est vous qui réalisez le modèle de l'Evangile social.»¹³

La tendance à mettre de côté ou à dévaloriser ce qui n'est pas «spirituel» n'est pas innocente. Elle minimise la souveraineté de Dieu sur l'ensemble de la réalité (et là le danger d'un dualisme au sens propre guette) – ce qui a comme conséquence pratique que sur cette partie de la réalité la différence n'est pas très évidente entre notre style de vie et celui de nos contemporains non chrétiens qui gagnent le même salaire que nous. Ne nous conduisons-nous pas parfois comme si nous croyions qu'il était possible d'accepter Jésus comme Sauveur tout en conservant l'argent comme maître? Il est certain qu'une telle manière de faire peut représenter un obstacle à l'engagement évangélique en faveur des pauvres. Je n'insisterai pas trop...

Mais en *effaçant* les distinctions, nous ne nous mettons pas dans une meilleure posture. Nous atténouissons le caractère central de la Parole de Dieu et nous nous fabriquons une cause qui nous redonne le sentiment que nous pouvons contrôler notre destinée et celle de l'humanité. Ici, ce n'est pas l'*engagement* en faveur des pauvres qui est menacé: c'est l'*engagement évangélique* qui l'est. On pourrait appliquer à notre sujet les paroles de Wormwood, le démon expérimenté s'adressant au démon novice, dans *Tactique du diable*:

«Qu'il commence par considérer le Patriotisme ou le Pacifisme comme partie intégrante de sa religion. Puis, sous l'effet de la passion partisane, qu'il en vienne à penser que c'est là l'essentiel; petit à petit, amène-le à cet état où la religion se réduit à un aspect de la «Cause...»¹⁴

13. Texte disponible sur le site internet du Défi Michée: <http://www.defimichee.fr/spip.php?article44>.

14. C.S. Lewis, *Tactique du diable*, trad. B.V. Barbey (Delachaux et Niestlé, coll. «Foi Vivante», 1967), 31-32.

Il serait mortel pour le caractère *évangélique* de notre engagement que la prédication de l’Evangile se réduise à un *aspect* de la cause globale de la lutte contre la pauvreté et les injustices... Le démon imaginé par C.S. Lewis continue en affirmant:

«Il faut le préserver de l’attitude qui consiste à traiter les problèmes quotidiens comme des occasions d’obéissance. Quand tu auras fait du monde la fin dernière de sa vie et de sa foi un instrument, tu auras presque gagné ton homme, et le but qu’il poursuit chaque jour n’importera guère.»¹⁵

«... Le but qu’il poursuit chaque jour n’importera guère.» Même s’il s’agit de la lutte contre la pauvreté et les injustices... Là non plus, je ne souhaite pas caricaturer la position des chrétiens les plus actifs et les plus militants dans l’engagement socio-politique en faveur des pauvres. Ils veulent porter un Evangile intégral et non pas un programme dont l’Evangile n’est qu’un aspect. Mais la *tentation* de ne plus reconnaître le caractère *central* de la Parole de Dieu, de sa proclamation et de son écoute – pire de se *servir* de la Parole de Dieu pour promouvoir une cause – n’est pas une tentation imaginaire...

La peur et le courage de faire le bien dans un monde déchu

Si l’obstacle principal à l’engagement évangélique en faveur des pauvres est la peur, nous n’arriverons à rien de bon tant que nous n’aurons pas traité cette peur à sa racine. Il faut revenir à la parole rassurante de Jésus: «Sois sans crainte, petit troupeau; car votre Père a trouvé bon de vous donner le royaume.»

Si nous voulons ôter les obstacles à un *engagement* qui soit *évangélique* en faveur des pauvres, être capables de «vendre ce que nous possédons et de le donner en aumône», il nous faudra faire face à la peur de vivre dans un monde déchu et apprendre à écouter avec courage l’appel biblique à *faire le bien*.

Faire le bien... Ne serait-il pas temps de revenir à une constatation d’une simplicité enfantine: s’engager envers les pauvres, dans l’Eglise comme dans la société en général, c’est

15. *Ibid.*, 32.

simplement *faire le bien*. C'est un des nombreux exemples de ce que veut dire «faire le bien». Plus: ce n'est pas un exemple parmi d'autres. C'est un exemple paradigmique. Je crois que l'on peut plaider que dans de nombreux textes, lorsque la Bible parle des pauvres, elle parle des pauvres sur le plan économique ou social *comme représentant l'ensemble du peuple de Dieu*. La pauvreté, si elle est une conséquence de la chute, est aussi une figure de la condition de l'humanité perdue à laquelle Dieu vient en aide. C'est parce que *nous sommes tous*, riches ou pauvres, les «pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux» de la parabole des invités que Jésus nous ordonne: «... lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles.» (Lc 14.21 et 13)

Faire le bien? Mais dans quel engagement?

Permettez-moi d'évoquer rapidement quelques pistes à partir du texte de Galates 6:

«Frères, si un homme vient à être surpris en quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur. Prends garde à toi-même, de peur que toi aussi, tu ne sois tenté. Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. Si quelqu'un pense être quelque chose, alors qu'il n'est rien, il s'illusionne lui-même. Que chacun examine son œuvre propre, et alors il trouvera en lui seul, et non dans les autres, le sujet de se glorifier, car chacun portera sa propre charge. Que celui à qui l'on enseigne la parole fasse participer à tous ses biens celui qui l'enseigne. Ne vous y trompez pas: on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. Celui qui sème pour sa chair moissonnera de la chair la corruption; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. Ne nous lassons pas de faire le bien; car nous moissonnerons au temps convenable, si nous ne nous relâchons pas. Ainsi donc, pendant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous, et surtout envers les frères en la foi.»

Ce qui frappe dans ce texte, c'est d'abord l'*accent sur la communauté chrétienne* et sur les *relations* à l'intérieur de cette communauté: redresser avec douceur ceux qui tombent dans le péché, porter les fardeaux les uns les autres, faire le bien envers

les frères en la foi. Et le caractère central de la Parole est souligné de manière extrêmement concrète par une recommandation sur la *rémunération des enseignants*. S'il faut pratiquer le bien envers tous, il faut faire participer à tous ses biens celui qui enseigne la Parole... Mais il faut, en même temps, remarquer que le ministère de la Parole est un ministère spécialisé et j'aimerais citer les paroles, peut-être un peu provocantes, du professeur Paul Wells, en référence à ce texte:

«... l'apôtre Paul établit ses Eglises par la prédication de l'Evangile, par une «annonce» verbale. Ceci fait, il ne demande pas aux chrétiens de faire comme lui. Dans ses épîtres, il n'écrit pas «allez évangéliser» ou «témoignez», mais «vivez l'Evangile» afin que les hommes soient conscients de la réalité du salut en Christ. «Faites du bien à tous, particulièrement à ceux qui sont de la maison de Dieu» est une exhortation qui montre bien que, pour l'apôtre, l'Evangile, s'il allait atteindre la société païenne, ne serait pas une parole désincarnée...»¹⁶

Cette citation ne veut sûrement pas dévaloriser le ministère de la Parole. Peut-être faudrait-il simplement rappeler que la vocation principale de l'Eglise – et en même temps ce à quoi elle a été prédestinée –, c'est de se préparer au mariage spirituel avec le Christ. De là procèdent les divers ministères – au premier rang desquels le ministère de la Parole – et l'appel à faire le bien. A force de nous concentrer sur la vocation d'évangéliser (adressée d'abord aux apôtres et aux ministres de la Parole), nous en avons parfois oublié l'appel à faire le bien avec tout ce que cela implique pour les pauvres. Je ne suis pas sûr que la façon dont les évangéliques ont souvent envisagé le mandat missionnaire de Matthieu 28 ait toujours été bien orientée. Je poserai juste deux questions: dans ce mandat, n'est-il pas aussi question d'enseigner tout ce que *Jésus a prescrit*? Donc aussi de faire aux hommes – et donc aux pauvres – ce que nous voudrions qu'on nous fasse. Qu'est-ce qui aurait changé dans la manière d'envisager la mission si l'attention des évangéliques s'était concentrée non pas sur le mandat missionnaire de Matthieu 28, mais sur le texte «parallèle» de Jean 20: «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous

¹⁶ Paul Wells, «Comment témoigner? Par la parole ou par les actes?», in *La Revue réformée*, 183 (1994), 84-85.

envoie» ou, dit plus précisément dans Jean 17: «Comme tu m'as envoyé **dans le monde**, moi aussi je les ai envoyés **dans le monde**»? C'est *toute* l'Ecriture qu'il nous faut prendre en compte et pas seulement nos passages favoris – ou nos aspects favoris de nos passages favoris!

Si l'accent porte très fortement sur la communauté chrétienne, cette communauté est une communauté *ouverte*. Elle est appelée à pratiquer le bien envers *tous*. On peut compléter ce texte de Paul par deux autres, extraits de la première lettre aux Thessaloniciens: «Prenez garde que personne ne rende le mal pour le mal; mais recherchez toujours le bien, soit entre vous, soit envers tous.» (5.15) «Que le Seigneur fasse abonder votre amour les uns pour les autres et envers tous les hommes...» (3.12) Le Sermon sur la montagne est adressé à la communauté des disciples et c'est à cette communauté qu'il est dit: «Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes.» (Mt 7.12)

Quel genre de «bien» faut-il faire? Réponse: celui que nous avons l'*occasion* de faire. «Pendant que nous en avons l'*occasion*, pratiquons le bien envers tous...» On entend parfois dire que les premiers chrétiens ne faisaient pas de plaidoyer auprès des autorités politiques de leur temps pour combattre l'injustice. Mais comparons un peu les contextes. L'année dernière, un représentant du gouvernement français a affirmé, concernant l'atteinte des Objectifs du millénaire pour le développement, que «nous ne pourrons rien faire si nous n'avons pas le soutien de l'opinion publique. Les objectifs sont ambitieux, c'est pourquoi il faut un soutien fort.»¹⁷ En d'autres termes, les citoyens, dont nous sommes, sont appelés par les autorités à les exhorter à tenir leurs promesses. Nos occasions de faire le bien ne sont pas les mêmes que celles des chrétiens du 1^{er} siècle. Néron n'invitait pas les chrétiens de son temps à lui rappeler de s'occuper des pauvres... Mais quand Paul a eu l'occasion de parler à Félix, il a parlé de justice, de maîtrise de soi et de jugement à venir (Ac 24.25). Daniel,

17. Cette citation m'a été communiquée par Thierry Seewald, coordinateur national de la campagne du Défi Michée en France.

quand il en a eu l'occasion, a osé dire à Neboukadnetsar: «Mets un terme à tes péchés par la justice et à tes fautes par la compassion envers les malheureux, et ta tranquillité se prolongera.» (Dn 4.24) Peut-être le Défi Michée devrait-il parler un peu plus de jugement à venir, mais on ne peut sûrement rien avoir à redire au fait qu'il parle de justice ou de compassion!

Quelles sont les occasions de faire le bien aujourd'hui dans l'Eglise et dans le monde? Et quelle place pour les pauvres dans notre «faire le bien»? Il me semble que des textes comme la «règle d'or» nous laissent une très grande marge de manœuvre. Ils nous demandent un effort d'*imagination*: qu'est-ce que je voudrais qu'on fasse pour moi si j'étais à leur place? Et plus encore que d'imagination, un effort d'*identification* avec les hommes, et notamment, et en particulier, avec les pauvres. Ce qui compte, c'est l'obéissance concrète au quotidien – c'est-à-dire l'amour – et pas l'espoir insensé de régénérer nous-mêmes la société. Ce n'est pas parce que le bien que nous faisons n'instaure pas le Royaume de Dieu sur la terre qu'il ne sert à rien, ni même qu'il ne portera pas un certain fruit dans l'éternité. Nous ne sommes pas appelés à changer le monde, mais à *saisir des occasions*. Les chrétiens ont toute légitimité pour s'engager dans la cité quand les occasions se présentent. Et ces occasions, nous ne pouvons pas les prévoir à l'avance. Ce seront celles que Dieu mettra sur notre chemin. Le Défi Michée se présente comme l'une de ces occasions d'avoir une parole chrétienne dans la société en faveur de ceux qui vivent dans l'extrême pauvreté. Saurons-nous la saisir?

Ce qui fait la véritable difficulté d'un engagement évangélique en faveur des pauvres, c'est que nous avons besoin d'être suffisamment libérés de nos craintes et de notre volonté de maîtrise pour oser prendre le risque de faire le bien dans le monde dans lequel nous vivrons en nous enracinant dans une communauté chrétienne, centrée sur la Parole de Dieu et dont Jésus, le Christ, est la seule fondation. C'est pourquoi nous avons besoin de revenir sans cesse à la parole rassurante du Christ: «Sois sans crainte, petit troupeau» et à la bénédiction divine: «Que le Seigneur fasse abonder et déborder votre amour les uns pour les autres et envers tous les hommes...»

LES DÉFIS DU POSTCOLONIALISME

Samuel KAMANO*

Introduction

Ma tâche sera de répondre clairement aux questions suivantes:

– Quels sont les défis liés à la colonisation et quelles sont les conséquences qui en découlent?

– Où se situent les enjeux dans les défis auxquels les pays colonisés sont confrontés, qu'il s'agisse des défis politiques, économiques, culturels et sociaux pour bâtir l'avenir?

– Comment mobiliser les chrétiens d'aujourd'hui pour relever ces défis?

Il serait judicieux que nous parlions des défis du postcolonialisme dans tous les pays du monde qui ont connu le colonialisme, mais le travail serait colossal et fastidieux. Nous avons donc limité notre sujet au continent africain.

1. Quelques précisions sur les trois systèmes de colonialisation

Le colonialisme¹

Le colonialisme est un processus bien connu. Il est basé sur l'occupation militaire et l'exploitation des ressources humaines et naturelles à des fins économiques. La possession de colonies donnait au colonisateur un poids politique sur le plan international. La

* S. Kamano est pasteur, président du Comité exécutif national de l'Eglise protestante évangélique de Guinée-Conakry et coprésident du Conseil chrétien de Guinée.

1. Les précisions données résultent de la compilation et de la synthèse de plusieurs sources (Larousse en trois volumes et dictionnaires Hachette sur CD. Cf. Toupictionnaire: le dictionnaire de politique). (Colonialisme et néocolonialisme)

population locale n'avait aucun droit de participation dans les systèmes de prise de décisions concernant la région ou le pays.

La période coloniale a été très longue, près de cinq cents ans si l'on tient compte du début de la colonisation du continent américain. Des mouvements de résistance se sont constitués pour libérer les colonies dès le début du XX^e siècle. C'est ainsi que la «décolonisation» a commencé après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le mouvement s'est amplifié durant les années 1960 et s'est plus ou moins achevé dans les années 1970.

Le néocolonialisme²

Avec l'indépendance, il s'est graduellement établi de nouveaux rapports avec l'ex-colonisateur dans le cadre de la «coopération». C'est ainsi que le «néocolonialisme» s'est installé avec le concours conscient ou inconscient des cadres et décideurs des anciennes colonies.

Le néocolonialisme permettait à la Métropole de garder ses marchés, sa présence culturelle et, parfois, sa présence militaire à des frais très minimes.

Quant à la classe dirigeante en place, elle obtenait une aide technique pour l'exécution de modèles de développement totalement inadaptés et basés sur un mimétisme aveugle. Cela permettait cependant la vente d'équipements, l'octroi de prêts, le placement d'experts et l'acquisition d'informations précieuses sur la situation économique, sociale et politique du pays. Le système facilitait la corruption et l'enrichissement excessif d'une minorité de «responsables» des deux bords.

Pour ce faire, les dirigeants bénéficient d'une forme de protection politique et militaire leur permettant de rester au pouvoir avec une immunité presque totale. Dans de pareils cas, l'ancienne métropole ne parle ni d'absence de démocratie, ni d'abus des droits de l'homme ni d'excès de corruption. Ce qui compte, ce sont les intérêts stratégiques, politiques et économiques du néocolonisateur.

2. *Ibid.*

Le postcolonialisme³

Le postcolonialisme a ses caractéristiques propres qui le distinguent du colonialisme et du néocolonialisme. Il est un phénomène très récent qui date du début des années 1990, comme suite à la chute des régimes communistes, à la guerre du Golfe et à l'effritement du peu d'unité que le tiers monde était parvenu à construire (Conférence des non-alignés, Groupe des 77, Organisations régionales...). Le postcolonialisme est, avant tout, le produit du «nouvel ordre mondial»

Mahdi Elmandjra a utilisé le terme «postcolonialisme», pour la première fois, en septembre 1990 (après le déploiement des troupes américaines en Arabie Saoudite), dans le titre d'un article publié par la Revue *Futuribles* et intitulé «La crise du Golfe, prélude à l'affrontement Nord-Sud⁴. Cet auteur définit le postcolonialisme de la façon suivante:

«Celui-ci est le produit d'une fausse décolonisation dont les populations du Sud sont aujourd'hui pleinement conscientes, d'une part, et de la peur du Nord qui craint les transformations radicales qu'une telle prise de conscience ne manquera pas d'apporter, d'autre part. La peur de la «déstabilisation» explique le renforcement de l'alliance naturelle entre les faux décolonisés et les faux décolonisateurs, et justifie des actions «préventives» à visage découvert.»⁵

2. Les indépendances

La prise en main de l'Afrique par les Africains

Face à cette situation, il est intéressant de lire la déclaration des archevêques de l'Afrique noire française, réunis à Dakar en avril 1958, juste avant le retour du général de Gaulle au pouvoir:

«De récentes réformes vous ont déjà donné une autonomie et une responsabilité accrues. De nouvelles réformes s'annoncent. Mais, à l'heure où vous êtes ainsi en train de prendre votre sort entre vos mains, il ne faudrait pas qu'un avenir peut-être très long soit grevé, au départ, par des orientations dangereuses ou même des erreurs. C'est pourquoi, notre charge pastorale nous oblige à vous inviter,

3. *Ibid.*

4. *Futuribles*, 147 (octobre 1990).

5. *Ibid.*

avec insistance, à une particulière vigilance devant certains mirages qui peuvent se présenter, à engager votre recherche sur une route périlleuse à tous points de vue.»⁶

Les soleils des indépendances

La colonisation avait bien affecté la vie des peuples africains sur tous les plans (social, politique, économique et culturel). Ces peuples ont lutté activement pour avoir leur indépendance. Cet élan africainiste au début des indépendances met le président Sékou Touré sur orbite, qui devient alors le grand pionnier de la lutte anticoloniale. En 1960, de très nombreux pays d'Afrique deviennent indépendants.

Mais malheureusement, l'indépendance une fois acquise, l'espoir s'est transformé en inquiétude par l'installation d'une nouvelle tragédie provoquant ainsi la déception ou l'indignation généralisée. Dans la plupart de ces pays, la rupture a été tellement brutale avec les anciennes puissances coloniales que les conséquences ont été immédiates sur tous les secteurs de la vie nationale des jeunes Etats nouvellement indépendants.

Alors, les thèmes qui prévalent dans la littérature des indépendances sont entre autres: désenchantement, désillusion et malaise. C'est pourquoi, la plupart des œuvres littéraires, publiées après 1960, se montrent très critiques vis-à-vis des régimes issus des indépendances en Afrique, d'où le procès des indépendances.

Si certains esprits peuvent accuser le fait colonial de retarder le développement de l'Afrique, on ne peut plus rendre la colonisation totalement responsable de la mauvaise gestion qui caractérise les administrations des pays africains devenus souverains. Après le retrait du colonialisme, l'Afrique a dû faire face à un certain nombre de problèmes dont la solution est au-dessus des moyens disponibles.

Il s'agit:

De la conduite des affaires politiques

Selon Winston Churchill, «la démocratie est le moins mauvais système, parmi tant d'autres systèmes». En Afrique, il nous faut

6. Commission française justice et paix, solidarité et développement, l'engagement de l'Eglise catholique (Paris: Cerf, 1992), 53.

distinguer deux Afrique, celle où la démocratie s'enracine progressivement, et l'autre, celle tenue par les dictateurs et les présidences à vie. C'est cette deuxième catégorie qui nous intéresse dans ce qui suit.

Pour exemples, les événements qui se sont produits en Côte d'Ivoire, longtemps considérée comme un havre de paix et qui a basculé dans un cycle de violences entre le Nord et le Sud, avec un problème d'«ivoirité». Le Kenya, quant à lui, un pays touristique que de nombreux étrangers visitaient en toute quiétude, vient de briser son image de paix.

Ces deux cas sont la conséquence d'une démocratie mal intégrée.

Et pourtant, le principe de la démocratie est simple: le pouvoir d'un dirigeant devrait être un pouvoir délégué par le peuple souverain. Dans ce sens, le pouvoir prend l'apparence d'un pouvoir sans domination et sans écrasement du peuple souverain. En effet, le respect de la reconnaissance du peuple souverain est un des fondements des libertés du peuple. Le pouvoir du dirigeant perd ainsi son autonomie et dépend du peuple. En définitive, l'avantage de la démocratie permet une compétition démocratique et honnête, d'où il sortira de l'émulation (vote) due au peuple souverain, le moins mauvais qui assurera la destinée nationale.

En Afrique, ce principe élémentaire et fondamental a laissé la place à la confiscation du pouvoir par le biais des armes, à la corruption des consciences des opposants qui n'ont pas de moyens d'existence suffisants et par les modifications des constitutions⁷. Ainsi l'honneur laisse la place au déshonneur. Résultat, la crise de confiance en politique prend effet en même temps que le déficit démocratique. Ce déficit, à l'approche des élections, conduit toujours à une prudence de l'opposition, et efface l'espoir ou l'optimisme des sociétés africaines de la démocratie. La valeur de la

7. Le président Paul Biya, du Cameroun, envisage la révision de la constitution pour se permettre d'être de nouveau président. Au Congo-Brazzaville, le président Sassou N'Gesso avait modifié la constitution consensuelle pour une constitution taillée sur mesure. Actuellement, son entourage au pouvoir souhaite une autre modification de la constitution pour mettre fin au septennat renouvelable qu'une fois, afin d'installer un quinquennat avec un mandat présidentiel non limité.

paix se trouve écartée et, pourtant, la paix est la valeur consensuelle et contractive entre deux forces. D'ailleurs, Patrice Yengo ne dit-il pas que: «Ce ne sont pas les élections qui provoquent les guerres civiles, mais ce sont les fraudes électorales.»⁸

Dans ce contexte, deux constats peuvent être faits sur le continent africain:

– D'un côté, l'opposition est traquée, intimidée par le pouvoir et devient résignée. La presse est muselée, le pouvoir politique n'a plus de contre poids. Dans un tel cas, la démocratie est confisquée et toutes les atteintes sont possibles (atteintes aux droits de l'homme, impunités, corruption, fraude).

– De l'autre côté, l'opposition présente une force politique incontournable qui est capable de contribuer à la recomposition du paysage politique. Le manque de respect du jeu démocratique par les dictatures de présidence à vie crée des forces sociales et populaires incontrôlées, d'où l'explosion de la violence et des troubles politico-ethniques.

Dans les deux cas de coercition et de dictature, la démocratie se trouve en panne. Les régimes dictatoriaux et archaïques africains inscrivent leur pouvoir, pour une gouvernance à vie. Cette ambition fantasmatique est intolérable dans la mesure où les Etats s'installent dans une usure du pouvoir dans le temps, et le pouvoir politique usé n'a plus d'idées et d'hommes politiques⁹ non usés, capables de conduire convenablement leurs charges.

On a tous compris que l'alternance démocratique a cédé sa place à la présidence à vie, dont la conséquence est l'usure du pouvoir.

L'usure du pouvoir et ses conséquences

L'usure du pouvoir se caractérise par la perte de contact avec la réalité et se traduit, le plus souvent, par une perte de légitimité vis-à-vis des citoyens. Un pouvoir usé ne se rend plus compte de son bilan catastrophique. Généralement, il se fonde sur des jugements insensés et la fuite en avant devient l'ultime bataille.

8. *Journal de l'Indépendance*, 12.

9. *Ibid.*

La longévité du pouvoir, l'articulation des différents comportements autour du pouvoir, les ambiguïtés qui existent parfois dans les discours témoignent résolument de la complexité des pouvoirs politiques usés. Ainsi l'analyse autour de leur personnage décrit, généralement, des hommes d'Etat qui deviennent progressivement monarques¹⁰.

Le pouvoir usé ne reconnaît plus l'altérité du temps et de l'espace, alors que la reconnaissance de ces deux vecteurs entraîne la maîtrise et le dépassement de soi sur le temps impari. L'expansion fantasmatique illimitée ou le besoin effréné du pouvoir pousse à la négation de la puissance limitée dans sa fonction et dans le temps. En Afrique, ce rêve de pouvoir illimité a maintenu les anciens rapports sociaux du monopartisme, entraînant ainsi l'illusion d'un pouvoir politique héréditaire¹¹ et l'illusion de nation démocratique. Il se passe donc en Afrique un conflit entre «l'ordre ancien», qui puisait ses excuses dans les sociétés traditionnelles africaines, où le pouvoir est absolu¹², non partagé et non critiqué, et «le nouvel ordre» qui est l'aventure dans le temps et l'espace et les libertés fondamentales en utilisant les moyens modernes que nous offrent les nouvelles technologies.

De ce conflit naissent des rébellions qui ont pour principal objectif de briser le monopole du pouvoir détenu injustement par un Clan et de mettre fin à l'usure du pouvoir. Les contestations d'aujourd'hui ressemblent à celles qui ont conduit à l'acceptation de la démocratie comme moyen de bonne gouvernance en Afrique. Et force est de constater qu'en Afrique, ces nouvelles contestations contre la confiscation du pouvoir et de l'usure du pouvoir qui s'ensuit permettent des évolutions démocratiques.

10. C'est le cas du Cameroun avec le président Paul Biya, le Congo-Brazzaville avec le président Sassou N'Guesso, le Gabon avec le président Bongo Ondimba, le Tchad avec le président Idriss Deby, la Libye avec le président Kadhafi, l'Angola avec le président Dos Santos, le Zimbabwe avec le président Robert Mugabe, le Soudan avec le président Omar Béchir, etc.

11. Au Togo, le président Gnassingbé Eyadéma avait le pouvoir à la suite d'un coup d'Etat de 1967, et il est resté le président à vie jusqu'à sa mort en 2005; il fut remplacé par son fils Faure Gnassingbé. En RDC, on déplore un cas analogue, où le président Kabila, après sa mort tragique suite à un coup d'Etat, fut remplacé par son fils Joseph Kabila.

12. L'ex-président Zaïrois Mobutu Séso Séko disait: «Chez nous, les Bantous, le pouvoir est à vie et le pouvoir d'un chef est absolu.» Quant au président Congolais Sassou N'Guesso, il affirme: «Un chef, ça se respecte et nul n'a le droit de lui apporter une critique.»

Le chemin vers le bonheur: les partis politiques

Habitués à vivre sous des régimes de parti unique depuis les années 60 jusqu’aux années 90, les Africains arrivent aujourd’hui, assez difficilement, à se regrouper autour de programmes consistants pour bâtir des partis politiques en vue de l’amélioration de la gouvernance. Les regroupements politiques auxquels nous assistons en Afrique se font sur la base de considérations économiques: se mettre dans un parti politique dont le leader est jugé nanti, ou rejoindre le parti au pouvoir, pour tirer des avantages liés à un poste qu’on espère occuper un jour, ou simplement essayer de se regrouper parce qu’on est de la même ethnie, de la même région ou parce qu’on est coreligionnaire.

A la fin d’un congrès, fort médiatisé, d’un parti politique à Kinshasa, un spectateur s’exclama presque indigné:

«Ces gens-là avec leur parti politique ne changeront jamais! Leur réunion, c’est de la foutaise. Avec les élections qui s’approchent, ils tiennent seulement à faire bonne figure devant le peuple. Ce sont des menteurs et des voleurs. On ne peut pas leur faire confiance. Moi et les partis politiques? Plus jamais; désormais je suis indépendant.»¹³

De la gestion des affaires publiques

Au temps des partis uniques, le bien public profitait prioritairement aux gouvernants et à leurs familles. En raison du fait que, d’une façon générale, la recherche du quotidien occupe une grande place dans le programme de chaque citoyen, les hommes aux affaires utilisent toutes sortes d’acrobatie pour faire de la chose publique leur propriété personnelle. Tous trouvent que c’est là une attitude normale: se servir de sa position sociale pour s’enrichir avec la chose publique. Ils justifient leur action en utilisant cet adage populaire guinéen: «la chèvre ne broute qu’à son lieu d’attelage», pour dire que c’est de votre position administrative qu’il faut tirer votre fortune. Cela parce qu’en Afrique, par exemple, il n’y a aucun salaire payé par l’administration publique qui permette à son titulaire de couvrir l’ensemble de ses besoins. Il y a là un autre défi important à relever au plan des injustices.

13. Juillet-septembre 2007.

Des injustices

Faute de transparence et de contrôle démocratique sur les relations financières entre la France et les pays africains, on ne peut avancer que des hypothèses. On estime qu'au moins 25 % de l'aide bilatérale est détournée. La comptabilité publique interdit la corruption directe. Mais on peut aussi être un corrupteur passif si l'on prête à un pays en sachant pertinemment que cet argent sera détourné. Cette confusion permanente entre les patrimoines privés des dirigeants et les ressources nationales, agricoles ou minières, se retrouve au Gabon, au Congo et au Cameroun. Les 90 000 titulaires de gros revenus ivoiriens ne paient jamais d'impôt, et ils oublient de payer leurs notes d'électricité. Pourquoi ces libéralités aveugles? Ces pays sont dirigés par de grands «amis de la France», ou plutôt par ses principaux décideurs économiques et politiques. L'«aide au développement» consisterait aujourd'hui à prendre l'argent dans les mains des pauvres (contribuables français) pour aller mettre ces montants dans les poches des plus riches d'Afrique (dirigeants politiques et administratifs).

Comment expliquer aux contribuables occidentaux que l'on apporte des aides financières à des Etats dont les chefs pillent ouvertement les budgets? Et comment continuer à subventionner les pays africains si, au vu et au su de tout le monde, des vols réguliers sont organisés vers la Suisse pour y déposer des valises de billets? Ce que la Suisse ne tolère plus pour l'argent de la drogue, l'accepte-t-elle pour le sang des pauvres?

3. Le défi socio-économique et culturel

Une culture sans emprunt est appelée à disparaître. Mais une culture qui se vide de son contenu pour en adopter une autre perd de son identité.

Après les indépendances, on a assisté à un phénomène d'acculturation des populations. Elles sont déconnectées et détournées de leur propre marche socio-économique pour adopter des systèmes socio-économiques pour lesquels elles n'ont ni les moyens, ni les compétences requises. Il y a une absence totale ou partielle des prêts requis pour mener les systèmes économiques importés et imposés aux ex-colonisés. On assiste alors à une chute brutale

dans l'économie du marché (économie libérale) sans capitaux (sans accumulation des capitaux). Je prendrai pour exemple la notion du «développement». Axelle Kabou le dira clairement: «La notion du développement en Afrique noire n'évoque pas la nécessité de mener un combat pour améliorer les conditions de vie. Le développement est ressenti comme une surcharge pondérale que supporteraient mal des cultures fragilisées par la traite négrière, la colonisation et le néo-colonialisme: il met mal à l'aise, profondément, durablement.»¹⁴ Il souligne ainsi un aspect très important en disant que les fondements mêmes du développement sont loin d'être motivants pour les Africains. Il va plus loin en disant que l'Afrique noire reste profondément humiliée par l'idée même du développement.

Sur le plan culturel, chaque métropole a imposé à sa colonie sa langue comme langue officielle de communication et de travail. Or, nous savons que, seule, la langue maternelle est capable de véhiculer avec réalité et bonheur les valeurs de la civilisation qui lui a donné naissance; toute autre langue ne peut que s'adapter à des réalités, des situations qu'elle n'est pas originellement appelée à exprimer. Ainsi, les multiples difficultés que rencontrent les auteurs africains dans leur production peuvent les contraindre à de nombreuses innovations, surtout dans le domaine romanesque, par exemple. Ecoutez l'écrivain ivoirien, Ahmadou Kourouma, auteur de *Les Soleils des conférences*:

«Qu'avais-je donc fait? Simplement donner libre cours à mon tempérament en distordant une langue classique trop rigide pour que ma pensée s'y meuve, j'ai donc traduit le malinké en français en cassant le français pour trouver et restituer le rythme africain...»¹⁵.

On peut donc convenir que les multiples problèmes que connaissent la plupart des systèmes éducatifs africains trouvent leur origine dans cette adoption des langues occidentales, dont le corollaire est la dépendance du continent noir vis-à-vis de l'Occident pour les problèmes de manuels scolaires (leurs ressour-

14. Axelle Kabou, *Et si l'Afrique refusait le développement?* (Paris: L'Harmattan, 1991), 35.

15. Ahmadou Kourouma, *L'Afrique littéraire et artistique*, n° 10, cité par Makhily Gassama dans *Kuma* (Dakar/Abidjan: Nouvelles Éditions Africaines, 1984), 237.

ces traditionnelles ne sont pas conformes aux réalités culturelles africaines), les formations post-universitaires et doctorales, qui provoquent une véritable hémorragie économique à l’Afrique. Nguéma Oban dénonce, pour sa part, dans l’«Aspect de la religion Fang» le génocide culturel exercé par l’Eglise occidentale sur les religions traditionnelles. Il est donc aisément de comprendre que le développement des phénomènes de perversion des mœurs, de grand banditisme et de délinquance en Afrique dépend de cette aliénation culturelle.

Makhily Gassama, écrivain sénégalais, auteur de *Kuma*, une interrogation sur la littérature nègre de langue française dira:

«Un lien étroit existe indubitablement entre l’homme, sa langue et sa culture. Autant il est difficile de concevoir l’homme sans culture, autant il est difficile de concevoir la culture sans la langue qui est chargée de sa transmission à travers les âges.»¹⁶

C’est ce lien que l’Occident a brisé en Afrique. L’Afrique est en train de payer et continuera longtemps encore de payer un lourd tribut à la présence occidentale sur le continent. Les frontières arbitrairement installées représentent la marque la plus indélébile de cette présence coloniale, dont les effets ne sont pas pour disparaître demain matin: le morcellement politique du continent, la division de ses fils, synonyme de déchirure du tissu social africain et de conflits frontaliers entre Etats rivaux indépendants. Mieux, l’importation de certaines idéologies étrangères, comme la démocratie, provoque un choc culturel. On se souvient que la déclaration universelle des droits de l’homme et du citoyen de 1789 proclame dans son article 1^{er} «Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit». Diderot, dans *Autorité politique* précise: «Aucun homme n’a reçu de la nature le droit de commander aux autres.»¹⁷

Justement, le contenu de ces principes défavorise la sagesse africaine, conservatrice et hostile à toute revendication, pour qui le principe de la gérontocratie accorde traditionnellement la gestion du pouvoir politique. C’est pour cette raison que Seydou Badian

16. Makhily Gassama, *Culture et civilisation* (Paris: Seuil), 78.

17. *Littérature francophone. Anthologie* (Paris: Nathan, 1992), 69.

dans *Sous l'orage* se lamente: «Les choses ont changé. Nos enfants ne veulent plus nous suivre.» Ainsi, on notera que toutes les structures politiques traditionnelles trouvées en Afrique ont été remplacées par celles importées par le colon. Et celles-ci tiennent la route difficilement aujourd’hui. En effet, la gestion de cet héritage colonial plonge le continent noir dans une perpétuelle ébullition et expose les Africains à un mythe, celui de l’unité africaine.

Dans le domaine économique, ce serait une erreur de penser que le pillage des ressources économiques de l’Afrique par les colonisateurs ne peut avoir d’effet sur le développement actuel de notre continent, dans la mesure où les richesses accumulées constituent un important moyen d’investissement dans le cadre de la néo-colonisation, astucieusement appelée coopération. René Maran dans *Batouala* (p. 22) affirme en dénonçant le système colonial: «Tu bâties ton royaume sur des cadavres.» Les cadavres dont il est question, c’est l’appauvrissement du continent noir, c’est son sous-développement, sa misère, son marasme économique. C’est dire qu’il faut trouver un lien direct entre colonisation et néocolonisation, qui maintient, encore de nos jours, chaque puissance étrangère dans son ancienne colonie.

Le fait colonial a constitué, sans nul doute, le principal handicap à tout effort de développement économique de l’Afrique. Le commerce extérieur africain tributaire de la détérioration des termes de l’échange, la faiblesse des ressources envoyées par les institutions financières internationales, la présence obligatoire des coopérants pour soi-disant gérer les fonds d’aide au développement, le manque de correspondance entre les projets de développement imposés par l’Occident et les aspirations profondes des populations africaines, telles sont les difficultés qui minent l’illusion de la modernisation à outrance du continent africain et le cauchemar d’un sous-développement mortel. C’est ce qui pousse l’auteur de *Jeune Afrique économie* (N° 276 du 30 novembre au 13 décembre 1998) à affirmer que «nos dirigeants ne sont que de grands arbres qui cachent la forêt», autrement dit les nouveaux maîtres de l’Afrique dite libre ne sont que des paravents qui voilent la culpabilité de l’Occident dans les souffrances du continent.

4. Le défi des disparités

Cette partie insiste sur la dimension mondiale du problème de la pauvreté: disparités criantes entre les tenants du pouvoir et le reste de la population ainsi que la distorsion croissante qui éloigne de plus en plus les démunis des plus favorisés. D'ailleurs, Germain Gazoa écrira:

«La société est malade de son système et de tous ceux qui la dirigent. Tout le monde est engagé dans une course effrénée pour la vie. Chacun lutte pour soi-même et pour les siens. Ainsi voient le jour le népotisme et le favoritisme qui consistent à mettre à la place des plus méritants, les éternels assistés, les ‘ayant-droits’ nullement qualifiés pour le poste. La gabegie, la corruption sous toutes ses formes, les détournements, l’injustice [...], voilà les nouveaux noms de la société contemporaine. Les pauvres continuent de mourir de faim pendant que les riches meurent de trop manger.»¹⁸

Le revenu annuel des personnes les plus riches, représentant 1 % de la population du monde, est égal à celui des 57 % des plus pauvres, et 24.000 personnes meurent chaque jour des conséquences de la misère et de la malnutrition. La dette des pays pauvres ne cesse de croître, les rendant, ainsi, de plus en plus pauvres, alors que ceux-ci ont déjà remboursé plusieurs fois le montant des emprunts initiaux. Des guerres, déclenchées par la recherche de ressources, coûtent la vie à des millions de gens, tandis que des millions d’autres meurent des suites de maladies qu’on aurait pu prévenir. La pandémie universelle du VIH/sida atteint la vie dans toutes les parties du monde et touche les plus pauvres, là où il est impossible de se procurer des médicaments génériques. La majorité des personnes pauvres sont des femmes et des enfants, et le nombre des gens vivant dans la pauvreté absolue avec moins d’un dollar (Etats-Unis) par jour continue d’augmenter.

5. Le défi religieux

Il est important de noter que les indépendances sont intervenues à une époque (1960) où l’évangélisation était récente; l’Eglise était à ses débuts dans la plupart des pays africains. Les puissances coloniales (France, Espagne, Allemagne, Portugal,

18. Germain Gazoa, *Dieu en danger! J'accuse...* (Abidjan: UCAO, 2002), 20.

etc.) avaient aussi mal accueilli cette volonté des Africains de s'affranchir du joug colonial. On peut alors imaginer les difficultés de tous ordres auxquels les jeunes Etats étaient confrontés.

Pour l'Eglise, la première difficulté à l'égard des jeunes Etats africains a été l'option préférentielle que la majeure partie des dirigeants africains ont adoptée: le marxisme-léninisme. Cette idéologie ne pouvait faire «bon ménage» avec l'Eglise. Le bras de fer était donc inévitable entre la hiérarchie africaine des Eglises locales et les autorités des jeunes Etats africains. Face à ce phénomène, beaucoup de prélats et pasteurs, à l'instar de l'administration coloniale, ont dû faire leurs valises sous la menace des expulsions.

Du début des indépendances jusqu'au changement de régime politique, l'Eglise dans ses différents compartiments a été soumise à de rudes épreuves:

- suppression des mouvements d'action apostolique des jeunes;
- suppression des subventions des écoles privées chrétiennes;
- expulsion des pasteurs et des prêtres missionnaires étrangers;
- nationalisation et confiscation des biens de l'Eglise.

Qui relèvera ces défis?

L'Eglise sera au premier rang de ceux qui oseront, par tous les moyens dont ils disposent, rompre le cercle infernal de la pauvreté. Pour quatre raisons au moins:

1. Nous croyons que Dieu a fait une alliance avec toute la création (Genèse 9.8-12). Dieu a suscité sur terre une communauté fondée sur la perspective de la justice et de la paix. L'alliance est un don de la grâce qui ne saurait être vendu au marché (Esaïe 55.1). C'est une économie de grâce pour toute la création et ses habitants. Jésus montre qu'il s'agit d'une alliance sans exclusive dans laquelle les pauvres et les marginaux sont des partenaires préférentiels, et il nous appelle à placer la justice «envers ces plus petits» (Mt 25.40) au centre de la vie de la communauté. Toute la création est bénie et intégrée dans cette alliance (Os 2.18ss).

2. Nous croyons que Dieu est un Dieu de justice. Dans un monde de corruption, d'exploitation et de convoitise, Dieu est, de façon toute spéciale, le Dieu des indigents, des pauvres, des

exploités, de ceux à qui on fait du tort et que l'on maltraite (Ps 146.7-9). Dieu demande des relations justes avec toute la création.

3. Nous croyons que Dieu nous appelle à entendre les cris des pauvres et les gémissements de la création, ainsi qu'à suivre la trace de la mission publique de Jésus-Christ, venu pour que tous aient la vie, et qu'ils l'aient en plénitude (Jn 10.10). Jésus apporte la justice à ceux et celles qui sont opprimés et donne du pain à ceux et à celles qui ont faim; il libère les prisonniers et rend la vue aux aveugles (Lc 4.18); il apporte soutien et protection à ceux et celles qui sont brisés, aux étrangers, aux orphelins et aux veuves.

4. Nous croyons que Dieu nous appelle à nous tenir aux côtés de ceux et celles qui sont victimes de l'injustice. Nous savons ce que le Seigneur demande de nous: pratiquer la justice, aimer la miséricorde et marcher humblement avec Dieu (Mi 6.8). Nous sommes appelés à nous dresser contre toute forme d'injustice économique et écologique, «afin que le droit jaillisse comme les eaux et la justice comme un torrent intarissable» (Am 5.24).

L'Eglise insistera sur trois aspects:

a) Défendre la cause des démunis.

Nous savons que la création continue de gémir, qu'elle est réduite en esclavage, qu'elle attend d'être libérée (Rm 8.22). Les cris de ceux qui souffrent nous interpellent, ainsi que les blessures de la création elle-même. Nous voyons un rapport tragique entre les souffrances des personnes et les dommages causés au reste de la création.

b) Dénoncer les injustes inégalités économiques entre riches et pauvres, les abus autoritaires et administratifs au détriment de la collectivité. Les racines de ces menaces massives envers la vie sont, avant tout, le résultat d'un système économique injuste défendu et protégé par de puissants moyens politiques et militaires. Les systèmes économiques sont une question de vie ou de mort. C'est pourquoi, l'Eglise doit annoncer l'Evangile aux riches et aux pauvres.

Aux riches: par sens de la justice, l'Eglise doit dénoncer l'exploitation et la violation des droits de l'homme, image de Dieu.

Et, par son appel universel à la conversion et à la réconciliation, elle essaie de forger, autant qu'elle le peut, un monde plus juste, fraternel et humain pour tous. Nous sentons aussi l'importance et l'urgence de ne pas nous arrêter à la conversion individuelle, d'atteindre, au contraire, les structures injustes qui sont de vrais péchés. Il faut leur signaler en particulier que ces injustices ne sont pas seulement «occasionnelles et transitoires: ces injustices sont stratifiées dans des structures d'oppression qui exigent une solution d'une manière pacifique mais ferme et décidée.»¹⁹

Aux pauvres: annoncer aux pauvres l'Evangile dans sa totalité. Et surtout faire comprendre à certains pauvres que le refus de travailler et la mauvaise gestion sont des formes d'injustice. Cela veut dire que lutter contre la pauvreté, c'est aussi lutter contre toutes ces formes d'injustice.

c) Former la jeunesse. L'Eglise a un rôle irremplaçable à jouer dans la formation de l'homme juste; c'est, là même, l'exigence pour l'Eglise d'Afrique de former des cadres laïcs responsables et engagés, qui doivent se battre sur tous les fronts, en vue de la transformation positive de notre société, dans le but ultime qui est la sanctification de l'homme. En faisant l'homme à son image, Dieu a doté l'être humain de facultés créatrices exceptionnelles qu'il nous appartient de développer. Le devoir nous appelle à multiplier les «bons cerveaux» en Afrique en construisant des écoles et en créant un environnement propre à l'apprentissage sans soucis. Ces écoles, une fois créées, ont besoin d'équipement modernes et d'enseignants qualifiés. C'est là, un autre défi, et non des moindres, à relever en Afrique postcolonialisme: former des jeunes capables de prendre en main les destinées de nos nations avec toute la rigueur qu'exige le développement durable, en matière de gestion.

19. D.C., n° 1664, du 17 novembre 1974.

DIRECTION ET DÉVELOPPEMENT DURABLE... À LA MANIÈRE DE DIEU

Harold KALLEMEYN*

Introduction

Pourquoi certains pays en voie de développement, particulièrement ceux qui possèdent de très importantes ressources naturelles, continuent-ils à connaître la pauvreté et l'instabilité politique?

Pendant cette présentation, je me propose d'apporter quelques éléments de réponse à cette question à partir de l'affirmation suivante: une bonne *gouvernance* est un élément indispensable du bon développement et de la prospérité des peuples, des communautés et des nations.

J'aborderai deux questions: la première *conceptuelle*, la seconde d'ordre plus *pratique*.

Premièrement: «Quels sont les traits caractéristiques d'une bonne gouvernance?» Ou, pour le dire autrement: «Qu'est-ce qu'un bon chef?» Deuxièmement: «Comment susciter et former de bons dirigeants?»

J'introduirai la première question «Qu'est-ce qu'un bon chef?» par cinq prémisses:

- La crise de gouvernance dans certains pays en voie de développement – particulièrement dans ceux où la majorité de la

* H. Kallemyen est professeur associé de la Faculté libre de théologie réformée d'Aix-en-Provence et anime des projets missionnaires en Afrique francophone.

population se considère comme chrétienne – est liée à une compréhension insuffisante de l’enseignement des Ecritures saintes.

– L’un des concepts bibliques négligés est celui de la *création*. La présentation que la Bible fait des actes et des intentions de Dieu, au commencement du monde, est particulièrement ignorée.

– La manière que Dieu a de se présenter, dans les premiers chapitres de la Genèse, exerce une influence importante sur l’idée que le croyant se fait de ses propres responsabilités.

– Dans les premiers chapitres de la Genèse, Dieu se présente comme un dirigeant providentiel, c’est-à-dire comme quelqu’un qui pourvoit en abondance aux besoins de ceux qu’il dirige.

– Dieu donne à Adam et à Eve – de manière limitée – la responsabilité d’être, comme lui, des *dirigeants providentiels*.

Considérons maintenant, en trois temps, les traits caractéristiques de la direction (de la gouvernance) providentielle de Dieu:

Premièrement, dans les deux premiers chapitres de la Genèse.

Ensuite, en Genèse 3, qui décrit l’irruption du péché dans le monde.

Enfin, dans les rapports entre Dieu et Caïn, décrits en Genèse 4.

1. La direction providentielle du Dieu créateur (Genèse 1-2)

Les deux premiers chapitres de la Genèse présentent au moins six traits caractéristiques – six qualités – de la gouvernance *providentielle* de Dieu.

- Dieu est bienveillant et *généreux*.
- Il est *travailleur*.
- Il reste *accessible* et il est disponible pour ceux qu’il dirige.
- Il cultive, chez ceux qu’il dirige, un esprit de *réflexion* et du discernement.
- Il leur confie un mandat de développement créatif: *créativité*.
- Il privilégie le travail «en équipe», la collaboration.

Dieu est bienveillant et généreux

Des commentateurs bibliques, Juifs comme chrétiens, remarquent à quel point les premiers chapitres de Genèse soulignent la

générosité de Dieu. La création, la terre, est dépeinte comme étant un lieu riche et où l'abondance est grande, ayant reçu de Dieu la capacité de se multiplier et de se développer. Calvin remarque que le récit de la création suscite chez le lecteur une admiration devant la grandeur et la générosité de l'œuvre de Dieu, ainsi que de la reconnaissance pour la manière dont l'humanité en bénéficie. Calvin compare le Créateur à des parents enthousiastes qui attendent leur premier enfant. Ils s'assurent que tout est prêt pour l'enfant qui va naître: un berceau est installé, des vêtements de bébé sont préparés, tout est fait pour assurer que l'enfant attendu recevra le meilleur accueil possible.

Cette générosité montre, en particulier, à quel point Adam et Eve ont de la valeur pour Dieu.

Dieu travaille

Pendant les six jours de la création, Dieu travaille avec méthode, avec assiduité. Il ne s'arrête pas au milieu de son projet. Il le poursuit jusqu'au bout. Remarquons aussi que Dieu évalue son œuvre. Vers la fin du sixième jour, Dieu fait le bilan du travail qu'il a accompli. Il remarque la solitude d'Adam et se remet au travail pour corriger cette lacune.

Le travail de Dieu ne se limite pas à ce qui lui est propre – l'acte de créer. Avant de placer Adam dans le jardin, Dieu s'engage dans un travail d'**agriculture**: «Le Seigneur Dieu planta un jardin à Eden [...] des arbres de toute espèce, agréables à voir et bons à manger.»

Dieu a travaillé la terre. Il a planté des arbres non pas pour son propre agrément, mais afin de pourvoir Adam et Eve d'une nourriture saine et d'un cadre de vie agréable. Par son travail d'**aménagement du territoire** qu'il a créé, Dieu montre l'importance et la valeur de la vocation d'agriculteur.

Dieu reste accessible et il est disponible pour ceux qu'il dirige

Après avoir créé Adam, Dieu ne se retire pas de la scène, laissant Adam seul. Dieu reste proche de lui. Il vient à la rencontre d'Adam. Cette rencontre a lieu non pas au ciel, la demeure de

Dieu, mais chez Adam. Le Dieu de la création est aussi un Dieu de déplacement et de proximité.

Proche d'Adam, il comprend les besoins de celui-ci, particulièrement son besoin de compagnie, un besoin qui ne peut être comblé ni par la présence bienveillante de Dieu, ni par celle des animaux. Dieu comble ce besoin, qu'il comprend, par la création d'Eve.

Dieu cultive, chez ceux qu'il dirige, un esprit de discernement

Dieu communique verbalement avec Adam et Eve, afin de leur expliquer le sens de la création et les avertir du danger. Dieu leur *explique* le sens de la création, afin qu'ils comprennent la place qu'ils doivent y occuper. «Soyez féconds, dit Dieu, je vous donne toute herbe portant de la semence [...] et tout arbre ayant en lui du fruit.» Dieu les met aussi en garde contre un danger redoutable. «Tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras.»

Dieu leur confie un mandat de développement créatif et durable

Les paroles prononcées par Dieu apportent à Adam et Eve bien plus que de l'information, des conseils et des avertissements.

Après avoir donné l'exemple par son propre travail créatif, Dieu engage Adam et Eve dans un projet *créatif*. Ils ne sont pas appelés, comme Dieu, à *créer*, mais à procréer et à faire fructifier la terre. «Remplissez la terre [...]» Par ces paroles, Dieu invite Adam et Eve à imaginer un avenir différent de leur situation immédiate. Il les incite à considérer le monde, qu'il leur confie, comme un lieu en voie de mutation constante, un monde *en voie de développement*. Un monde où tout ce qui est déjà *très bon* peut évoluer, se multiplier – se développer – grâce à la bénédiction de Dieu.

Dans le jardin, Dieu conduit les animaux à Adam pour voir comment il allait les appeler. Ainsi, Dieu l'engage dans l'exploration et la découverte progressive du monde. Remarquons qu'Adam n'avait pas besoin de nommer les animaux pour survivre. Les arbres et les plantes lui apportaient sa nourriture.

Cependant, la vocation qu'il a reçue de Dieu allait au-delà de ses besoins immédiats. En donnant aux animaux leur nom, Adam répond à une vocation d'exploration et de classification proprement *scientifiques*.

Dieu agit «en équipe» et encourage le travail en équipe

L'Ecriture décrit la création comme le résultat du travail des trois personnes de la Trinité. Chacune a joué un rôle vital. Dans l'Ecriture, le titre de Dieu est généralement attribué au Père. Mais le Père n'agit pas seul. L'Esprit se tient au-dessus de tout avant même que Dieu ne prononce ses premières paroles créatrices. L'apôtre Jean affirme que c'est par le Fils que tout a été créé (Jn 1.3).

Dieu invite les porteurs de son image à s'associer à son équipe trinitaire. Et il appelle Adam et Eve – ensemble, en équipe – à développer son œuvre. Pour Adam, découvrant Eve pour la première fois, l'idée de pouvoir s'engager dans un travail de long développement avec celle qui est «os de ses os, et chair de sa chair» a été manifestement une bonne nouvelle.

2. La direction providentielle de Dieu après la chute (Genèse 3)

Malgré la rébellion d'Adam et Eve, Dieu continue à les conduire de manière providentielle.

Dieu reste bienveillant et généreux

Après leur désobéissance, Dieu a puni Adam et Eve. Mais il ne leur a pas infligé une «punition maximale». Il n'a détruit ni leur personne ni leur habitat. Tout en respectant sa propre loi, Dieu n'a pas fait payer à Adam et Eve le prix complet de leur faute. Il a été miséricordieux, sa miséricorde étant une forme de générosité qui se manifeste non pas en fonction des qualités de ceux qui en bénéficient, mais plutôt malgré leurs défauts.

La miséricorde généreuse de Dieu montre à quel point Adam et Eve ont gardé de la valeur pour lui, malgré leurs actions condamnables. Dieu montre sa miséricorde aussi par l'encadrement continu de ses créatures. Il les protège – avec le

reste de la création – de leurs attitudes et de leurs comportements destructeurs.

Dieu reste accessible et disponible pour son peuple

Adam et Eve ont fait des dégâts importants dans leur relation avec Dieu, dans leur propre vie et dans la création. Coupables, ils fuient Dieu. Ils font tout pour se cacher de lui.

Pourtant, Dieu ne les a pas abandonnés là où ils étaient. Il ne s'est pas retiré. Il les a cherchés afin de les rencontrer et de se retrouver avec eux. Dieu, à la manière d'un magistrat humain, aurait pu dépecher les anges pour qu'ils transportent Adam et Eve, *manu militari*, devant un tribunal céleste. Mais il ne l'a pas fait. Comme un bon berger, il s'est déplacé, il a fait tout le chemin nécessaire pour les retrouver, même si eux ne souhaitaient pas le rencontrer.

Dieu s'engage pour répondre à un besoin de son peuple

Dieu s'engage, à long terme, à réparer l'œuvre de sa création. Il promet une victoire définitive sur le destructeur, ce destructeur qui continue à tout faire pour empêcher le développement durable de la création.

Dieu s'engage aussi à court terme. Malgré la corruption du monde produite par le péché, Dieu ne s'en éloigne pas. Il saisit un animal, une de ses créatures «innocentes». Il le tue et, de la peau de la bête, il confectionne des vêtements pour Adam et Eve.

Dieu continue à cultiver un esprit de discernement chez son peuple

Lorsque Dieu retrouve Adam et Eve, il les informe des conséquences désastreuses de leur désobéissance. Cependant, Dieu ne se contente pas de donner simplement de l'information à Adam et Eve. Il engage une conversation avec eux en posant des questions. Pourquoi Dieu leur pose-t-il des questions? Ce n'est pas parce que Dieu ne connaissait pas la réponse, mais parce qu'il voulait, premièrement, rétablir avec eux la communication rompue et, deuxièmement, les amener à réfléchir et à prendre conscience de leur condition et de leur vocation permanente.

Dieu confirme leur vocation et leur communique de l'espérance

Dieu n'a pas annulé les responsabilités d'Adam et Eve dans le monde, malgré leur comportement irresponsable. Malgré la malédiction qui pesait sur eux à cause de leur péché, Dieu ne leur a pas retiré le mandat de développer la terre et de se développer. Cette responsabilité est clairement confirmée après le déluge. Après le déluge, Dieu a communiqué de l'espérance à la race humaine. Dieu promet de ne jamais abandonner son monde qui est fait pour être développé et, comme nous l'avons déjà dit, il promet à Adam et Eve de vaincre, un jour, le prince de la destruction, le diable.

Dieu ne renonce pas à collaborer avec ceux qui se rebellent contre lui

Par sa présence et par ses promesses, Dieu indique son intention de poursuivre une collaboration avec son peuple. Dieu ne rejette pas définitivement ses mauvais collaborateurs. Il ne les élimine pas. En revanche, il les invite à reprendre leurs fonctions, tout en subissant les conséquences de leurs actes.

Remarquons que même si Adam et Eve, à la suite de leur péché, sont plutôt enclins à s'accuser qu'à s'épauler et à s'admirer, Dieu n'a pas pour autant annulé leur mariage. Il confirme leur responsabilité d'agir en équipe en les envoyant *ensemble* dans le monde.

3. Dieu, un conducteur providentiel pour Caïn

En quoi Dieu se présente-t-il comme un conducteur providentiel pour Caïn?

Dieu est bienveillant avec Caïn

Dieu a manifesté sa bienveillance/miséricorde à Caïn de trois façons.

D'abord, Dieu a clairement dit que son refus de l'offrande de Caïn n'était pas un rejet de la personne de Caïn. Dieu a invité Caïn à surmonter son échec en présentant une offrande qui soit *excellente et acceptable* comme celle de son frère. Et Dieu a pris la peine de le mettre en garde contre le danger destructeur de la jalouse.

Deuxième acte de miséricorde: Dieu n'a pas anéanti Caïn après le meurtre de son frère cadet.

Troisièmement, Dieu a manifesté sa miséricorde en protégeant Caïn contre ceux qui voulaient le tuer pour venger la mort d'Abel.

Dieu exerce à l'égard de Caïn ce que l'on pourrait qualifier de «miséricorde sévère». Dieu punit le crime, mais il n'anéantit pas le criminel, et il le protège de la vengeance des autres.

Dieu reste accessible et disponible pour Caïn

Dieu n'a pas abandonné Caïn, ni avant, ni après son crime. Dieu est allé à sa rencontre pour parler avec lui. Lors de leurs conversations avant le crime, Dieu avertit et il encourage Caïn. Après le meurtre, Dieu informe Caïn de sa punition, l'exclut de sa famille d'origine, mais il ne lui ôte pas sa vocation de développement, comme nous le verrons dans un instant.

Dieu cultive un esprit de compréhension et discernement chez Caïn

Avant et après son crime, Dieu vient auprès de Caïn, comme il est venu auprès de ses parents désobéissants dans le jardin, en lui posant des questions, des questions qui donnent à Caïn l'occasion de réfléchir sur lui-même et sur sa situation.

Dieu redonne à Caïn de l'espérance pour l'avenir et ne lui enlève pas sa vocation de participer au développement du monde

Caïn est exclu de son clan à cause de son péché. Pourtant, malgré cette punition, Dieu offre à Caïn une protection et de l'espérance. Sous la protection de Dieu, sur une terre éloignée – *étrangère*, pourrait-on dire – Caïn et ses descendants ont conservé leur vocation, qui est de développer le monde. Caïn a pu fonder une famille nombreuse et productive. Il a fondé la première ville mentionnée dans l'histoire du monde. Ses enfants n'ont pas manqué de créativité. L'un a inventé des instruments de musique, un autre des outils de travail.

Dieu ne renonce pas à collaborer avec celui qui lui désobéit

Bien que Caïn se soit éloigné de Dieu après son crime, Dieu ne

le prive pas de sa vocation humaine. Dieu le protège et il lui accorde la possibilité de procréer et d'édifier une communauté humaine qui apporte une contribution importante au développement du monde.

En résumé

Les premiers chapitres de la Genèse présentent un Dieu qui, dans l'exercice de son autorité,

- est généreux et miséricordieux;
- est travailleur et ne dédaigne pas le travail manuel;
- fait le premier pas pour aller vers son peuple, là où il se trouve, même dans des circonstances adverses; il prend l'initiative d'aller à sa rencontre afin de l'informer, l'encourager, l'avertir, lui faire des promesses, le diriger et lui apporter la réconciliation;
- pose des questions pour susciter, chez ceux qu'il dirige, une réflexion par rapport à eux-mêmes dans leur situation présente;
- punit mais n'anéantit ni les fautifs ni leur vocation à se développer et à développer le monde par une imagination et un engagement créatifs;
- priviliegié la collaboration humaine et l'édification des communautés pour le développement du monde.

Il ne serait pas difficile de montrer que Jésus-Christ et l'apôtre Paul ont fait preuve de ces mêmes qualités de dirigeant.

Tous les pays du monde (les pays dits «en voie de développement», les pays dits «développés») ont besoin de dirigeants qui cherchent à développer ces mêmes qualités, fondatrices d'une bonne gouvernance. C'est la conclusion de la première partie de cette présentation: un bon chef est *comme Dieu*, non pas à la manière illusoire promise par le diable dans le jardin d'Eden «Vous serez comme des dieux...», mais dans le respect de la direction suprême de Dieu; un bon chef assume ses responsabilités en tant que représentant de la providence de Dieu auprès de ceux qu'il dirige.

+

La deuxième question à étudier dans cette présentation est la suivante: «Comment susciter et former de futurs responsables

afin qu'ils dirigent... *à la manière de Dieu?* Cette question comportera deux parties.

1) Quels sont les *défis* qui se dressent devant tout effort de formation et d'éducation dans les pays en voie de développement? Mes remarques tiendront compte, en particulier, de cette partie du monde que je découvre depuis dix ans et que j'aime, l'Afrique francophone.

2) Quelles sont les démarches éducatives susceptibles de contribuer à la formation de bons dirigeants?

1. Les défis éducatifs

En considérant la situation des pays de l'Afrique francophone, trois défis me paraissent particulièrement grands et difficiles:

a) *L'illettrisme fonctionnel*

Dans de nombreux pays africains, un grand pourcentage des dirigeants de base – qu'ils soient religieux ou politiques – peuvent être considérés comme des *illettrés fonctionnels*. Il s'agit, souvent, de personnes de grande qualité qui ont appris à lire à l'école, mais qui, pour plusieurs raisons, n'ont pas l'habitude de lire régulièrement. Par conséquent, ils ont perdu leur aptitude à lire aisément.

b) *Les traditions d'éducation*

Trois remarques:

i) Dans de nombreuses ethnies de l'Afrique francophone, on attache une grande valeur au respect et à la soumission aux traditions ancestrales. Cette valorisation du passé se concrétise par des démarches éducatives qui privilégient la réception non critique de la matière transmise.

La matière enseignée est généralement dispensée sous forme de cours magistraux. Pour bien des enseignants – en commençant par les pasteurs – *enseigner* veut dire se tenir devant les apprenants pour leur transmettre des informations à retenir.

ii) Selon mes observations, les pratiques scolaires en Afrique francophone restent encore très influencées aussi par la tradition

scolaire française. On n'y développe pas, ou peu, les compétences nécessaires pour constituer et pour diriger des groupes de travail qui soient capables de:

- reconnaître ensemble l'existence d'un problème qui se présente;
- élaborer des stratégies pour résoudre ce problème;
- attribuer à chacun un rôle et des responsabilités précises dans la mise en œuvre de cette stratégie;
- évaluer ensemble le progrès réalisé et les obstacles à surmonter dans l'avenir.

iii) Remarquons aussi que la tradition scolaire et académique française tend à accorder plus de valeur à l'acquisition des connaissances théoriques qu'à la maîtrise des comportements moraux et des compétences pratiques. Or, plusieurs dirigeants des pays de l'Afrique francophone que j'ai consultés m'ont dit que ce sont ces deux qualités critiques qui font défaut chez un bon nombre de leurs dirigeants religieux et politiques: 1) les comportements moraux et 2) les compétences nécessaires pour diriger des groupes capables d'assurer un développement durable.

Notons que des lacunes dans la formation à une vie morale et dans l'acquisition des compétences nécessaires pour diriger des groupes peuvent donner aux programmes scolaires et académiques un aspect irréel. *Quel est le rapport entre ce que l'on apprend et les préoccupations et les responsabilités de la vie quotidienne?* Si ce rapport n'est pas clairement établi, on cédera d'autant plus facilement à la tendance, trop répandue, qui considère les diplômes, avant tout, comme un moyen d'accéder à un surplus de priviléges, de prestige et de pouvoir.

c) La dépendance

Partout, dans les pays en voie de développement, de nombreux programmes éducatifs ont été fondés et continuent d'être financés par des organismes étrangers, qu'il s'agisse d'organisations non gouvernementales (ONG) laïques ou de sociétés missionnaires. Trop souvent, quand l'ONG fondatrice ou la mission fondatrice de ces programmes décide de ne plus les subventionner, les programmes sont abandonnés. Ce phénomène, trop fréquent, renforce

l'impression générale que le pays ne peut pas se développer sans des transfusions financières permanentes venues de l'étranger.

2. Critères éducatifs

Comment relever ces trois défis qui apparaissent, trop souvent, comme des obstacles insurmontables à la formation efficace des dirigeants responsables et compétents?

a) Pour faire face à l'illettrisme fonctionnel

Face au défi de l'analphabétisme fonctionnel, il paraît indispensable, dans la plupart des pays francophones d'Afrique, de promouvoir l'usage du français fondamental, un style littéraire employé dans la traduction de la Bible «Parole de Vie». Cette traduction utilise, selon des règles établies, un vocabulaire limité et des structures de phrases simples. Le français fondamental littéraire présente au moins quatre avantages.

Premièrement, il facilite la *compréhension* et l'*acquisition* des idées exprimées.

Deuxièmement, on peut remarquer que les textes rédigés en français fondamental donnent de la *confiance* à ceux qui n'ont pas l'habitude de lire. Devant un texte en français fondamental, on arrive, avec une relative aisance, à saisir les idées exprimées et à engager une réflexion responsable à partir de la double interrogation: «Que veut dire cette idée? Quelles en sont les implications dans mon contexte actuel?»

Troisièmement, le français fondamental facilite la *traduction* des idées communiquées en langues locales, ces centaines de langues africaines qui sont le moyen d'exprimer son identité, ses convictions de cœur et qui tissent des liens communautaires forts. La traduction relativement facile des idées du français fondamental dans les langues africaines permet aux idées communiquées de pénétrer le cœur, la conscience et le tissu social des communautés, sans quoi elles resteront irréelles et inconséquentes.

Enfin, l'utilisation généralisée du français fondamental permet aux futurs responsables – même s'ils maîtrisent la *communication* en français littéraire classique – de savoir bien

communiquer avec les populations qui n'ont pas un accès facile au français littéraire.

b) Pour dépasser des pratiques éducatives limitées

Comme il a déjà été dit, dans de nombreux pays de la franco-phonie africaine, *enseigner* est synonyme de *faire une conférence*. Ce mode d'enseignement a de la valeur, mais il a aussi ses limites, notamment pour former de futurs dirigeants. Quelles sont les méthodes d'enseignement susceptibles de promouvoir l'acquisition des comportements moraux et des compétences nécessaires pour diriger des groupes qui contribuent au développement durable? Je voudrais en suggérer deux:

– Premièrement, ce que l'on peut qualifier de *démarches inductives*. Des questions sont posées aux apprenants, qui sont invités, par la suite, à chercher la signification des mots employés et la réponse aux questions posées à partir, premièrement, de textes disponibles et, deuxièmement, de leur expérience personnelle.

En quoi les démarches inductives contribuent-elles à la formation des dirigeants capables d'engager un développement durable?

Des démarches inductives appropriées cultivent, chez l'apprenant, la capacité et l'habitude de chercher, par sa propre démarche d'investigation, la solution au problème posé, au lieu d'attendre passivement que la réponse soit donnée (ou imposée) par l'enseignant ou par une autre figure d'autorité. Des approches inductives cultivent, chez le futur dirigeant, la capacité d'envisager des solutions aux difficultés avec les ressources qui sont à sa disposition et de le faire avec confiance.

Par des démarches inductives collectives, l'apprenant développe la capacité de fonctionner en groupe. Il apprend à:

- écouter, avec attention et respect, les idées et les opinions des autres membres du groupe;
- évaluer les idées et les opinions exprimées par les autres;
- exprimer ses propres idées et opinions de manière claire et convaincante;
- écouter attentivement l'évaluation de ses idées par d'autres.

Ecouter, s'exprimer, évaluer et se faire évaluer: ce sont autant de capacités nécessaires pour bien fonctionner en communauté d'Eglise ou en société démocratique.

– Une deuxième démarche éducative est appelée parfois l'*approche éducative par compétences* ou un *système éducatif basé sur les résultats*, ou, encore, l'*éducation par objectifs*, appelée en anglais *outcomes based education* et que j'appellerai, dans le cadre de cette présentation, *Education orientée vers le changement*.

Je ne suis pas un inconditionnel de ce mouvement éducatif qui, depuis plus de vingt ans, a suscité beaucoup de débats chez les éducateurs. Son intérêt pour notre sujet tient, à mon sens, à sa capacité d'établir un rapport entre, d'une part, les connaissances et les compétences enseignées et, d'autre part, la potentialité de ces nouvelles connaissances et compétences pour effectuer des changements observables dans le milieu de l'apprenant.

La question centrale posée par l'éducation orientée vers le changement est: «Quels changements mes nouvelles connaissances et mes nouvelles compétences acquises peuvent-elles produire dans mon milieu, dans ma famille, dans mon Eglise ou dans mon quartier?»

Cette démarche invite l'apprenant à identifier des changements possibles qui sont suggérés par ses nouvelles connaissances. Par la suite, l'apprenant indique les activités précises qu'il doit accomplir pour réaliser les changements souhaités. Régulièrement, chaque apprenant fait un rapport d'activités devant le groupe et indique en quoi son action a contribué à réaliser les changements souhaités.

Avant tout, cette démarche forme l'image que l'apprenant, le futur dirigeant, se fait de lui-même. Il apprend à se considérer comme agent du changement (un agent du *développement*) responsable, dans l'histoire humaine (l'histoire humaine qui, pour le chrétien, est l'histoire du Christ Rédempteur).

Dans les dix ans de mon activité en Afrique, j'ai été souvent étonné par les changements importants produits dans les familles,

les Eglises, les villages et les quartiers de ceux qui se sont engagés dans des démarches d'*éducation orientée vers le changement*.

c) Pour surmonter les habitudes de dépendance

Des projets éducatifs destinés à former des dirigeants dans des pays où le pouvoir d'achat est très réduit – c'est le cas dans la majorité des pays d'Afrique francophone – doivent, à notre avis, répondre à au moins trois critères:

- sur le plan géographique, ces projets doivent être accessibles, même dans les régions éloignées des centres urbains;
- sur le plan linguistique, ils doivent être intelligibles par les populations de tradition orale;
- sur le plan financier, ils doivent être abordables.

Aujourd'hui, les nouvelles technologies, que nous ne pouvions même pas imaginer il y a quelques années, présentent des occasions extraordinaires pour développer des programmes éducatifs qui répondent à ces critères.

Conclusion

Les populations du monde entier – et celles d'Afrique francophone en particulier – partagent une attente commune, celle d'être dirigées par de bons chefs. Croyants – théologiens – que nous sommes, nous ne pouvons pas rester insensibles à cette attente. Elle s'adresse à nous comme un double appel:

- un appel à pratiquer et à faire connaître le modèle du Dieu dirigeant;
- un appel à l'enseigner, sans doute en quittant (ou devrais-je dire en *dépassant*) les sentiers battus de l'éducation scolaire et académique occidentale.

LE REGARD DES RELIGIONS SUR LA QUESTION DE LA PAUVRETÉ ET DU DÉVELOPPEMENT

Udo MIDDELmann*

Mon propos est de vous encourager, de vous inciter peut-être à réfléchir sur ce thème assez important de la relation qui existe entre les religions à la pauvreté. Comment voyons-nous les problèmes d'aujourd'hui dans ce domaine de la pauvreté, quelles sont les attitudes et les propositions de la Bible, du christianisme, du judaïsme pour la condition humaine, dont la pauvreté fait partie?

Aujourd'hui, bien des gens sont troublés par la pauvreté, mais pour des raisons très différentes. Il y a ceux qui sont gênés par le fait que des inégalités existent, par la souffrance réelle d'une grande partie de l'humanité. Il y a ceux qui ont des idées de partage en raison de leur compassion, de l'amour pour le prochain. Certains sont influencés par l'enseignement biblique et s'appuient sur des textes bibliques, comme la parabole du bon Samaritain, pour inciter à l'action. On a proposé une action sociale...

Je me souviens très bien de l'ancien président de la République française François Mitterrand, qui a souhaité, en même temps, que les industries et les banques soient nationalisées pour qu'il y ait des choses à partager, mais qu'il y ait, d'abord, une société, un système capitaliste pour avoir quelque chose à partager. Son gouvernement a duré quelques années jusqu'à ce que, tout étant partagé, il faille créer de nouvelles ressources... Nombreux sont ceux,

* U. Middelmann est conférencier et écrivain; directeur de la Fondation F.A. Schaeffer, à Gryon (Suisse); ancien membre de l'International Institute for Relief and Development.

aujourd’hui, qui fuient la réalité pour chercher dans d’autres religions une façon de voir autrement la situation des gens pauvres.

On admire beaucoup, parfois, la vie sociale entre familles et tribus du continent africain. Un des cinq piliers de la foi de l’islam consiste à pratiquer l’accueil de l’étranger, du prochain. J’ai moi-même profité, plusieurs fois, de cet accueil lorsque nous avons vécu au Liban: être admis parmi des gens qu’on ne connaît pas du tout, mais qui nous ont acceptés pour un repas, pour partager tout ce qu’ils avaient. C’est là quelque chose qui est admiré dans notre société où les distances créées sont maintenues et où la règle est la non-intervention dans la vie des autres. On s’attend à ce que l’Etat fasse quelque chose et, ainsi, le problème sera peut-être résolu.

En Suisse, où j’habite à présent, on admire beaucoup la mentalité bouddhiste, la sérénité envers la pauvreté, c'est-à-dire la volonté de vivre avec rien ou très très peu. Les bouddhistes arrivent à être contents dans un désengagement de la réalité avec toutes ses difficultés, les déséquilibres, la pauvreté, la maladie, et ainsi de suite. Ils éprouvent, semble-t-il, une sorte de sérénité face aux situations présentes. Nous connaissons la parole de Jésus: «Vous aurez toujours les pauvres avec vous.»

Ma première question est la suivante: voyez-vous l’existence des pauvres comme quelque chose de normal ou d’anormal? Vous souhaitez évidemment traiter ce thème dans une perspective influencée par le message de la Bible, pour qui la pauvreté est une réalité terrible. On peut s’imaginer en situation de pauvreté, on peut voir, lire, vivre afin de bien mesurer et comprendre ce qu’il y a à traiter, à réparer, à corriger parce qu’on la regarde dans une perspective de normalité. La vie a besoin d’un certain nombre de calories tous les jours. Notre existence exige la sécurité. L’air que l’on respire doit être pur... Nous regardons la situation de tout le monde, y compris celle des pauvres, comme anormale. Mais cette appréciation est rare, car elle est influencée par la mentalité biblique qui existe parmi les juifs et parmi les chrétiens.

Afin de prolonger la question, examinez-vous la situation dans une perspective de normalité ou d’anormalité dans d’autres

domaines? Dieu dirige-t-il toutes choses? Ou bien y a-t-il une déchirure entre ce que Dieu a voulu et la réalité vécue aujourd’hui? Est-ce que la pauvreté est méritée, ou appelle-t-elle une action? Est-elle le destin de certains, ou est-elle un défi? Est-elle justifiée ou est-elle une cause d’embarras qu’il convient de corriger? Est-ce qu’on laisse aller ou bien intervient-on pour corriger? La façon de répondre à ces questions différencie les religions. Mais il en existe d’autres, comme la mort, l’injustice, notamment.

La pauvreté considérée comme normale, comme voulue par Dieu, comme bien méritée, comme étant la destinée de certains, et donc qui n’appelle aucune modification... tout cela est la perspective que l’on trouve dans presque toutes les religions du monde. Telle est la réalité qui, en définitive, est bonne, parce qu’elle est voulue, inévitable, méritée. Cela est illustré par la mentalité des religions africaines. Il existe plusieurs livres qui décrivent l’attitude de beaucoup d’Africains face au malheur, à leurs politiciens, à la mort, à la justice, à la souffrance, comme si toutes ces choses arrivent seulement parce qu’elles sont justifiées, disons méritées sur le plan personnel.

C’est aussi la perspective du bouddhiste, en Thaïlande, qui accepte que sa situation dans la vie soit telle et telle, qu’il est impossible d’intervenir sauf au travers de quelques pratiques religieuses, comme donner de la nourriture aux esprits qui nous entourent, partager la vodka avec les esprits dans les parties mongoles de la Russie, afin de ne pas troubler encore plus la situation. Donc, on accepte avec sérénité, on se soumet à la situation.

Il existe différentes causes à la pauvreté, ou au malheur, à l’injustice. Il y a, d’abord, la *pauvreté naturelle*. On habite quelque part où il fait trop froid, ou trop sec, où la géographie impose certaines limites à l’existence, où il est impossible d’espérer ou d’attendre certaines choses de la vie. C’est là une pauvreté naturelle. Il y a un manque de ressources naturelles. La Suisse, par exemple, est un pays pauvre du point de vue de la nature. Elle n’a qu’une ressource naturelle, la neige, et, jusqu’au milieu de XIX^e siècle, on ne savait pas que faire avec tant de neige! Il n’y avait pas de barrages pour produire de l’électricité, il n’y avait pas de

touristes pour venir skier, il était donc difficile de vivre en Suisse. C'était un pays pauvre qui est devenu riche, à cause du comportement des gens, de leur façon d'organiser la société, de regarder la vie, de leur créativité, sans ressources naturelles, ni pétrole, ni charbon, ni or, ni quoi que ce soit. A part le paysage, qui est très beau, il n'y avait pas grand-chose en Suisse.

Mais à partir du moment où les Anglais ont pu remplacer le travail des mains humaines, d'abord par des ânes et des chevaux, puis par la machine à vapeur, l'électricité et, à la fin, par le moteur à explosion, ils ont pu récolter plus d'argent qu'ils n'en ont utilisé pour leur survie; et avec un peu plus d'argent, à partir de l'industrialisation, et un peu plus de temps, parce que les machines ont travaillé pour eux, ils ont été les premiers touristes en Suisse. Ils ont été à l'origine du tourisme, qui est aujourd'hui la troisième industrie suisse. C'était là une situation de pauvreté de circonstance, une *pauvreté naturelle* à cause du climat, de la géographie, du manque de ressources connues alors. Il y en a peut-être encore, mais elles sont inconnues pour le moment.

On trouve aussi une pauvreté *sociale*, là où le pouvoir règne, où tous n'ont pas les mêmes obligations et les mêmes droits, où quelques personnes seulement, dans une tribu, dans une société, ont accès au droit, bénéficient de la protection du droit. Dans ce type de pauvreté, la vie est totalement imprévisible, on est exposé au pouvoir seul, à l'imagination plus ou moins mauvaise de mon prochain, parce qu'aucune règle n'ordonne, ne décrit les relations entre les êtres humains. Cette pauvreté sociale se manifeste aussi dans les relations hommes-femmes, pouvoirs publics et citoyens, vieux et jeunes... Telle est la pauvreté sociale.

Une troisième pauvreté est celle du *marché*, celle qui découle de l'accès au marché. Au Moyen Age, en Europe, les juifs ne pouvaient pas participer à la vie économique, aux échanges sur le marché. L'Eglise avait décidé que seuls les catholiques le pouvaient. Elle a fait quelque chose de tout à fait positif en veillant à ce que les poids soient corrects, comme cela est ordonné dans la Bible. Parfois, on est allé un peu trop loin en fixant le prix des choses. En effet, le prix dépend de l'offre et de la demande. Mais

les poids et mesures étaient exacts, ce qui était tout à fait positif. Le côté négatif était justement l'accès au marché, la circulation des marchandises, qui demande la protection du droit, la possibilité d'avoir des prêts, de telle sorte que ce qui était acheté à Venise puisse être vendu à Cologne.

Je suis convaincu que, en Afrique, il y a des éléments de pauvreté dus justement au fait que l'accès au marché est empêché par la distance entre villes, par le manque de protection pour ceux qui voyagent d'une ville à une autre, et par l'impossibilité de pouvoir anticiper ce qui sera demandé sur le marché le lendemain: on vit au jour le jour, on n'anticipe pas, on ne sait pas ce qui arrivera demain, ce qui peut se vendre demain. Lorsque j'ai travaillé avec une œuvre de développement en Amérique du Sud, j'ai remarqué qu'au marché il y avait toutes les femmes du village, chacune avec son petit sac de blé à vendre. C'était un magnifique lieu d'intégration sociale, parce que là toutes les informations passaient d'une oreille à l'autre mais, en même temps, quelle énorme perte de temps! Il faut surveiller son sac, par crainte de vol; d'où une multitude de gens ayant chacun un petit sac plein des choses à vendre. Pendant ce temps, à la maison, rien ne se fait.

Il existe aussi une pauvreté liée au marché tel que nous le connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire un certain déterminisme de l'échange entre l'offre et la demande; le prix, la participation au profit, notamment, tout est déterminé seulement par l'échange, et pas par des considérations d'ordre social à l'égard de mon prochain. Aujourd'hui, on emploie les gens en fonction des lois du marché, sans considération du prochain, ce qui peut entraîner une énorme pauvreté, car quelqu'un d'autre est toujours prêt à travailler pour le salaire minime que vous offrez.

En dehors de ces pauvretés naturelles, de circonstances climatiques, géographiques, des pauvretés sociales, des relations entre les membres de la société, et de la pauvreté causée par le marché, l'ignorance, la maladie, il existe aussi une pauvreté qui se base sur la compréhension, une pauvreté spirituelle, intellectuelle, de connaissance, de vie. Si on vit simplement d'un moment à l'autre, d'un jour à l'autre, on regarde ce qui arrive comme étant

mérité, comme «mon destin». Dieu ou l'histoire veut qu'il en soit ainsi à ce moment-là et on ne réfléchit pas plus loin. Comment pourrait-on éviter la répétition d'hier ce matin ou demain matin? En tant que chrétiens, nous devons avoir une relation particulière avec la pauvreté et l'injustice.

+

Je me propose maintenant de comparer l'attitude des différentes religions avec l'enseignement biblique. Avant de citer des versets bibliques, que nous connaissons bien, il faut avoir, d'abord, une perspective biblique globale. Il faut lire toute la Bible avant de savoir de quoi parle Paul ici et là. Il faut comparer les phrases, les versets car, à mon avis, la Bible ne nous est pas donnée uniquement comme un livre religieux, mais plutôt comme un ouvrage qui va nous éduquer. De quel Dieu parlons-nous? Qui est ce Dieu? Comment a-t-il créé le monde? Qu'en pense-t-il? Comment veut-il que nous nous y comportions? Il nous faut apprendre comment vivre en créatures de Dieu dans la réalité qui nous entoure.

Toutes les religions du monde, comme un ami hindou me l'a expliqué un jour, à New Delhi, sont un effort pour nous aider à échapper à la douleur. Telle est la fonction de la religion: non pas nous permettre de comprendre la réalité, mais plutôt éviter la douleur. Telle serait la caractéristique de toutes les religions, en dehors de la prédication biblique, de la Parole de Dieu, qui n'invite pas à éviter ou à éliminer la douleur, mais plutôt à la reconnaître, et à comprendre que, malheureusement, nous vivons aujourd'hui dans un monde qui est dans une situation anormale, tout sauf normale. Eliminer la douleur, c'est nier que la douleur existe, c'est découvrir un moyen pour éviter notre réaction devant la douleur, c'est-à-dire, si on parle de la pauvreté, donner un moyen au pauvre afin qu'il ne dise plus: «C'est comme ça, c'est voulu, c'est mérité, c'est la volonté de Dieu, il en a toujours été ainsi.»

L'écrivain V.P. Naipaul évoque dans ses livres les racines de sa famille hindoue. Il raconte comment il est rentré en Inde pour découvrir un peu le contexte culturel de ses parents, lui-même étant né dans les îles américaines. Il décrit un contexte dans lequel

on est toujours entouré par la mort, par la souffrance et par la boue: comment pourrait-on échapper à la répétition de toutes ces choses? Sur quelle base avoir une espérance, une espérance qui permette d'éviter ce qui est jugé normal, qui arrive à tous, qui est mérité car, au travers des réincarnations, il y a toujours la justice. Vous souffrez, vous l'avez mérité; vous vous plaignez, ce sera pire la prochaine fois. Donc, acceptez la situation dans laquelle vous vous trouvez. Il ne faut rien changer, il faut savoir vivre avec la souffrance, éliminer la douleur, en se disant: «C'est mérité, ça doit être comme ça, ça va m'aider dans une vie ultérieure après une réincarnation.»

Toutes les religions font un effort pour éliminer la douleur et la souffrance de la vie. Cette opposition entre la vie et la mort, entre l'espérance et la déception, entre l'imagination et la réalité vécue... les religions aident à éliminer la souffrance née de cette tension. Elles vous attirent vers une plus longue durée, l'éternité si l'on veut, vers une plus grande réalité que votre petite vie... Les religions proposent cette attache au travers d'une vision de quelque chose de plus grand, qui explique pourquoi vous êtes dans cette situation. C'est ce que fait l'enfant avec ses parents; il découvre le monde, la pensée et même le langage de ses parents afin de s'adapter, de s'accrocher à ce qui est là. Les religions proposent de vous accrocher à quelque chose de plus grand, d'une durée plus longue.

Cela peut être Dieu, un dieu; cela peut être des traditions, comme dans la culture africaine. Cela peut être un passé qui vous a formé, ou quelque chose qui doit être approuvé, et répété tous les jours. Dans les religions africaines, les morts vous regardent entre vos épaules, pour voir si vous faites exactement comme ils ont fait, eux. Vous n'osez donc pas faire autrement, parce que le monde dans lequel nous vivons est dangereux, et vous ne voulez pas risquer de troubler les esprits de vos ancêtres. Donc vous répétez, vous participez à une société de répétition, vous faites la même chose. Cela a toujours été ainsi.

Lorsque j'ai enseigné en Russie, il n'y avait pas d'Africains, pas de religion, c'était le matérialisme... pourtant, philosophiquement,

c'était exactement la même chose. Il n'y avait pas un dieu ou des esprits, mais il y avait l'histoire, ou la matière, ou les étoiles qui dirigent votre vie. Ce que vous vivez est mérité. Ce que vous vivez doit être vécu. Ce que vous vivez s'inscrit dans un processus d'amélioration. Comme Hegel propose, Marx l'a annoncé de façon révolutionnaire, pour arriver à un objectif qui réclame votre sacrifice, de ne plus penser à vous-même, de ne plus discuter la nécessité des événements, de travailler, de voyager au travers de ce développement historique dans la collectivité où l'on répète les mêmes phrases, les mêmes «cantiques», qui a les mêmes drapeaux que la génération précédente. Donc, de nouveau, la vie est contrôlée, on s'attache, on a l'espoir qu'un jour il y aura une humanité juste, égalitaire, glorieuse. Mais, pour le présent, il n'y a rien à changer. Chacun fait comme tout le monde.

C'est la même chose dans l'islam. Vous obéissez, vous récitez le Coran. Vous honorez et respectez les cinq piliers qui expriment la foi du musulman. Vous ne discutez pas le texte. Vous le répétez dans la langue sainte d'Allah, qui n'est probablement pas la vôtre. On ne peut pas traduire le Coran. Une traduction, c'est une sorte de trahison des paroles. Est-ce que je comprends correctement? Traduire dans mes termes pour comprendre mieux, mais peut-être faussement... On trouve beaucoup de musulmans influencés par leur propre humanité, par la souffrance de leur propre vie et, peut-être encore, par l'enseignement du Siècle des lumières européen, qui réfléchissent par eux-mêmes: ce sont des personnes très sympathiques, tout à fait comme nous! Pourtant, dans le contexte islamique, il y a une parole qui est la vérité, elle est comme ça, il faut la répéter, en collectivité, cinq fois par jour, tournés dans la même direction, de la même façon.

Qu'il s'agisse de religion spirituelle, surnaturelle, comme l'islam, ou de religion traditionnelle comme les religions africaines, ou de la religion de l'athée matérialiste marxiste, ou du naturaliste – qui voit la nature comme cette grande idée ou réalité à laquelle il faut s'accrocher –, ce qui est commun à toutes ces philosophies, à toutes ces perspectives, c'est leur conception de la normalité: ce n'est pas anormal, c'est normal.

C'est ce que disent aussi les hindous, avec leur enseignement sur le karma, mais ce qui est aussi, malheureusement, enseigné sous certaines formes extrêmes du calvinisme, dans nos contextes chrétiens. Tout est la volonté de Dieu. Dieu l'a voulu. Sous l'enseignement de la souveraineté de Dieu, on entend souvent dire, aujourd'hui, que, quoi que ce soit qui arrive dans notre vie, c'était en définitive la volonté de Dieu. Cela n'est pas le christianisme!

J'ai écrit un livre à ce sujet, *L'innocence de Dieu*, afin de libérer Dieu de l'accusation qu'il est derrière toutes les choses qui nous arrivent et pour montrer que, selon la Bible, il y a plusieurs acteurs: il y a Dieu, il y a l'homme, il y a les anges, il y a le diable, et nous avons des voisins qui nous maltraitent, des gouvernements qu'il faut remplacer, des pasteurs qui ne parlent pas toujours, et même pas souvent, de la vérité. La Bible nous apprend que nous ne pouvons pas accepter ce qui nous arrive comme étant nécessairement la volonté de Dieu. C'est pourquoi nous prions que la volonté de Dieu soit faite, parce qu'elle n'est pas toujours faite sur terre de la même façon qu'elle était déjà faite au ciel. C'est pourquoi, d'ailleurs, les prophètes sont venus pour corriger le comportement d'Israël.

C'est pourquoi Abraham et Isaac ont creusé un puits pour avoir plus d'eau, après la chute, en Genève 26, afin d'améliorer leur situation, et non pour répéter ce qui est naturel, pour accepter ce était imputable à la géographie. Et Abimelek le fou devient jaloux, il chasse Isaac loin de là. Il dit: «Si tu ne pars pas, il y aura des bagarres.» Et Isaac, sage comme il l'est déjà, part – il n'est pas toujours sage, mais à ce moment-là, il l'est – et le roi, Abimelek le fou, remplit le puits; il rétablit la situation dans un état naturel pour endurer les conséquences de la nature déchirée par la chute.

«Chaque situation a sa justification», telle était la phrase que l'on entendait toujours sous l'enseignement marxiste, c'est-à-dire il n'y a pas de critique morale. Toutes les situations observées, les présumés camps de travail, d'extermination, de Staline, de Lénine et des autres ont été nécessaires pour raison d'Etat. Et on s'est accroché à cela en ne se plaignant pas, en n'accusant pas,

puisque, si le parti l'a demandé, c'était nécessaire. Il faut rapprocher cela de l'attitude d'Elie, qui vient vers le roi et lui dit: «Tu as péché, tu seras puni, il ne pleuvra pas pendant trois ans.»

Dire que chaque situation a sa justification n'est pas la perspective biblique, mais la perspective des religions. Tout est mérité, tout est déjà bon, tout est déjà résolu, tout est déjà voulu, tout est finalement nécessité. Tel est l'effort des différentes religions pour résoudre les problèmes de la souffrance, de la pauvreté, de l'injustice. Rien n'est fautif à l'extérieur dans la création, dans l'histoire, dans le comportement du prochain, du gouvernement, du roi, du prêtre, du prophète.

L'enseignement biblique est totalement le contraire de ce que les religions enseignent, les religions spirituelles, les religions matérielles et même les religions idéologiques, comme le fascisme, le communisme, le culte de la démocratie – comme si la démocratie garantissait un bon gouvernement! C'est à travers la démocratie qu'on voit si un gouvernement est bon et on teste cela à plusieurs niveaux, car on n'accepte pas la situation dans laquelle on se trouve. On va chez un deuxième médecin, on s'informe ailleurs, on va à la bibliothèque, on écoute ici et là, on discute, on parle de politique et des idées philosophiques. On écrit des romans pour envisager des alternatives à notre vie, et cela parce qu'on refuse d'accepter comme définitives les situations de notre vie.

Tout cela est nourri, encouragé, semé par la prédication de la bonne nouvelle du royaume de Dieu, Dieu au ciel, pas dans la nature, Dieu qui dirige l'histoire, qui intervient dans l'histoire, mais qui souffre aussi l'histoire créée, influencée par le péché de l'homme, qui s'engage à bouleverser la normalité en indiquant clairement que beaucoup de choses qui arrivent sont tout à fait inacceptables. Voilà pourquoi Jésus guérit les malades, il discute avec les pharisiens; voilà pourquoi il n'accepte pas l'invitation du roi Hérode à manger avec lui, à faire un petit miracle pour amuser ses hôtes. Voilà pourquoi il prend ses amis pour leur dire la parole de Dieu. Et là, vous vous souvenez, Jean, chapitre 6, il leur donne à manger, et quand ils reviennent le jour suivant, le lendemain, il

ne leur donne pas à manger, et dit: «Je ne suis pas venu pour apporter un nouveau système de distribution sociale, mais vous devez manger du vrai pain qui est venu du ciel et c'est moi.»

Manger le pain qui est le Christ, ce n'est pas seulement le repas du Seigneur, ni seulement croire en Christ pour son salut, le pardon, qui nous est offert, mais c'est aussi comprendre qui est ce Dieu qui a créé le monde et quelle est sa pensée, se demander de quoi il parle, comment il nous incite à réagir autrement, pas sur un plan religieux, pour savoir comment accepter, éliminer la douleur en se disant «ce n'est pas si grave que ça», ou bien «c'est mérité», ou bien «tout le monde souffre comme ça», mais pour être informés sur le plan de notre compréhension, dans le sens où nous avons une révélation de l'Esprit de Dieu, qui connaît l'Esprit de Dieu, la mentalité de Dieu, la réflexion de Dieu, qu'il nous a communiqué pour que nous sachions comment comprendre la vie dans laquelle nous vivons.

Donc, la prédication de la bonne nouvelle du royaume du Christ se centre sur la proclamation: «Ecoutez, ce n'est pas la nature qui nous a créés, il y a un Dieu qui est bon, qui est spécifique, qui a un caractère, qui aime, qui pense, qui réfléchit et qui réagit, qui est furieux et qui vous aime.» Ce n'est pas que je me sens bien avec «mon Jésus», mais nous vivons dans un monde où il y a un Dieu qui est troublé par ce que le péché a créé, qui n'accepte pas la finalité des choses, mais qui s'engage à intervenir. Regardez, tout au début, lors de la création, la chute arrive, Adam se rebelle, Adam et Eve, et puis, tout de suite, ce n'est pas Dieu qui tourne le dos à sa création et, de temps en temps, décide d'agir avec la grâce.

Mais c'est un Dieu plein de grâce qui, immédiatement, court après Adam et qui dit: «Toi, tu as honte maintenant. Pourquoi te caches-tu? Sors, il y a encore du travail à faire. Mets tes mains dans la boue. Arrête de te bagarrer avec ta femme.» Parce que Adam, vous vous souvenez, accuse immédiatement Dieu d'avoir créé la femme qui, elle, lui a donné le fruit de l'arbre. Et Dieu lui dit: «Arrête tout ça, il vous faut travailler ensemble maintenant. Il faut avoir des bébés, parce que, autrement, il n'y aura pas de

femme pour donner naissance au Messie.» Il faut lutter contre la mort, ce qui est exprimé à travers toute l'œuvre de Dieu dans l'enseignement prophétique de l'Ancien Testament, dans les miracles, dans son Fils qui est venu pour nous montrer l'existence réelle de Dieu et qui s'engage à payer pour notre culpabilité, qui nous délivre de la mort en nous proposant la réalité de la résurrection. Cela commence avant même la chute.

Les religions enseignent de faire avec, d'accepter cela, de tolérer et de se soumettre à tout ce qui est normal maintenant. Seulement la Bible nous dit des choses totalement différentes. On peut commencer par parler du Dieu de la Bible, qui est différent d'Allah. Ce n'est pas le même Dieu, l'islam n'est pas le christianisme sans Jésus. Il faut justement ajouter Jésus, c'est un Dieu qui est totalement différent par son caractère, sa volonté, son existence même.

La création, selon la Bible, se déroule pendant sept jours, six jours de création, dont j'ignore la longueur. Mais il y a ces six périodes de création avec un début et une fin, un soir et un matin, le premier jour. Donc il y a la création à partir de rien, de rien à quelque chose. Dieu existe toujours. Il crée quelque chose à l'origine. Cette création devient de plus en plus différenciée. D'abord, c'était le tohu-bohu, le chaos, c'est-à-dire la contradiction, quelque chose qui n'a pas de définition plus précise, mais c'est quelque chose. Et la définition devient plus précise dans la différenciation entre nuit et jour, eau et terre, êtres organiques et inorganiques, des êtres humains qui sont tout à fait différents, parce qu'ils sont faits à l'image de Dieu. Ce qui est important, c'est de voir que Dieu a pris son temps pour créer. Et cela ne doit pas être changé.

Dieu lui-même crée quelque chose et il le change. Il intervient pour définir plus précisément, pour différencier et, après avoir fait l'homme et la femme, Adam et Eve, il leur confie des mandats: créer, différencier davantage, faire des choses que Dieu ne peut pas faire, des bébés par exemple, ou se marier. Il les fait homme et femme et leur laisse définir leur relation, leur mariage. Il n'est pas dit comment cela doit se passer, qui gagne l'argent, qui lave le

linge, ou qui fait la cuisine ou le ménage. Cela n'est pas décrit, c'est à vous de créer: création de vie, création de ressources, création de situations pour lesquelles Dieu nous donne la liberté, et même un mandat. Exercer le pouvoir sur la terre, ne pas la détruire, mais ordonner, commander les choses. C'était avant la chute.

Dieu donne à l'homme cette responsabilité d'être à son image par laquelle il a été créé, afin de créer lui-même des situations. Et, après la chute, il y a un mandat supplémentaire, un mandat de réparation: «Faites quelque chose contre ce qui est maintenant déchiré, contre la mort, contre la pauvreté, contre la sécheresse, contre l'injustice, contre les mauvais rois. Discernez les mauvais prophètes, ne croyez pas que parce que quelqu'un est roi, il dit la vérité. Soyez sages, différenciez-vous!» Car, ce que l'homme et les anges, le diable, peuvent créer, c'est le désordre, le péché, la rupture, le noir, le désordre...

Dans tout le débat sur le chrétien et la pauvreté, beaucoup de chrétiens se basent sur certaines phrases, certains versets du Nouveau Testament ou de l'Ancien Testament, sur l'année du jubilé, où il faut rendre. Evidemment, il faut partager, il faut donner, il faut marcher avec l'autre un kilomètre ou deux, lui donner son deuxième vêtement! Il arrive même que des gens soient tout à fait prêts à prendre votre vêtement sous forme d'impôts et d'en redistribuer le produit ailleurs: tel n'est pas le commandement biblique.

Mais il est exact qu'il faut faire des choses et, en même temps, créer des richesses. On ne doit pas se borner à les trouver, il faut les créer. Et si j'ose revenir à la Suisse, ce pays est devenu riche non pas seulement par les dépôts de «mauvais argent» venant d'Afrique, mais aussi par une façon de vivre, de régler la vie, de gérer la politique, la civilisation, la culture, qui, à présent, est en voie de disparition; une nouvelle génération apparaît qui ne se rend pas compte de ce qui a été fait au début. La préoccupation de créer quelque chose fait partie de l'attitude biblique.

Cet après-midi, on nous a rappelé l'exemple magnifique (Actes des apôtres 2 et 4) de la vie de l'Eglise primitive, dont les membres ont tout partagé; par amour, ils se sont rassemblés et ont partagé. Ce n'était pas l'idéal non plus, si l'on pense à Ananias et

Saphira, mais ils étaient tellement heureux qu'ils ont distribué tout ce qu'ils avaient. Peut-être la collecte que Paul a faite ailleurs, dans d'autres Eglises, a-t-elle été nécessaire, parce que ceux de Jérusalem ont distribué, et pas recréé de nouvelles ressources à distribuer l'année suivante. La Parole de Dieu ne dit pas seulement comment être bon dans l'amour et le partage, mais aussi dans le travail de création de ressources, dans le domaine du gouvernement, dans le secteur social, dans le domaine de la formation et de l'éducation.

Il manque souvent aujourd'hui la connaissance, «le grand narratif» dans lequel nous nous trouvons. Toute la prédication, souvent, est centrée sur moi et mon besoin d'être sauvé, au lieu de mettre la lumière sur la continuité de la création, la chute, cette désastreuse rupture avec ce que Dieu avait fait bon, et qui, maintenant, est mauvais, mal, malsain. Tels sont les nombreux problèmes à la résolution desquels nous devons travailler pour limiter le mal, pour contredire le naturel, pour créer le culturel, c'est-à-dire quelque chose qui rende la vie humaine un peu plus facile, un peu plus belle, un peu plus consistante.

Je veux aussi vous apporter, en dehors de mes idées personnelles, ce que l'on trouve, par exemple, dans la première lettre de Paul à l'Eglise de Thessalonique. Tout y est. Lisez le chapitre 17 des Actes: Paul a été à Thessalonique pendant trois sabbats. C'est tout. Après cela, il a été chassé de la ville, parce que les juifs se sont plaints qu'il y ait là une atteinte contre les Romains. Paul a dû quitter la ville et a écrit une lettre à cette Eglise. Il dit que les membres de l'Eglise ont compris quelque chose qui a changé leur vie. Il y a eu, en effet, une transformation culturelle – ce qui est politiquement incorrect aujourd'hui –, mais cela est arrivé à la suite de la prédication de la bonne nouvelle: il y a un Dieu, il y a l'homme qui a de la valeur, il y a la chute, qui est très triste, mais tout n'est pas sans espoir, il faut travailler pour le bien. Cela ne vient pas automatiquement. Si toi, tu ne le fais pas, qui le fera? Si tu ne le fais pas aujourd'hui, quand le feras-tu?

Il faut faire quelque chose, parce que la vie compte. C'est par obéissance à ce trésor de la vie que tu fais quelque chose, pour

toi-même, pour ton prochain, pour la société. Paul évoque ce changement culturel qui a eu lieu à Thessalonique, après trois sabbats de prédication. Imaginez-vous ce changement: abandon des idoles, et maintenant foi en un Dieu vivant et vrai! Plus de dieux, d'idoles, de ce qui ne peut créer que du chaos, parce qu'on ne sait pas ce qu'il faut faire pour pacifier toutes les autres idoles, les autres esprits. Les Grecs ne savaient jamais qui était contre eux. On parle souvent de l'influence grecque sur la science. Aristote voulait découvrir le monde, mais cette découverte des certitudes scientifiques sur le monde n'a jamais eu de conséquences sur la vie des Grecs. Pour tout le monde, c'était une sorte de jeu intellectuel, parce qu'on ne savait pas si cela serait encore vrai demain.

C'est le même problème avec l'hindouisme et ses 3000 dieux. C'est le grand chaos. A qui se confier? Imaginez que vous les ayez. J'ai lu récemment qu'il y avait une déesse appelée Echo. Elle a été jugée parce qu'elle était mauvaise: elle n'a pu dire que la deuxième partie de la phrase prononcée par quelqu'un. Cette déesse est toujours là, si vous allez dans les montagnes. Les Grecs voyaient des esprits derrière toutes les choses, comme c'est le cas dans les religions africaines aujourd'hui. Il y a quelqu'un derrière chaque événement: le tonnerre, la chaleur... En abandonnant cette incertitude, cette angoisse, cette ignorance, vous vous êtes confié à un Dieu. Quel soulagement de savoir qu'il y a un Dieu!

Et ce Dieu n'est pas un dieu ignoré, ignorant, qu'on ignore, c'est un Dieu vrai et vivant. Vrai, parce qu'on peut parler avec lui comme Moïse l'a fait, Jérémie, Job, Jésus-Christ même, on peut lui demander: «Est-ce que tu es vrai, est-ce que tu es bon? Comment peux-tu dire que tu es bon vu la situation dans laquelle nous nous trouvons? Explique-toi.» Comme Job l'a fait, avec ses amis qui, à la fin, sont vraiment ses ennemis. Avec des amis comme ça, qui a besoin d'ennemis? Vous voyez, c'est un Dieu vrai, et non parce que je le crois. Mais je le crois, parce qu'il se manifeste comme vrai. Il est vivant parce qu'il nous a donné la vie; il nous a créés êtres humains. Il se manifeste à travers les prophètes. Il est venu en chair en Jésus-Christ. Il est vivant, ce n'est pas une abstraction.

Et Paul ajoute: «Vous attendiez Jésus, vous vous êtes convertis à Dieu en abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai. Vous attendiez des cieux son Fils qu'il a ressuscité des morts, Jésus, et qui vous délivre de la colère à venir.» (1Th 1.9-10) Paul mentionne aussi, comme confirmation de ce qu'il a enseigné, que dans les contextes religieux païen, grec, l'histoire est circulaire. Toutes les choses se répètent: vous êtes nés, vous allez mourir. C'est normal. Les eaux de la mer montent et redescendent. De même pour les saisons de l'année. Tout est circulaire. Votre vie ne mène nulle part. Vous êtes condamnés à vivre les expériences des dieux, à souffrir les expériences des dieux. Et, à la mort, c'est fini. Et Paul dit: «Ecoutez, vous avez changé de perspective. Maintenant, vous savez que l'histoire est linéaire, elle mène quelque part. Dieu l'a créée et elle va quelque part. Et chaque événement, chaque choix que vous faites a des conséquences éternelles. Il est donc important de vivre, de ne pas supporter les situations dans lesquelles vous êtes. Vous attendez son Fils, Jésus, qu'il a ressuscité des morts. Révolution!»

Dans la perspective grecque, il n'y a pas de résurrection de l'être humain. Les dieux existent depuis toujours, mais l'homme, à sa mort, n'existe plus. J'ai assisté récemment aux funérailles de mon oncle, décédé à 101 ans en Allemagne. On l'a incinéré. Pas un mot sur Dieu, ni d'espoir, ni de vie... Quand il était vivant, il avait une immense capacité intellectuelle, une énorme joie de vivre, mais la matière est décédée, et c'est tout. Eh bien, non! Nous aurons une vie éternelle parce que Jésus est ressuscité. Vous pouvez demander où cela est arrivé et à quelle époque, a dit Paul. Et vous avez cette confiance en lui qu'il va vous délivrer de la colère à venir. Il y aura, dans l'histoire, un jugement. Il y a une morale absolue. Tout ce que vous pensez ou faites, tout ce que vos dictateurs font... tout sera jugé un jour. C'est sur cette idée que toutes les sociétés influencées par le christianisme et la pensée juive ont basé la nécessité d'un droit égal pour tout le monde, afin d'éliminer cette pauvreté sociale dont j'ai parlé.

La Genèse nous invite à la différenciation. Dieu a créé une création ouverte, pas terminée mais en situation eschatologique. A la différence, Allah a créé quelque chose, et maintenant, cela

doit se maintenir, par l'obéissance, par la répétition, tout le monde se soumettant à cette répétition, à la différence du chrétien et du juif, qui savent qu'ils sont faits à l'image de Dieu, qu'ils sont sortis de la nature par la parole de Dieu qui leur est adressée, qui nourrit leur pensée, leur réflexion. Cette parole nous apprend que nous vivons dans un monde qui n'était pas voulu ainsi par Dieu. Nous sommes après la chute. Par cette parole, nous savons que Dieu s'est engagé à réparer ce monde, qui lui est précieux. Cela prendra du temps. Dans mon livre, j'indique que l'idée selon laquelle «Dieu est hors du temps» est une idée grecque, pas du tout juive, pas du tout biblique. Ce Dieu s'est engagé à restaurer, et il veut que nous participions à ce redressement du monde après la chute, que nous fassions des études de médecine, de droit, de n'importe quoi, de géologie... afin d'accomplir le mandat qu'il nous a confié d'être créatifs à l'image du Créateur.

Ceux parmi nous qui parlent de la nécessité du partage en disant que vous mangez trop et qu'il en reste peu pour les autres, n'ont pas compris que l'enseignement biblique est plutôt: «Si vous n'avez pas assez à manger, créez des choses à manger! Cherchez, imaginez, essayez, risquez, créez des situations où votre travail sera protégé par la loi, où votre gouvernement sera en danger s'il est corrompu, où l'éducation doit vous amener à une plus grande connaissance de la réalité, qui n'a pas été créée par une multiplication de dieux qui se contredisent toujours, mais par un Dieu qui, par son caractère, est consistant, qui a créé quelque chose à découvrir, qui reste vrai et vivant!»

Le chrétien est celui qui admet la réalité de la pauvreté, de l'injustice, de la cruauté de l'homme envers l'autre, de l'égoïsme, de la négligence... Il sait aussi qu'il y a la volonté de ne pas savoir, de ne pas vouloir voir les problèmes qui existent, de se couvrir par des idéologies, par des religions, par des perspectives tout à fait personnelles... Mais la réalité est, en conséquence, que, depuis la chute, il y a la souffrance. Il faut s'engager, il faut faire des choses. On ne peut pas, comme les idéologues le proposaient, nettoyer la terre une fois pour toutes, en éliminant tous les Juifs, ou tous les Roumains, ou tous les bourgeois, ou tous ceux qui, comme sous Pol Pot, portent des lunettes... parce que ceux-là

pensent par eux-mêmes, parce qu'ils veulent connaître précisément le texte. Il faut donc les éliminer. Non, car ce sont des solutions utopiques dont le prix est une énorme cruauté.

Il faut faire quelque chose et ce n'est pas seulement apporter de l'aide, nécessaire certes, au jour le jour, parce que l'homme doit manger, dormir dans une situation assez sécurisée, mais, à la longue, il faut transformer l'homme, sa perspective. Il faut lui dire: «Ecoutez, on vous a trompés, on vous a menti, on ne vous a pas dit la vérité sur la réalité. Vous vous êtes cachés dans votre religion, tel est votre problème. Vous croyez des choses irrationnelles et inhumaines finalement: accepter la situation telle qu'elle est en disant qu'elle est tout à fait normale, que cela a toujours été comme cela, que c'est voulu, que c'est la volonté de Dieu...» Tout cela n'est pas seulement malhonnête envers le Dieu de la Bible, c'est malhonnête envers notre prochain, laissé dans sa croyance et dans son malheur.

Le développement de l'homme était à la racine de la prédication de la bonne nouvelle. C'est ce qui a transformé le continent européen en quelque chose d'un peu plus humain. C'est pourquoi il ne s'y trouve plus les Lombards, les Saxons, les Goths. En France, on trouve encore quelques Mérovingiens... Mais, à part cela, grâce à la prédication, avec ses hauts et ses bas, ses conséquences, l'Europe n'est plus ce champ de fouilles où l'on recherche la brève vie des Lombards... Tout a été transformé par la prédication qui a commencé avec Paul lorsqu'il est venu à Thessalonique.

Et, si vous poursuivez la lecture de sa lettre, il dit: «J'ai essayé de vous apporter toutes ces paroles avec tous les moyens psychologiques, comme votre père, comme votre frère, comme votre mère... mais, à la fin, vous avez conclu que ce n'est pas la parole d'un homme, c'est la parole de Dieu. Telle est votre confiance.» Et plus loin, il ne dit pas que le Saint-Esprit les enseignera... Non, il dit: «Le Saint-Esprit nous a déjà enseignés que la relation intime entre un homme et une femme doit être protégée, parce que c'est précieux. Dieu nous a créés pour être humains, privés, au sens intime. Et le niveau suivant de la relation sociale concerne

le prochain. Comportez-vous selon la Parole de Dieu!» Et le troisième niveau est la façon de vivre. Le quatrième est: «Examinez tout ce que vous entendez, et gardez ce qui est bon. Ne soyez pas comme ceux qui vivent juste comme ça, avec légèreté, ou sous la pression idéologique, mais soyez sages, vigilants...»

Nous vivons dans un monde triste. Nous allons tous mourir, nous devons pleurer parce que tout n'est pas comme Dieu le veut, mais nous ne pleurons pas sans espoir. Il n'en sera pas toujours ainsi. Et chaque étape de l'accomplissement de notre mission, aider les pauvres, éduquer les ignorants, aider les faibles, lutter pour la justice, exprimera ce que nous avons compris de l'Evangile, en attendant que le Seigneur fasse infiniment mieux.

1° - ABONNEMENTS FRANCE

Prix normal: 28 Euros; solidarité: 40 Euros
Pasteurs et étudiants: 13 Euros
Etudiants en théologie: 10 Euros. Deux ans: 16 Euros
C.C.P.: Marseille 7370 39 U
IBAN FR82 2004 1010 0807 3703 9U02 919
BIC: PSSTFRPPMAR
Péodicité: 5 fois par an
Les abonnements partent du 1^{er} janvier

Prix du fascicule

7 Euros pour l'année et l'année précédente
10 Euros pour les numéros double de l'année en cours
et de l'année précédente
3 Euros pour les années précédentes

2° - ABONNEMENTS DE L'ÉTRANGER

PAYS DE LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE

Tarifs français + 9 Euros
C.C.P.: Marseille 7370 39 U.
IBAN FR82 2004 1010 0807 3703 9U02 919
Pour la Belgique, compte postal n° 000-1842588-73

SUISSE

La Revue réformée, rue du Bugnon, 43, 1020 Renens
C.C.P.: 10-4488-4
Abonnement: 42 CHF; solidarité: 62 CHF
Pasteurs, étudiants et AVS: 25 CHF

AUTRES PAYS

- Règlement en Euros, sur une banque en France:
tarifs français + 9 Euros
- Autre mode de règlement: tarifs français + 12 Euros

Envoi *prioritaire*: supplément aux tarifs ci-dessus: 8 Euros
ou 12 CHF

3° - INTERNET

La Revue réformée peut être consultée sur Internet
www.unpoissondansle.net/rr

N° 247 – 2008/4 – JUILLET 2008 – 5 FOIS / AN
ISSN 0035-3884 - Dépôt légal: Janvier 2008

Imp. I.M.E.A.F., 26160 LA-BÉGUIDE-DE-MAZENC. Tél. 04 75 90 20 70
Le directeur de la publication: P. WELLS. Commission paritaire N° 0712 G 81942.



SOLI DEO GLORIA